

U d'of OTTAWA



39003000392067







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



HISTOIRE

D E

CALEJAVA

O U

DE L'ISLE DES
Hommes raisonnables.

*AVEC LE PARALLELE
de leur Morale & du
Christianisme.*



M. DCC.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE



LIBRARY ANNEX

2 2 1404
*Ne mea dona , tibi studio dis-
posita fideli ,
Intellecta prius quam sint ,
contempta relinquo.*

Lucret, lib. 1, de rer. nat.

BR
126
.G5
1700a



HISTOIRE DE CALEJAVA

LIVRE PREMIER.

PREMIERE PARTIE.
DE L'ORIGINE DU
*nom & des Loix de
Calejava.*



ALEJAVA dans la
langue du Pays signi-
fie Terre d'homme;
c'est ainsi que ses Habitans
veulent qu'on l'apelle , dans

la pensée qu'ils ont qu'il n'y a qu'eux sur la terre qui soient raisonnables ; ils trouvent les sentimens des autres Peuples si extravagans , leurs coutumes si ridicules , qu'ils ne font point de difficulté de leur refuser la qualité d'hommes : Je veux que ces insulaires soient aussi sages qu'ils le prétendent ; est-ce assez pour soutenir cette haute estime qu'ils ont conçue d'eux-mêmes , & pour justifier l'outrageant mépris qu'ils font des autres ? Quoiqu'il en soit, il est difficile de ne se pas sentir quelque envie de connoître des gens qui ont des sentimens si extraordinaires, pour sçavoir du moins sur quoi il les appuient : On ne sçauroit penser que ce Peuple qui se pique d'une extrême sagesse s'é-

carte sans raison du chemin des autres hommes, pour prendre des routes inconnûes à tout le reste de la terre : Peut-être aussi est-il vrai que les hommes dénués de tout autre secours que celui de la Loi naturelle ne sçauroient atteindre à un plus haut degré de perfection pour la morale , que celui auquel les Calejavaïtes sont parvenus par leurs propres forces.

Le nom d'Avaïtes est davantage de leur goût ; ils retranchent en se nommant le mot de Calé, qui signifie terre, & la lettre *ſ*, qui marque nôtre article *de* : Nous ne les apellerons donc désormais qu'Avaïtes , tant par cette raison que pour abréger un nom d'une prononciation assez difficile.

Quoique ces Insulaires croient mériter le nom d'hommes par excellence , ils n'en sont néanmoins redevables qu'à un pur hazard.

Il y a huit à neuf cents ans qu'un Médecin se rendit si habile dans son Art , que devenu par son sçavoir l'arbitre de la vie des hommes , il en pouvoit prolonger le terme autant qu'il lui plaisoit.

Ava , c'est le nom de ce Médecin , avoit pris naissance dans un Pays voisin de celui dont nous écrivons l'histoire ; mais il le quita, fâché du refus que son Prince lui fit d'introduire dans son Royaume les Loix que les Avaïtes ont reçues ensuite , & observées fort religieusement jusqu'à cette heure.

Ava emmena avec lui cent

ou cent cinquante de ses proches pour lesquels il craignoit la colere de son Roi , & sans doute s'ils étoient demeurés ils auroient payé pour ce perfide la peine dûe à son crime. A peine ces étrangers furent-ils arrivés en Calejava , & campés sur une montagne à deux ou trois miles de la mer , que les anciens Habitans du Pays députerent vers eux pour sçavoir le sujet qui les amenoit, & d'où ils venoient : Ava avoit un beaufrere nommé Milochi qui sçavoit assez bien la langue du Pays , au lieu de répondre juste , quelque instance qu'on lui en fit , il ne parloit que du mérite & du sçavoir d'Ava : Le bruit de son arrivée & de son habileté se répandit en un moment parmi le Peuple ; sur ce bruit plu-

fieurs malades acoururent à ce Médecin , il les guerit en peu de tems , & ils vinrent sur le champ raconter au Conseil du Roi la merveille de leurs guerifons ; on y déliberoit alors sur la maniere dont on en useroit avec ces nouveaux venus ; à la vûe de tant de guerifons si subites sur des personnes qui n'étoient pas inconnûes au Conseil , on fut saisi d'un tel étonnement qu'on se sépara sans rien résoudre.

Cacoumifon , qui régnoit alors , conçût un si grand désir de faire une épreuve sur lui de l'habileté d'Ava , que malgré tous les efforts de ses Ministres il alla le lendemain le trouver en habit de Payfan : Ava n'ayant pû découvrir le mal de ce feint Payfan par l'inspection de son corps ,

apella Milochi afin qu'il le lui demandât : Cacounifon répondit, qu'il ne pouvoit si peu se remuer ou travailler pour gagner sa vie, que son corps n'exhalât une odeur fort incommode à ceux qui étoient auprez de lui : La grande envie que le Roi témoigna de guerir de ce défaut sentoît trop son honnête homme & le trahissoit dans son déguisement : Ava & son beaufrere pour éclaircir le doute où ils étoient, que ce prétendu Payfan ne fut une personne de qualité, lui dirent qu'on le pourroit plutôt guerir s'il travailloit quelque tèm avec les autres ; mais de peur (ajoutèrent-ils) que la nouveauté de ton habit à nôtre égard ne débâche nos ouvriers, habille-toi comme eux : Refuser d'o-

béir , c'étoit donner de grands soupçons , ou les confirmer si on en avoit déjà.

Cacoumifon travaille donc avec les autres à effarter les meilleurs endroits de la Montagne ; quelque tèm's aprez Milochi demanda à un malade qui venoit implorer le fecours d'Ava , si cet homme (en montrant le Roi d'un peu loin) ne ressembloit pas à quelqu'un qui fût en grande confideration parmi eux : Comment (répondit ce malade) il a tous les traits du Roi : Milochi va fur le champ trouver Cacoumifon , & lui dit , que ce ne pouvoit être dans un Roi qu'un grand fonds de bonté qui l'avoit porté à commettre fa personne entre les mains de gens inconnus , pour épargner à fes Sujets une pci-

ne qu'ils souffrent avec plaisir, & qui ne ralentit pas les empressemens qu'ils ont à lui faire leur cour : Cela étant, nous pouvons attendre, continua-t-il, de cette même bonté, qu'elle nous laissera la jouissance de cette montagne inculte & inutile, pour y vivre sans aucune dépendance & à nôtre fantaisie : Comme Cacoumifon tout interdit ne répondoit rien, Milochi poursuivit ainsi ; sçachez que nous avons déjà disposé des machines que nous pouvons faire jouer du haut de la montagne pour infecter tout l'air en bas dans un instant d'un poison si subtil, qu'il tuera sur le champ ceux qui nous voudront faire insulte : Atachez, pour en faire l'experience, des animaux ou des criminels

à la plus grande distance que vos armes peuvent nous faire du mal : Cacoumifon demeurait toujours tout interdit , & dans le silence ; apres que Milochi lui eût enseigné ce qu'il falloit faire pour guerir, il lui dit fierement , partez, & que vos bras aient une entiere liberté, nous n'en craignons pas les coups : Cacoumifon fut guerir ; il fit un essai du poison d'Ava qui réussit comme on lui avoit dit : Il fut quelque tems apres frappé d'une grande maladie , dans laquelle la seule habileté d'Ava le garantit de la mort ; cette guerison les lia d'une étroite amitié : Nôtre Isle s'apelloit alors Marothi , les Marothiens nommerent la montagne d'Ava , la terre d'Ava , ou terre d'Homme , parce qu'il se trou-

Libre Premier. 13

va par hazard qu'Ava signifioit homme en leur langue : L'Isle tira son nom de celui de cette montagne , apres qu'Ava y eût jeté les fondemens d'une République en établissant de nouvelles Loix, & principalement celle de l'égalité entre les Citoyens , mieux que Thesée ne fit à Athènes , nous connoîtrons ces Loix par les conferences que Christofile , son gendre & sa fille ont eûes avec l'un des plus habiles de ce Peuple; mais il faut sçavoir auparavant par quel hazard ces Europeans en ont eû quelque connoissance.



LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

*D U VOYAGE DE
trois François en Li-
thuanie.*

A Braham Christofle faisoit en France profession de la Religion Pretendûe Réformée : Il eut d'une femme Catholique Romaine une fille nommée Eudoxe ; elle étoit huit jours de la Religion de son pere , quatre de celle de sa mere , superstitieuse extraordinairement : Et enfin elle fit un nouveau sisteme du Christianisme , que nous verrons un jour apuié sur des raisons qui ne paroissent pas in-

differentes , car son esprit étoit capable des plus hautes sciences : Pour son corps , elle avoit le teint fort beau , & les traits réguliers , mais il y avoit dans cette beauté je ne sçai quoi de mâle qui plaisoit aux uns , & qui n'étoit pas du goût des autres ; Son cousin Eugene Alatre la trouvoit fort à son gré , il l'épousa , & devint le compagnon de toutes ses aventures.

Alatre étoit bon Philosophe , bon Mathématicien , & bon Juris-Consulte ; il méprisoit extrêmement la Theologie Scholastique ; il prétendoit qu'il avoit acquis le droit de le faire par la peine qu'il s'étoit donnée de l'étudier ; Quoiqu'il nût pas beaucoup de Religion , il avoit beaucoup d'honneur & de probité ; il ju-

geoit de tout sainement , & sans prévention.

Ce qui fut cause que ces trois François ont vû l'Isle de Calejava ; c'est que Christofile par tous les Edits qu'on faisoit en France contre ceux de sa Religion , voyoit bien qu'on alloit à la révocation de l'Edit de Nantes ; pour se mettre à l'abri de cet orage , il mettoit insensiblement tout son bien en argent comptant. Eudoxe & Alatre s'aperçurent bien du dessein que Christofile avoit de quitter la France , ils firent en vain leurs efforts pour le rompre ; & Alatre enfin pour ne point abandonner sa maîtresse fut obligé de faire une fausse confiance à Christofile ; il lui dit qu'il croyoit ne pouvoir plus vivre en conscience dans la Religion Romaine ,
que

que cependant en France il étoit impossible de prendre un autre parti , de la maniere que la veritable Religion y étoit traitée : Ce même discours fut si souvent repeté , que Christofile le prit pour vrai , & il fit réciproquement confiance à Alatre du dessein qu'il avoit de quitter la France , en lui conseillant d'en faire de même : Alatre pour cacher ses veritables sentimens , témoigna d'abord quelque repugnance , mais enfin ce dernier apuia tant sur l'importance du salut de son ame , qu'Alatre fut obligé de consentir à une chose qu'il souhaitoit avec une extrême passion ; il étoit d'autant plus aisé de tromper Christofile , qu'il étoit extrêmement infatué de sa Religion.

Je trouve dans les mémoires qui m'ont été fournis plusieurs aventures trez-rares qui font arrivées à ces trois personnes dans leurs voyages ; mais je les passerai sous silence , parce qu'elles ne fervent de rien à mon dessein principal , qui est d'écrire l'Histoire des Avaïtes ; je ne crois pas néanmoins me pouvoir dispenser de parler de celle qui leur donna l'occasion de voir ce peuple.

On sçait qu'en Hiver on ne voyage dans toute la Lithuanie que sur des traîneaux , & qu'un cheval y fait sur la nége, ou sur la glace quinze ou vingt lieûes par jour , en tirant un de ces traîneaux ; nos François y voyageoient ainsi ; ils étoient au milieu d'un grand Pays inhabité , & sur la fin de

l'Hiver , lorsqu'un vent chaud contre la coutume du Pays , s'éleva tout à coup & inopinément , il fond en peu de tems les neiges , & dégele les rivières ; Les chevaux qui tiroient les traîneaux se noyent , & les hommes courent grand risque d'avoir le même sort ; & sans doute ils feroient périés apres que les glaces eurent brisé leurs traîneaux , mais un gros glaçon sauva Christofle , les autres se mirent sur quelques planches de leurs traîneaux ; Alatre garantit le sien des insultes des glaces avec un morceau de bois du débris des autres , il conserva par-là les provisions qu'ils avoient faites pour leur voyage : deux de leurs Conducteurs , las de se voir sur leurs planches à deux doigts de la mort , s'atache-

rent assez inconsiderement à un tronc d'arbre qui étoit arrêté au milieu de l'eau , mais à peine l'eurent-ils embrassé qu'un glaçon poussé avec violence contre cet arbre coupa le corps de l'un par le milieu, la secousse du coup & la peur firent quitter à l'autre ce qu'il embrassoit , & un moment apres il fut noyé ; par mal-heur il n'y avoit dans cette petite caravane que ce dernier qui sçavoit les chemins , & la carte du Pays ; les autres trouverent un peu plus bas le torrent beaucoup moins rapide & moins profond , par le secours de quelques perches qui se rencôtrèrent sur l'eau ils gagnerent un bois ; là ils firent du feu , ils mangerent , & se remirent de la peur & de la fatigue qu'ils avoient eûes.

Eudoxe alaitoit un enfant de trois à quatre mois , qu'elle avoit eu de son mariage avec Alatre , elle crut que son lait reviendrait apres qu'elle auroit mangé , mais la peur avoit fermé les canaux destinés à cet usage ; nos voyageurs n'avoient rien pour remplacer le lait , il se voyoit reduits à laisser mourir de faim ce pauvre enfant , qu'ils aimoient plus qu'eux-mêmes , & il alloit expirer à leurs yeux.

Eudoxe ne put soutenir cette vûe , elle prend son enfant & le va exposer sur un tertre à un mile ou deux du lieu où ils étoient , plutôt que de le voir languir plus long-tèms : Mais quelques jours apres le lait lui revint , alors la douleur qu'elle ressentoit de la perte de son enfant fut en-

core plus grande , elle regardoit fans cesse du côté où elle l'avoit porté , elle faisoit quelque pas pour y aller ; puis elle se disoit à elle-même , où vais-je ? Puis-je prétendre de le retrouver en vie aprez tant de tèmς ? que verrai-je , quelques langes que les bêtes sauvages auront teints de son sang ; ces tristes reflexions la faisoit rebrousser chemin , mais la tendresse maternelle qui survenoit de nouveau l'a faisoit retourner ; insensiblement elle arriva vers quelques buissons assez hauts , au travers desquels elle apeçût d'abord une troupe d'Ours ; la peur la fit arrêter , & pour se dérober aux yeux , & à la fureur de ces animaux , elle se jette doucement le ventre contre terre , en cette posture elle voit

son enfant qu'une Ourse nourrissoit de son lait, elle auroit voulu à l'instant le lui enlever, mais elle n'osa, & le parti qu'elle prit fut de venir sans bruit faire part à son époux, & à son pere de cette heureuse nouvelle : Leur Conducteur leur dit, que la chose n'étoit pas fort extraordinaire en ce Pays, & qu'on l'avoit déjà vûe du tèm de la feu Reine de Pologne Louise-Marie ; il leur enseigna en même tèm le moyen de reprendre sans danger leur enfant ; ce Conducteur se nommoit Samieski, il étoit Turc d'origine fort entêté du Mahometisme, il ne manquoit pas pourtant d'esprit & de sçavoir.

Cependant leurs provisions diminuoient beaucoup, & quelque mauvais que fussent

encore les chemins pour des gens de pied, ils résolurent de quitter leur poste & de toujours avancer sur le bord du torrent où ils avoient, pour ainsi dire, fait naufrage; au bout de deux jours ils trouverent qu'il entroit dans un grand fleuve, ils ne pouvoient passer ni l'un ni l'autre, & ils se voyoient entre ce confluent obligés à retourner sur leurs pas, & en trez-grand danger de mourir de faim, lorsqu'ils aperçurent d'assez loin un bâtiment qui descendoit le fleuve, ils ne pouvoient attendre leur salut que de la pitié qu'auroient d'eux les gens qui étoient sur ce Vaisseau; il n'y avoit que des Avaïtes, qui retournoient en leur Pays chargés de tout ce qu'ils avoient pû trouver de meilleur dans les autres.

D'aussi

D'aussi loin que nos voyageurs en purent être aperçûs, ils éleverent les mains au Ciel, & un peu apres ils se mirent à genoux pour exciter par là la compassion, ou du moins la curiosité de ceux qui devoient être leurs sauveurs ; ils parloient toutes les langues qu'ils sçavoient : Un Avaïte s'étant aproché d'eux répondit en latin ; Alatre d'abord se voyant entendu tâche à faire sentir vivement la facheuse extremité où ses compagnons & lui étoient réduits, & offre une grosse somme d'argent à l'Avaïte pour leur donner quelque secours : Celui-ci qui dans les maximes de son Isle devoit préférer la vie d'une jeune femme comme Eudoxe à celle de dix hommes ; lui fit mille amitiés, & poussa son

honnêteté pour elle jusqu'à lui dire qu'il mourroit plutôt de faim lui-même , que de ne lui pas sauver la vie. Nous verrons dans la suite comment il pouvoit tenir ce langage sans être amoureux ou galant : Nos François , & nôtre Turc acceptèrent avec de grands remerciements les offres qu'on leur fit de les conduire en quelque Ville , & sans demander où ils aloient , ils s'embarquerent le plus gayement du monde : l'Avaïte conçût en chemin de l'amitié pour Alatre & Eudoxe , il résolut de les mener en son Pays & de les y retenir : Comme le vent leur fut assez favorable ils y arriverent en deux mois & quelques jours : Quelque part qu'ait dans cette Histoire l'Avaïte dont nous venons de parler , nous ne pour-

rons jamais l'appeller que l'Avaïte ; son nom propre est composé suivant l'usage du Pays de deux nombres, sept cinquante-trois, & il nous paroîtroit si bizarre, que nous ne pourrions pas nous y accoutumer.

LIVRE PREMIER.

TROISIÈME PARTIE.

*DE L'ARRIVÉE DE
quatre Européens en
Calejava.*

DEpuis que les Avaïtes sçavent la manière dont nous en avons usé avec les Pays nouvellement découverts, après nous en être rendu maîtres, ils craignent d'entrer en

commerce avec nous , & par cette raison ils ont fait promettre à nos Européens de ne point reveler en quel climat leur Isle est située : Elle n'est cependant malgré cette crainte défendûe que d'une simple muraille , soutenûe par des terres ajoûtées où l'on fait continuellement garde ; mais Ava leur a laissé la maniere de composer le poison dont nous avons parlé , & ils feroient par son moyen mourir une armée qui prendroit terre sur leurs côtes , sans qu'un seul homme put aprocher de quatre à cinq miles de cette muraille qui ferme toute l'Isle.

Les Européens la passerent à la faveur de l'Avaïte ; il leur fit donner ensuite un appartement , & des femmes pour leur aprêter à manger , il man-

gea avec eux , & il leur dit qu'ils pouvoient se servir de ces femmes comme ils le jugeroient à propos : Alatre le lendemain lui présenta une bourse pleine d'or afin qu'il se payât ; l'Avaïte en ayant pris une piece la mit en terre comme s'il l'avoit voulu planter , en disant qu'il falloit voir quel fruit pouvoit produire cette plante inutile d'elle-même , car ce n'est pas chez nous que la fantaisie donne du prix aux choses ; si cela est , dit Alatre en reprenant son argent , votre terre n'est pas propre pour cette sorte de plante ; mais il faut , ajouta-t-il en parlant sérieusement , payer ce que nous avons dépensé ; & même nous vous prions de nous procurer une commodité pour nous rendre en Europe : Pourquoi

retourner en Europe, répondit l'Avaïte ? En quelque endroit qu'on soit de la terre on est également éloigné des Cieux ; qu'importe à un sage comme vous , où vous passiez la vie ? Non , répliqua Alatre , pourvû qu'on ne manque de rien : Qu'appellez-vous, dit l'Avaïte , ne manquer de rien ? Est-ce avoir un lît riche & mangifique, ou d'ormir à son aise & tranquillement ? Est-ce avoir une table servie en vaisselle d'argent , ou manger avec apétit ? Est-ce être porté en chaise malade , ou aller à pié en santé ? Est-ce avoir un bonnet en broderie pour couvrir une tête agitée de mille soins , ou un simple bonnet de laine capable de garantir du froid , une tête exempte de soucis ? En un mot ne man-

quer de rien ; consiste-t-il à avoir un fastueux superflu chargé de mille incommodités , ou à n'avoir que le nécessaire accompagné de l'agréable autant qu'il est possible ? Les Avaïtes jouissent d'un véritable bonheur , parce qu'il est conforme à la nature , & les Européens se contentent d'une félicité imaginaire pendant qu'ils se sentent réellement malheureux ; ils prennent leur extravagance pour une politesse , & sont assez insolens pour traiter de barbares les autres Nations : Comme j'ai remarqué, poursuivit-il, que vous ne donnés pas dans ces préventions , je voudrois vous associer au bonheur de nôtre Isle : Oûi, mais répondit Alatre puis-je quitter ma femme & mon beau-pere s'ils n'y veu-

lent pas demeurer ? pourvû,
repliqua l'Avaïte, qu'ils soient
persuadés de l'existence d'un
Dieu , de l'immortalité de l'a-
me , & des peines , & des re-
compenses de l'autre vie ,
nous nous pourrons accom-
moder d'eux , & même de Sa-
mieski : Mais il faut qu'ils
soient convaincus de ces vé-
rités par des raisons solides ,
& naturelles , & non par l'au-
torité : L'Avaïte & Alatre se
dirent l'un l'autre mille choses
obligeantes ; & convinrent en-
suite qu'ils feroient leurs ef-
forts pour persuader nos Eu-
ropeans de ces vérités par la
force de la raison.





HISTOIRE
DE CALEJAVA
LIVRE SECOND.

DES DISPOSITIONS
requisés pour devenir
Aväite.



PREMIER DIALOGUE.

De l'autorité des Sçavans.

Christofile , Alatre , Eudoxe
& Samieski.

ALATRE communiqua
sur le champ à ses Com-
pagnons la proposition que

l'Avaïte lui avoit faite ; & le lendemain pour les désaccoutumer de s'appuyer sur l'autorité , il pria Eudoxe de rappeler en sa mémoire les raisonnemens qu'ils avoient faits autrefois l'un & l'autre pour se défaire de la prévention que nous inspirent les sentimens de ceux pour qui nous avons du respect : Je sçais , continua-t-il , qu'il faut distinguer deux sortes de vérités ; les unes sont fondées sur des principes arbitraires , comme ceux de la Jurisprudence , & tant qu'on n'en est pas suffisamment instruit , l'autorité est sans doute d'un grand poids ; les autres vérités , qui seules méritent de porter un nom si glorieux , ne dépendent que des principes immuables & établis par l'Auteur de la na-

ture : Pour déterrer celles-ci il ne faut avoir recours qu'à la raison ; il est aisé d'en convaincre les plus opiniâtres , pourveu que la paresse ne vienne pas au secours de leur opiniâtreté ; car la peine qu'il faut pour chercher la vérité par ses propres yeux est grande en comparaison de la commodité qu'il y a à suivre aveuglement le chemin que les autres suivent aussi à l'aveugle ; mais cette peine fait-elle une preuve de la fausseté ; & si le Chrétien pour trouver de la difficulté à examiner les preuves du Mahometisme , a droit de le rebuter ; le Turc n'en a pas moins de rejeter le Christianisme ; peut-on se fier à l'autorité qui souffle le froid & le chaud suivant les Pays, & même suivant les tèmς ?

Quoique la verité soit une & immuable , cependant on sçait assez qu'il y a des opinions qui ne sont de mode que dans de certains siècles , comme il en est qui ne sont suivies que de certains peuples : Il est inutile d'en rapporter des exemples , ils sont trop communs ; mais il n'est pas indifférent d'en connoître la cause : Il me semble qu'on doit l'attribuer, à ce qu'au lieu de commencer par examiner les principes sur lesquels on veut raisonner , on commence par en demeurer d'accord de part & d'autre dans toutes les disputes sans aucun soupçon de se tromper : Il est vrai qu'on ne peut prouver ceux qui sont évidents par les seuls termes de la proposition comme ceux des Geometres , comme celui

de Descartes , je pense donc, je suis, ou le mien , ce qui est si clair qu'on n'en peut douter est vrai : Je le regarde comme le premier principe , parce que tous les autres ne passent pour tels qu'à cause de leur si grande évidence qu'on n'y peut trouver matiere à aucun doute : Mais ceux dont je veux parler , & qu'on suppose pour vrai , ne sont pas de cette nature ; bien loin d'être évidents , ils sont presque tous faux , & ils ne peuvent contribuer à la découverte de la verité , quoiqu'ils n'empêchent pas quelquefois qu'on ne s'aperçoive que les autres sont tombés dans l'erreur ; Mais il y a une grande difference de l'un à l'autre * Un ancien sou-

* *Usinam tam facile esset vera invenire, nem falsâ convincere. Cicero de Natur.deor. lib. I.*

haitoit d'avoir autant de facilité à découvrir le vrai qu'on en a à manifester le faux, parce qu'en raisonnant conséquemment sur un faux principe, on remarque aisément qu'une opinion est pleine d'absurdités; mais ce n'est que dans l'opinion des autres qu'on en voit, & là-dessus on croit qu'étant dans le parti contraire à l'erreur on n'y est pas tombé; comme s'il n'y avoit qu'une voie pour s'égarer en suivant de mauvaises guides, je veux dire de mauvais principes: Sans nous arrêter à rechercher la cause de ce mal, dit Eudoxe, tachons plutôt à le détruire: Il faut, continua-t-elle en adressant la parole à son pere, que l'auteur d'une opinion ait eu de bonnes raisons pour l'embrasser,

sans quoi il ne meriteroit pas d'être d'une grande autorité, & il n'en a qu'à proportion de la force de ses raisons ; il les faut donc peser pour juger qu'elle autorité on lui doit donner : Si cela est, se gouverner par l'autorité, c'est se gouverner par la raison : Ce raisonnement me paroît juste & bien suivi ; cependant on fait une grande différence entre se gouverner par autorité, & se gouverner par raison : Il est vrai, répondit Christofle, que la raison n'est pas la même chose que l'autorité ; celle-ci ne consiste que dans la grande estime que d'habiles gens, & capables de juger de la solidité des raisons, ont avec justice conçûe du mérite d'un auteur, les autres moins habiles donnent ensui-

te sans aucune discussion dans leurs sentimens : Si vous prenez , répartit Eudoxe , l'autorité pour la réputation , ce n'est que celle qu'on acquiert auprez d'un petit nombre de Sçavants , une réputation sans éclat , une réputation imperceptible , je dis une réputation imperceptible & sans éclat ; parce qu'elle ne passe pas ce petit nombre de Sçavants , qui étant inconnus eux-mêmes , ne la peuvent pas transmettre aux autres : Comment le peuple les demêlerait-il des ignorants , si on entend par le mot de Sçavants , comme on doit l'entendre ici , non pas celui qui a beaucoup d'érudition , mais celui qui par raisonner conséquemment sur de bons principes développe la vérité , puisque le peuple

ple ne connoît pas ces principes , & qu'il n'estime que l'ignorant qui raisonne sur ceux qui lui sont connus & familiers: La vraie autorité dépend d'une réputation légitime , & celle-ci n'est apuïée que sur la bonne opinion des habiles gens inconnus ; si bien que l'autorité ne l'est pas moins ; car je conte pour rien l'estime du public : Seneque * même la prend pour un préjugé défavantageux en matière de dogmes , le grand nombre ne suit jamais le parti de la vérité , & je me ferois plutôt à deux bons yeux, toutes choses étant égales , qu'à mille qui ne seroient pas si bons , & qui considéreroient

* *Argumentum pessimi turba est Vulgum autem tam candidatos quam coloratos voco.*
Seneca lib. de vita beata c. 2.

tous le même objet dans le même éloignement : Le public est un injuste distributeur de la réputation : Le faux à l'aide d'un discours fleuri, s'insinue plus aisément chez lui que les raisons les plus solides ne le persuadent de la vérité ; & pour combattre l'autorité par elle-même, écoutez un Poëte Philosophe *.

* Lu
cret.
lib. 1.

*Omnia enim stolidi magis ad-
mirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis lati-
tantia cernunt,
Veraque constituunt, quæ bel-
le tangere possunt ;
Aures, & lepido quæ sunt
fucata sonore.*

Il est vrai, dit Christofle, que les tours & les expressions en écrivant, que l'air & la manière en parlant imposent beaucoup, & nous voyons que

toute sublime que fut la doctrine de Jesus-Christ , elle ne faisoit point l'admiration des Juifs ; celle qu'ils avoient pour lui venoit des airs de maître qu'il se donnoit avec justice * *Marc.*
Ce n'est pas le merite qui donne la vogue , c'est l'opinion du plus injuste des Juges , c'est l'opinion du peuple ; ce mot comprend tout le monde , à la reserve d'un trez-petit nombre de Sçavants , dans le sens que nous l'avons dit , & dont on ne fait aucun cas : Mais , dit Samieski , quand on n'a pas de bons yeux , ne faut-il pas s'en rapporter aux gens qui les ont meilleurs que nous ? Non , repartit Alatre , il faut s'abstenir de juger , ou par une forte application mettre l'objet à portée de sa vûe , & si on ne pouvoit faire ni l'un ni l'au-

*1. v.
21.*

tre alors on est obligé comme un aveugle qui mandie son pain de se laisser conduire, quand ce feroit même dans un précipice ; mais je vous ferai voir qu'il est difficile de trouver un esprit qui ne se puisse pas gouverner par lui-même avec un peu plus ou moins de peine : On sçait même que l'habileté ne remplace pas si bien l'aplication , que l'aplication remplace l'habileté ; & de là je tire une nouvelle preuve pour confirmer celles que je viens d'avancer : S'il est vrai que la découverte de la verité depende moins de nôtre habileté, que de nôtre attention , ce n'est pas assez de sçavoir qu'une personne soit habile, il faut sçavoir si elle a donné toute son attention à la décision d'une difficulté : Si

vous entrez dans ces sortes de défiances , dit Eudoxe , rien ne peut vous rassurer contre tant de divers sujets de semblables craintes , qui vous assiegeront de toutes parts : Comment sçaurés vous qu'un Auteur ne déguise point ses sentimens , ou qu'il n'a pas été engagé par quelque passion secrète à prendre le parti qu'il a pris ? Nous ne connoissons pas nous-mêmes la plûpart du tèmς les veritables ressorts qui nous font agir : Et vous de vôtre côté êtes vous bien assuré d'entendre la pensée d'un Auteur ? Dieu même n'a point parlé si clairement qu'on n'ait donné plusieurs sens à ses paroles : Les diverses sectes des Chrétiens ont interprété de plus de vingt manieres différentes ces paro-

les si simples , *Ceci est mon Corps* : C'est un défaut general à toutes les Langues que les mêmes mots y soient susceptibles de plusieurs sens ; ce qui fait qu'on trouve tant de prédictions vérifiées , à ce qu'il semble , si heureusement par les événements , & que dans des Romans , & des Fables on y découvre toutes les beautés des sciences les plus profondes , qu'on ne peut pas avoir eû dessein d'y envelopper dans un tems qu'elles étoient encore inconnûes * La raison de ces ambiguïtés , c'est qu'il y a beaucoup plus de manieres de penser que de s'exprimer , ainsi il faut qu'une expression serve à plusieurs pensées. Les Paraboles , les

* Dans Homere on trouve toute la Théologie du Christianisme

Metaphores , & les autres figures font encore beaucoup de sens obscurs & difficiles à entendre : On fauve la verité de ces écueils , lorsqu'au lieu de s'atacher à des mots on ne consulte que des idées claires & distinctes : Ainsi quoi qu'Euclide ait donné des définitions peu justes quelquefois , comme neanmoins il ne s'arrête pas aux termes , mais qu'il ne regarde que les idées des choses , il ne se trompe pas dans ses raisonnements : Il faut suivre l'exemple d'un si grand homme ; & ne pas croire qu'un esprit esclave des sentimens des autres , & borné par les opinions communement reçues , puisse jamais pousser bien loin ses découvertes : Ce n'est pas seulement dans les sciences que nous fai-

sons mal de déferer à l'autorité, c'est elle qui nous conserve de vieilles coutumes quoiqu'extravagantes, comme si nous avions honte d'être plus sages que nos peres.

SECOND DIALOGUE.

De la foi qu'on doit aux
Histoires.

*Christofle, Alatre, Eudoxe
& Samieski.*

LE beau tèm s atira nos Philosophes aprez le dîné à la promenade, & aprez avoir repassé sur les principaux points de leur entretien du matin, Christofle dit, que pour les faits on ne pouvoit avoir recours qu'à l'autorité pour en juger : Alatre en demeura

meura d'accord mais il soutint, qu'un fait qui passoit pour vrai ne l'étoit pas toujours, comme il paroît par les présumptions que les Docteurs appellent *Juris & de Jure*; c'est ainsi que les Anglois donnent un enfant à un époux, quelque tems & en quelque lieu que ce soit du Royaume, qu'il ait été absent d'auprez de sa femme; cependant croirait-on qu'il en est le pere? non; mais on agira sur cette présupposition comme si elle étoit véritable: C'est encore pis pour les Histoires, il en faut parler & raisonner comme si elles étoient vraies; mais il faut compter dans le fond qu'elles sont toutes fausses, & que les plus fideles, comme dit Descartes au commencement de sa Méthode,

augmentent ou diminuent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lûes : La raison en est, qu'on ne parle que pour être écouté avec plaisir ; pour cela il faut faire entrer du merveilleux dans un récit, il le faut charger de circonstances rares & extraordinaires, le rendre le plus fleuri qu'il est possible, sans quoi il ne fraperoit que foiblement l'esprit & l'imagination ; & comme la vérité ne fournit jamais assez de surprenant, il la faut abandonner ou se taire ; car quel dégoût n'est-ce pas de parler à des gens ennuiés de vous entendre & qui s'endorment, si le merveilleux de tems en tems ne les réveille ! Tous les Peuples ont aimé les fables, les Grecs & les Juifs sur tout * y ont été extrême-

*Paul.

ad iii.

C. I. v.

ment atachés , parce qu'on ne croit aisément que ce qu'on prend plaisir à entendre , comme les événemens rares ; si bien qu'on ne donne facilement que dans ce qui est le plus incroyable : Qu'un Roi ne soit pas tué , la chose est trop commune , on ne la peut pas croire ; mais qu'il s'élève tout à coup un faux bruit qu'il a été assassiné au milieu de sa Cour , le cas est extraordinaire , & il trouvera si bien créance dans les esprits que le Prince par sa présence ne pourra pas détromper son Peuple ; c'est ce que dit Strada de Philippe II. Roi d'Espagne au commencement du quatriéme livre de son Histoire : Les hommes en cela sont-ils raisonnables ? Non ; mais ils suivent la pente naturelle

qui les porte au plaisir.

Un fait qui ne nous intéresse pas ne nous touche agréablement qu'à proportion qu'il cause plus ou moins d'admiration ; & si nous ne le croyons pas véritable , tous les charmes que nous y trouvions s'évanouissent , comme un beau songe se dissipe avec les ombres de la nuit ; mais l'esprit de peur de perdre ce plaisir aime mieux demeurer dans ses ténèbres ; & pour le lui procurer , l'Historien qui veut plaire tourne tout du côté du merveilleux , & par conséquent du côté du faux : Il porte son extravagance jusqu'à écrire que le Soleil s'est arrêté *.

Quelque publique & récen-

* Sandoval dans la vie de Charles Quint l'an 1547.

te que soit une Histoire , elle n'est point à l'abri du mensonge ; Peregrinus meurt aux jeux Olympiques , Lucien fait le compte d'un Vautour , qui se dit l'ame du Philosophe en s'envolant au Ciel , & il rencontre ensuite un vieillard qui assure dans la place publique avoir vû ce Vautour : Qui ne sçait que nous ne sçaurions découvrir la vérité d'une chose qui est arrivée dans nôtre Ville & de nôtre tems , & que de cent personnes qui l'ont vûe on n'en rencontre pas deux qui la racontent de la même maniere ? Qui ne sçait que de cent mille hommes qui ont été presens à une bataille nous n'en pouvons pas apprendre au vrai comme les choses s'y sont passées ? Qui ne sçait que de plusieurs té-

moins qui ont vû la même chose , l'un supprime ou ajoute une circonstance , & que malgré les efforts que leur conscience , leur serment & la présence du Juge leur font faire, ils ne sont pas toujours d'accord entr'eux , soit par négligence ou autrement ? Les Chrétiens en sont convaincus par l'Histoire de la Passion de Jesus-Christ , les principaux des Juifs l'acusoient d'avoir pris la qualité de Roi ; & du jour qu'ils firent réflexion qu'ils pourroient par là s'ati-

* *Joan.* rer les Romains * ils résolu-

11. v. rent de le faire mourir : il

48 & souffrit que le peuple lui don-

53. nât tout haut cette qualité *

14. v. lorsqu'il fut question de le

13. prouver , on ne trouva que de

faux témoins qui ne s'acor-

Marc. doient pas entr'eux *.

4. v.

6.

Pour prouver la même chose par d'autres raisons ; Eudoxe entra dans le détail des divers intérêts qui porteroient un Historien à écrire , & qui rendoient toujours son témoignage suspect ; ce qui fait que la même action est bonne ou mauvaise par rapport à la disposition du canal par lequel la connoissance en vient jusqu'à nous ; comme le même suc de la terre devient fruit amer ou doux suivant que les pores de l'arbre par lequel il passe sont disposés : Ensuite elle cita un passage de Sénèque qui raporte les raisons que les Historiens ont de trahir la vérité pour gagner l'approbation du public * : Ils conclurent enfin qu'il étoit difficile de s'assurer de la vérité d'aucun fait ; mais qu'en-
* *Sen. nat. qu. l' b. 7 c. 16.*

core bien que les hommes

ayent connu qu'elle échape a leur sagacité & à leur pénétration , ils ont bienfait néanmoins pour le bien de la société civile d'établir des règles qui nous assujettissent à prendre pour vrai ce qui fort souvent ne l'est pas , plutôt que de laisser tout indecis ou de ne pouvoir compter sur rien.

QUATRIEME DIALOGUE.

De la Raison.

Alatre & l'Avaïte.

ALatre combla de joie l'Avaïte en lui disant le lendemain qu'il avoit ruiné dans l'esprit de ses Compagnons le pouvoir de l'autorité : Il leur faut , dit l'Avaïte,

remplacer cette guide d'une autre, c'est la raison : Tout le monde veut bien plier sous son joug, & il n'y a personne qui ne sçache qu'il n'y a point de bonne action qu'elle ne soit raisonnable & qu'il n'y a point d'action raisonnable qu'elle ne soit bonne : Qu'il est juste de prendre cette heureuse guide qui nous conduit toujours au bien, & le bien se trouve par tout où elle nous conduit : En la suivant nous ne dépendons que de nous mêmes, & nous devenons par là en quelque façon des Dieux.

D'où vient donc qu'on néglige un aussi beau don du Ciel pour s'attacher si fort à de vaines institutions des hommes ? Croit-on que l'esprit humain soit d'une si gran-

de étendue que les choses qu'il doit sçavoir ne le puissent pas assez occuper sans le remplir de tant d'autres vaines , inutiles & mauvaises ? Si quelqu'un , répondit Alatre , n'a pas autant de déférence pour la raison que vous le souhaitez , c'est parce que l'on ne croit pas que tout le monde soit capable de se conduire par elle seule ; nous n'avons pourtant point d'autres règles , répartit l'Avaïte , & quelqu'autre qu'on me donne , si ma raison ne la trouve pas à son goût , suis-je le maître de la rejeter ? Je ne dispose pas de mes lumières naturelles à mon gré ; j'aurois beau vouloir que ce qui me paroît faux me parût vrai , ma volonté n'y peut rien changer , & il faut que je condamne la règle que ma

raison desaprouve ; ainsi ce n'est toujours qu'elle qui me gouverne : Les Chrétiens même lui soumettent l'explication de leur Ecriture * : Quant à ce que vous me dites qu'un homme peut n'être pas capable de la connoître , si cela est , il faut le regarder comme un enfant , comme un imbécile qui ne peut faire ni bien ni mal ; c'est un aveugle obligé de se fier à son conducteur qui le conduit peut-être dans un précipice ; mais ne feroit-il pas ridicule , si ayant deux bons yeux j'aimois mieux les fermer pour courir volontairement le danger auquel la nécessité expose un aveugle ? Il me semble , dit Alatre , que ces Aveugles sont trez rares , & les esprits

* *Scus Thom.* 1. p. 7. 68 art. 1.

les plus grossiers peuvent comprendre les choses claires & évidentes par elles-mêmes; si on ne s'appuyoit jamais que sur des principes clairs & évidents, & qu'on n'en tirât des conséquences que par des raisonnemens semblables, comme on le doit, un esprit ne trouveroit par tout que de la clarté & de l'évidence, & il n'auroit pas besoin de beaucoup de lumière naturelle dans de pareils sujets; pourveu qu'il eût soin que les préjugés ne l'ofusquassent point & qu'il donnât une application plus ou moins grande selon sa capacité & sa vivacité: De là vient qu'on ne trouve personne qui ne soit capable d'apprendre plus ou moins facilement les Mathématiques: Il seroit en effet indigne de

Dieu , ajouta l'Avaïte , qu'il eût créé quelques hommes , sans leur donner d'autre règle pour se conduire que la raison dont ils ne seroient pas en état de se servir ; car le Chrétien , par exemple dans sa créance , peut dire qu'il y a des Mahometans qui dans la profonde ignorance où ils sont du Christianisme ne peuvent pas vivre même moralement bien , n'ayant point reçu d'autres règles de Dieu que la raison , & elle n'est pas à portée de leur esprit.

Le Mahometan peut de son côté faire un pareil raisonnement à l'égard de quelques Chrétiens ; & de là l'un & l'autre peuvent conclure que c'est à la raison , que Dieu a confié la conduite de ses créatures : Je le crois ainsi , dit Alatre ;

mais je voudrois qu'on pût prendre un peu plus de confiance en elle , & qu'elle nous trompât moins souvent : Prenez garde , répondit l'Avaïte, que ce ne soit pas elle qui vous trompe , mais que ce ne soit vous-même qui vous précipités dans l'erreur ; si vous faites un bon usage de votre liberté vous ne recevrez pour vrai que ce qui est évident , comptez alors sur l'infailibilité de votre raison : Si vous n'admettez le vrai-semblable que pour ce qu'il est , vous ne vous trompez point , s'il ne se trouve pas vrai , vous êtes dans l'ignorance & non dans l'erreur ; mais se plaindre de ce que nous n'avons pas la plénitude de la science , se plaindre de ce que nous ne sommes pas infailibles , c'est

se plaindre de ce que nous sommes des hommes, c'est se plaindre de ce que nous ne sommes pas des Dieux : La nature humaine n'est pas capable d'une plus grande perfection, nous ne pouvons pas être sans défaut, quand nous n'aurions que celui de ne pouvoir agir que dans le tems & de ne pouvoir fort souvent rien apercevoir que dépendamment des organes corporels : Je ne sçaurois comprendre nôtre inquiétude de nous donner mille mouvemens pour trouver des choses étrangères qui ne valent pas ce que nous avons de nôtre fond : on veut une règle qui nous mette à l'abri de l'erreur, en a-t-on vû une jusques ici qui n'ait donné lieu à une infinité de disputes, & personne ne doute que ceux

qui se sont engagés dans l'un ou l'autre parti ne soient inmancablement trompés : Les hommes pendant plusieurs siècles qu'ils n'avoient ni tant de finesse d'esprit ni tant de pénétration qu'ils en ont acquis depuis , se sont contentés de la seule raison pour vivre bien & heureusement ; & ils n'avoient pas besoin sans doute de tant d'habileté qu'il en faut aujourd'hui pour faire l'application des nouvelles règles aux différentes circonstances de fait, dont le détail est infini : Non, non, nos fautes ne viennent pas tant de nôtre raison que du mauvais usage de nôtre liberté ; quelque règle qu'on nous donne , nous sommes toujours libres d'en mal user, & il n'y en a point qui nous rende

rende impécables ; C'est ainsi que finit la conversation de l'Avaïte & d'Alatre ; celui-ci en fit un récit fidelle à ses Compagnons , & je trouve dans mes mémoires que Samieski dit que ce n'étoit pas les Mahometans qu'il falloit porter à suivre la raison , puisqu'ils en avoient reçu un commandement exprez dans l'Alcoran * : Pour Christofle il soutint que le Chrétien malgré les maximes de la raison , devoit être , sans preuve inébranlable en sa Foi , & que tout au contraire des autres hommes il n'avoit des raisons de croire qu'après avoir crû , il cita l'exemple de S. Pierre qui doutant que Jesus qui ve-

* *Apelle le Temple à la Loi de Dieu avec prudence & predications , & dispute contre les impies avec de bonne raisons. Chap. de la Mosche à miel.*

noit à lui sur l'eau ne fût un fantôme , commence par croire sur sa parole que c'est lui, si fermement qu'il commet
 * *Matt.* 14. v. sa vie en marchant sur la mer *
 26. ce n'est que sa foi qui lui fournit les preuves qu'il demandoit , pour croire, il falloit croire pour marcher sur l'eau, & il falloit marcher sur l'eau pour avoir raison de croire : Tout l'ordre de la Dialectique se trouve confondu dans cet événement.

Làdessus l'Auteur des mémoires fait cette réflexion , qu'on devroit supprimer les livres qui par des titres pompeux promettent de démontrer l'Evangile ; parce que si Dieu avoit voulu persuader les Chrétiens par des raisons il en auroit données qui seroient à portée de l'ignorant aussi

bien que du ſçavant , & plus folides que celles qui ſont tirées des miracles où l'on peut ſi aifément être trompé : Tout le monde a vû un homme gagner ſa vie à mettre du feu ſur ſa langue ſans en être brûlé : Pourquoi n'eſt-ce pas là un miracle plus grand même que la réſurrection d'un mort ? Les eſprits animaux d'un corps peuvent vaincre par leurs mouvemens imperceptibles les obſtructions qui leur barroient les paſſages & reprendre enſuite leur cours ordinaire : Nous en avons quelques exemples , & au rapport de Platon * un homme tué ^{* Lib.} dans une bataille & trouvé dix ^{10 de} jours apres parmi des cadavres tout pourris , reſſuscita le douzième jour ſur un bucher où il aloit être réduit en

cendre ; c'est pourquoi le véritable Christ ne permettra pas que ses élus tombent dans l'erreur en ajoutant foi aux miracles , quelque grands qu'ils soient , qui seront faits par les faux-Christ & les faux Profê-

^{* Matt. 24. 24.} tes * : Les miracles sont des preuves si équivoques que ceux qui seront honorés du don d'en faire au nom du Seigneur ne laisseront pas fort souvent que d'être réprouvés.

LIVRE TROISIEME

De l'Existence de Dieu.

L Es cent Conseillers de la République , apellés Glebirs demeurent au milieu de l'Isle , dans une maison capable de loger huit à neuf

Livre Troisième. 69

cents personnes. Leur principal emploi est de faire des loix. Voici l'ordre qu'ils tiennent pour en établir. Ils les proposent aux deux Caludes, ou Intendans de chaque habitation, & ceux-ci en parlent aux particuliers, qui apres en avoir conféré entr'eux, leur disent leurs sentimens & leurs raisons à la troisième pleine lune. Un Calude de chaque habitatiõ en fait le raport aux Glebirs : là-dessus ils se déterminent, pourvû que la chose passe tout d'une voix, sans quoi elle demeure indécise : mais qu'on ne pense pas que ces cent personnes n'entrent que difficilement dans une même opinion ; ces hommes sont choisis parmi un peuple qui n'a point de crime dont il doit se donner de garde, que celui de blesser la rai-

son , il l'étudie sans cesse , & il n'est point distrait de cette étude par les soins d'amasser des richesses, ou d'acquérir de l'honneur : les terreurs paniques que donne la superstition , ou les vaines ceremonies ne remplissent pas la capacité de l'esprit des Avaïtes, n'en émoussent pas la pointe , & ne consomment point leur tems.

Lors que la Loi est faite , les Caludes l'anoncent aux particuliers de leur habitation , un mois avant qu'on l'observe pendant lequel un chacun fait ses efforts pour convaincre les autres de la bonté de la nouvelle Loi. Personne ne croit obéir aux Glebirs , & ceux-ci disent qu'ils ont le même Maître que les autres , qui est la raison.

L'Avaïte étoit obligé de rendre compte de son voyage aux

Glebirs , pour examiner si des découvertes qu'il avoit faites dans les pays étrangers , ils en pouvoient tirer quelque utilité pour le leur. Il partit donc le lendemain , & emmena avec lui Alatre & ses compagnons. Les Chemins sont marqués par de belles allées d'arbre , & des fleurs de toute sorte entre ces arbres égalaient la vûe de ceux qui se promènent & de ceux qui voyagent.

PREMIER DIALOGUE.

De l'Idée de Dieu.

*Christofile , Alatre , Eudoxe ,
l'Avaitte & Samieski.*

UN voyage en Calejava est véritablement une

promenade , & nos Philosophes pouvoient fort bien s'entretenir en faisant le leur. Autre ayant fait tomber la conversation sur l'existence de Dieu , parla ainsi. Quoique l'antiquité ait fait passer pour athées Critias , Diagoras , Theodore & Evemere , nous aurions néanmoins de la peine à nous persuader qu'il y en eût jamais eu de véritables, si cette secte , aussi bien que les autres , n'avoit eu ses Martyrs. Monsieur Dericaut rapporte* qu'à Constantinople on executa un homme nommé Mahomet Efendi , pour avoir dogmatisé l'Atheïsme , il pouvoit , comme Vanini , sauver sa vie par un repentir , mais il aimoit mieux, disoit-il, la sa-

* *Etat de l'Empire Ottoman liv. 2. chap.*

crifier à un amour pur & désintéressé de la vérité. Il faut , dit l'Avaïte , s'étourdir furieusement , pour donner dans l'Athéisme: cet éfroyable aveuglement vient de ce qu'on renferme dans l'idée de Dieu des attributs, qui sont contraires à cette idée : On ne peut trouver que dans la superstition des prétextes pour défendre & justifier les Athées. La raison veut que l'homme soit infiniment inférieur à Dieu, & le superstitieux ravale cet Être suprême au dessous de la nature humaine, il le rend sujet à des sensibilités & à des caprices jusqu'auxquelles un honête homme ne voudroit pas s'abaisser ; n'est-il pas plus raisonnable de croire qu'il n'y a point de Dieu que de penser qu'il prend plaisir à un culte aussi étrange que

celui que l'on prétend qu'il exige de nous , qu'il se met en colere de ce que nous négligerons quelques ceremonies qui nous coûtent beaucoup de peines & de tèm s sans que ni lui ni nous en tirions aucun avantage ; mais pour lever ces obstacles , faites abstraction de tous les atributs qu'on a coûtume de lui donner en de certains Pays. Vous avez , continua-t-il , quelque idée de Dieu. Oûi sans doute, répondit Eudoxe , car on ne peut rien nier ni afirmer d'un sujet dont on n'a aucune notion. Pourrois-je dire qu'une copie représenteroit ou non un original que je ne connoît-rais pas ; afirmer ou nier c'est juger qu'une idée en renferme ou en exclut une autre, pour cela il les faut avoir tou-

Livre Troisième. 75

tes deux : Or nous disons que Dieu est increé & qu'il existe necessairement, dela un Philosophe moderne infere qu'il existe actuellement, mais il faut nous en convaincre par des raisons plus touchantes & moins metaphisiques Vous le ferez bien, dit l'Avaïte, sans moi par des raisonnements assortis à votre goût : Je vais vous devancer & vous attendre au bord de la riviere. Nos voyageurs l'ayant passée entrèrent dans la soixante-quatrième habitation de l'Isle, celle des Glebirs est la premiere, la plus proche est la seconde & ainsi de suite en suite. Un Avaïte prend pour son premier nom le nombre de l'habitation où il est né, & le second marque en quel ordre il y est né ; ainsi la septième habitation étoit le lieu de la

naissance de nôtre Avaïte , sept cinquante-trois ou cinquante-deux personnes étoient venues au monde avant lui. De cinquante en cinquante ans on recommançe à compter par un. Les Avaïtes portent leurs noms sur deux pièces de drap cousûes à leurs habits. Toutes les maisons des Avaïtes ressemblent à celles de nos Moines à quatre aîles , un jardin au milieu & un cloître à l'exterieur, comme les anciens Romains.



SECOND DIALOGUE.

De l'existence de Dieu.

*Christofile , Alatre , Eudoxe
& Samieski.*

APrez que nos voyageurs eurent mangé dans cette habitation , ils reprirent leur chemin & leur entretien : l'Avante les devança , & Alatre commença à parler en cette sorte ; nous avons dit , & il est vrai , que nous avons quelque idée de Dieu , nous le regardons comme un Estre infiniment parfait qui existe de tout tems par lui même & nécessairement , dépendamment duquel tous les autres Estres exis-

tent ; nous voyons que tous les autres Etres peuvent ne pas exister , quelle impossibilité y a-t-il à ce que moi qui n'étois pas il y a cent ans ne fusse pas encore aujourd'hui ? On conçoit clairement qu'une chose qui n'est pas ne peut rien faire, & encore moins se produire elle même , mais si ce qui n'est pas ne peut pas se donner sa propre naissance , il faut qu'il y ait eu quelque Etre avant les autres pour les créer , ou ils ne feroient pas , puisqu'ils ne pourroient se créer eux-mêmes , & qu'il n'y auroit rien eu pour les créer ; cet Etre qui a été avant tous les autres pour les tirer du neant a été de toute éternité, car s'il y avoit quelque tems qu'il n'eût pas été, n'y ayant rien avant lui pour le produire , & ne le pouvant

pas lui-même , il n'auroit jamais commencé d'être ; il y a donc eu un Être nécessairement de tout tèm ; or moi & les autres êtres n'exiftons pas de tout tèm & nécessairement ; tout au contraire , on voit bien que nous pouvons ne pas exifter , & qu'il fe pouvoit faire que nous ne fuflions jamais , fi cela eft , il y a quelque chofe qui nous a fait , qui exifte nécessairement & de tout tèm & qui eft Dieu ; cet argument , dit Eudoxe , eft invincible , & le feul retranchement des rébelles à la vérité eft la difficulté que l'efprit humain trouve à comprendre un Être éternel , mais pour refufer l'éternité à un être infiniment parfait , il faut l'accorder à la terre ou à l'univers ; & bien loin de lever la difficulté on l'augmen-

par là. Je sçais bien , répondit Samieski , que les gens qui sont acouûtumés à ces preuves métaphisiques en sont plus pénétrés que des autres ; mais comme on trouve fort-peu de ces esprits profonds , je prends une autre route ; fais-je considérer atentivement la disposition du corps humain , principalement ce que les Anatomistes disent de l'œil & de l'usage des mains. La generation des animaux, la production du fœtus sont de véritables merveilles aussi bien que l'ordre que Dieu a établi , pour que les meres eussent soin de leurs petits ; car elles y sont forcées pour se décharger du lait qui les incommode , si vrai qu'à défaut des leurs elles en nourrissent d'autres d'une espece quelquefois difcrente. Ces mi-

racles continuels de la nature partent sans doute d'une intelligence & d'une autre intelligence que la nôtre ; comment celle d'une femme contribueroit-elle à la production de son fruit qui se forme à son insçu ? Qu'on considère l'univers , il n'est pas inférieur à la plus belle architecture d'un Palais ; & si on ne peut pas penser en voyant un Palais qu'un être qui n'est pas intelligent en soit l'architecte , qui croira que l'Auteur de la nature ne le soit pas infiniment , & qu'il ne soit pas Dieu ? Mais , dit Christofle , ne peut-il pas tomber dans l'esprit d'un homme , que l'univers est increé, qu'il est Dieu ? Quoi ! répondit brusquement Alatre , mes excemens , moi-même , si l'on veut , je suis

partie de l'univers , je suis une partie de Dieu ? Que Dieu seroit peu heureux , & malheureux quelquefois dans une de ses parties , & ce qui est plus absurde est, que ce soit par une autre de ses parties , je veux dire par une pierre qui me blesse , ou un ennemi qui m'offense : Que de miseres , que d'imperfections dans cet être qui est bien essentiellement ! Je ne sçais comme on peut dire , même en riant , qu'un rocher qui est une partie de l'univers soit une partie de Dieu ; y puis-je apercevoir non plus qu'en moi , la nécessité d'exister qui est un attribut de Dieu : On voit évidemment avec un peu d'attention que les corps ne se peuvent pas mouvoir eux-mêmes & qu'ils ne sçauroient se tirer

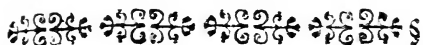
de leur repos ; mais si un corps ne se peut donner aucun mouvement local ni à d'autres, sans en avoir auparavant , il faut que celui que nous leur voyons leur vienne de quelque autre être qui n'est pas corps , qui soit leur premier moteur ; & ce premier moteur de toutes choses est Dieu. On trouve par tout , dit Christoffe , & jusques dans les objections des preuves de son existence ; c'est pourquoi je m'étonne qu'il y ait eû des Critias & des Evemeres : Il est vrai , répondit Alatre , qu'ils ont passé pour Athées , mais ils ont aussi passé pour des gens d'honneur & de probité ; ce qui a fait croire à Clement Alexandrin qu'ils n'étoient Athées que parce qu'ils croyoient en l'unité de Dieu :

Mais aujourd'hui que le politeisme ne peut donner lieu à cette méprise , que dirons-nous du Chancelier de l'Hospital soupçonné d'Atheïsme , d'un autre dont parle Balzac , & de celui qui vécut sous Charles IX. qui ont été des gens irreprehensibles, de cette Secte nombreuse d'Athées : Turcs , dont parle Mr. Déricaut , composée de Cadis & Sçavans qui vivent fort charitablement entr'eux , & qui s'aident réciproquement les uns les autres ? La charité, les mœurs réglées portent-elles le caractère de l'Atheïsme ? Non sans doute : Pour moi je pense que ces Athées n'ont passé pour tels , qu'à cause qu'ils n'avoient point de Religion ; car sans Religion on peut vivre moralement

bien, quoique dans le monde on ne démêle point l'Atheïsme de l'irreligion, & l'irreligion d'un abandonnement à toute sorte de vice : Lucrece cependant se force de prouver que la fausse Religion cause de plus grands maux que l'irreligion. Dégagé de toute sorte de joug, l'amour propre ne recherche que son plaisir; un homme qui raisonne juste voit bien qu'il ne le peut trouver qu'en en procurant aux autres, & qu'il ne sçauroit être heureux si dans son bonheur les autres ne trouvent le leur; il faut donc pour être heureux rendre les autres heureux aussi : La fausse Religion au contraire excite de ces passions si funestes qui ont armé le pere contre le fils, qui ont désolé tant de Provinces,

& ravagé tant de Royaumes ;
elles ont souvent réduit les
hommes dans un état plus mi-
serable qu'ils n'auroient été
en vivant sans honneur & sans
Loi : Alatre parloit ainsi avec
chaleur , tant par inclination
que pour s'acommoder aux
sentimens des Avaïites qui
prétendoient qu'avec une faus-
se Religion on ne pouvoit
être honnête homme , parce
qu'un faux principe nous éga-
re du chemin de nôtre devoir.





LIVRE QUATRIEME.

De l'immortalité de l'ame.

PREMIER DIALOGUE.

*Christofle , Alatre , Eudoxe
& Samieski.*

LA seconde vérité , dit Alatre le lendemain, dont nous avons à nous convaincre est l'immortalité de l'ame ; pour cela il faut commencer par nous défaire d'un préjugé des plus ordinaires , & des plus faux que nous ayons qui est de croire que nous connoissons nôtre corps , & que nous ne connoissons pas nôtre ame ; il est vrai qu'on sent,

qu'on voit & qu'on touche un corps; mais il n'y a point d'homme si plongé dans les préjugés qui croie qu'un mort puisse sentir, voir & toucher; tout le monde sçait que les sentimens sont des actions de l'ame que l'on distingue si bien, que jamais personne ne s'y méprend & ne pense toucher quand il voit, ou voir quand il touche; l'ame se connoît donc elle-même par des sentimens plus distincts que ceux par lesquels elle connoît des corps.

Qu'elle soit un air pur & chaud, un air quintessencié, un esprit subtil, corps, ou non, il n'importe; Si ce corps sent & pense par sa nature, si la pensée n'est pas une maniere d'être d'un corps & qu'il pense toujours, l'ame ou la substance qui pense est immortelle

mortelle ; mais si la pensée ne consiste que dans le mouvement ou la figure d'un air subtil , la pensée cessera par le repos de cet air ou le changement de sa figure. Je veux supposer , répondit Eudoxe , que le mouvement du haut en bas , ou la figure ronde ; par exemple , fasse le sentiment de la soif ; ce sentiment est dans mon ame , comme nous l'avons dit ; mais si je fais réflexion que je me ferois du mal de contenter l'envie que j'ai de boire , je forme le dessein de m'en abstenir , qui est aussi en même tems dans mon ame ; l'une des pensées n'exclut pas l'autre , bien loin de cela , je ne prendrois pas la résolution de dompter la soif si dans le même tems je ne la sentoie me dévorer les

entrailles ; j'ai donc en même tems une envie de boire & une non envie de boire, pour ainsi parler , & mon ame est agitée dans nôtre supposition de deux mouvemens differens , l'un de haut en bas , & l'autre de bas en haut où sa figure est ronde & quarrée, & tout cela dans le même tems ; mais la matiere n'étant pas susceptible tout à la fois de ces modifications si contraires , le sentiment ou la pensée ne consiste pas dans la figure ou dans le mouvement de la matiere ; & si c'est elle qui pense elle pensera toujours en quelque état qu'elle soit : ce raisonnement , dit Alatre , me paroît solide , aisé & nouveau ; mais la difference du corps & de l'ame prouve encore mieux son immortalité.

Livre Quatrième. 91

L'ame , poursuivit-il , est une substance qui pense , c'est à dire , qui sent , qui veut , qui aperçoit , qui réfléchit , qui doute , qui juge , qui raisonne , qui admire , qui aime & qui hâit ; il faut prendre garde de ne rien mettre dans l'idée de l'ame que la pensée , & ses atributs , dont il n'y en a aucun qui soit corporel , & dans l'idée de la substance étendue il n'y faut rien mettre qui convienne à l'ame , mais seulement les atributs de la matiere , comme le mouvement & la figure : Alatre ajouta beaucoup de choses qu'on a coutume de rapporter de S. Augustin pour éclaircir cette distinction de l'ame & du corps : Mais c'est assez de considerer atentivement l'idée de la substance étendue pour n'y

rien trouver que la capacité d'être mûe en plusieurs manieres , & celle de recevoir plusieurs figures : Quelque soit un mouvement lent ou précipité en haut ou en bas , en long ou en rond , c'est un mouvement , & non une volonté , un raisonnement ou quelque autre pensée : Que la matiere soit subtile ou grossiere , qu'elle prenne quelque figure qu'on voudra , elle fera de la matiere subtile ou grossiere , ronde ou quarrée ; mais elle ne fera pas un désir , un doute , ou une perception : Que l'on considere au contraire la pensée , on n'y voit ni mouvement ni étendue ; un *oui* , un *non* , ou un *doute* ; par exemple , ne se remuent point de leur place , ils ne sont ni longs , ni larges , ni

ronds ou quarrés : La substance qui pense est donc une autre substance , que la substance étendue : Et qu'on ne dise point que nous ne connoissons pas assez la matiere pour sçavoir , si elle peut penser , ou non ; si en devenant capable de penser , & en pensant elle cesse d'être matiere , alors nous ne la connoissons pas ; mais il est vrai que la substance qui pense n'est pas corps ou matiere ; si pour penser elle ne change pas de nature , si elle est toujours étendue & figurée, la pensée l'est aussi , un *oui* est long , large , profond , rond, ou quarré ; la matiere est divisible , un *doute* l'est aussi , & on peut le partager en deux ou trois parties , & dire , voilà le tiers ou le quart d'un *oui*, d'un *non* ou d'une autre pen-

fée ; ce qui est absurde , ridicule , & extravagant : Il est clair & évident par la seule considération de l'idée de la substance qui pense qu'elle n'est point étendue ; or il suffit quel'une des substances ait toujours une qualité que l'autre n'a jamais , sans en connoître davantage , pour dire que l'une n'est pas l'autre : Mais si l'ame est une autre substance que le corps elle ne perit point par la mort qui ne fait que changer les manieres d'être du corps , & même la pensée n'en est pas une comme nous l'avons prouvé : Si le corps ne s'aneantit point par la mort , pourquoi l'ame s'aneantiroit-elle ? elle qui n'a point de parties & qui n'est point capable de division.

SECOND DIALOGUE.

Réponses aux objections.

*Christofile , Alatre , Eudoxe ,
& Samieski.*

IL est bon , poursuit Alatre , dans une matiere aussi importante que celle que nous traitons , déclaircir toute forte de doute , & de dissiper tous les nuages qui peuvent obscurcir la verité : Il n'est pas besoin cependant de refuter fort au long quelques objections tirées de l'union de l'ame & du corps : On dit que la raison croît & diminue comme le corps ; mais on ne peut pas inferer de là que l'ame soit corporelle , tout

ce qu'on en peut conclure est, que pour ses fonctions elle dépend du corps : A l'ocasion des divers mouvements des fibres elle a des pensées différentes , & à proportion que les fibres ont plus ou moins de consistance & de solidité, l'ame est capable de plus ou moins d'aplication, d'où dépend la force de la raison : Mais sur quoi apuiés-vous, dira-t-on, cette dépendance de l'ame ? Je répond , que c'est sur sa spiritualité , dont je suis certain par l'idée que j'en ai , & sur ce qu'il est impossible d'expliquer les changements qu'on y remarque , que par cette dépendance à laquelle Dieu veut qu'elle soit assujettie en ce monde ; & qui nous empêche de croire qu'elle ne puisse croître ou diminuer

Livre Quatrième. 97

nuer en perfection, quoique spirituelle, & même dépendamment du corps, si par l'union qu'elle a avec lui, elle est obligée de penser par rapport à lui : Quelle que soit cette union, on ne sçauroit douter que l'ame ne soit spirituelle ; on ne sçauroit douter qu'elle ne dépende en quelque façon du corps, comme il paroît dans nôtre mémoire qui est infidelle, quand nos pensées n'ont pas gravé des traces assez profondes dans le cerveau, principalement pendant le sommeil ; mais cette dépendance détruit-elle la nature de l'ame, & change-t-elle un esprit en corps ? Je ne sçais, dit Eudoxe, pourquoi on trouve quelque peine à croire que Dieu ayant voulu une fois que l'esprit à l'occasion

des differents mouvements qui arrivent dans le corps , eut des pensées différentes , il faille ensuite que leur force croisse ou diminûe , à l'exemple du corps ; Je connois en me regardant dans un miroir que les esprits n'ont de commerce avec les corps , que par des volontés de Dieu , qui a ordonné qu'en consequence de tels mouvements qui se font dans nôtre corps , nôtre ame ait de tels sentiments , parce que l'image de mon visage qui va au miroir pour revenir à mon œil , n'est pas telle dans le miroir & dans mon œil qu'elle est dans mon ame ; si elle avoit de la largeur d'un demi pied , celle qui revient du miroir se heurteroit & se briseroit en chemin contre celle qui y va,

Libre Quatrième. 99

& sans se briser un demi pied
ne passeroit pas par mon œil.

Or s'il n'y a rien de sembla-
ble à mon visage ni dans le
miroir ni dans mon œil ; ce
n'est pas de là que mon ame
tire ses connoissances , & si sa
dépendance ne consiste qu'en
ce qu'elle puise de mon corps
ses idées, ne disons plus qu'elle
en est dépendante , & ne
concluons point de ce faux
principe qu'elle est corporelle ;
mais avouons qu'elle est assu-
jettie à un être qui nous la
fait paroître dépendante du
corps.

On a fondé sur cette dé-
pendance le système de la réu-
nion de nos ames avec nos
corps, ou de la metempsychose,
comme si nos ames n'étant
propres qu'à faire un tout avec
eux ne pouvoient subsister sé-



parément ; le jour d'une grande bataille & apres le printemps qu'elles ne trouvent pas toutes à leur sortie des corps propres à les recevoir , elles sont donc obligées de suspendre leur existence ; ou si Dieu ayant épuisé sa puissance par la création d'une certaine quantité d'ames en prend dans un magasin à mesure qu'il en a besoin , il suffit qu'une fois Dieu ait voulu qu'une ame fut créée lorsqu'il y auroit un corps disposé d'une certaine maniere , afin qu'ensuite elles soient toujours créées en ce temps là.

A ces raisons on peut ajouter , dit Alatre , que Dieu est une intelligence parfaite qui ne peut rien faire que pour une fin : Dieu nous a donc créés ou pour lui , ou pour

nous, ou pour quelqu'autre; ce n'est point pour lui, son bonheur ne relève point de nôtre création; pour les autres êtres, bien loin qu'ils tirent de nous quelques avantages, nous les faisons au contraire tous servir à nôtre utilité : Aussi les Stoïciens disoient, * que tout * ci-
étoit créé pour les hommes, ^{cer.}
& que les hommes étoient ^{de off.}
créés les uns pour les autres: ^{lib. 1.}
 Il est vrai que les hommes doivent en ce monde se rendre réciproquement de bons offices.

Que ceux qui vivent maintenant se les rendent; à quoi aboutiront-ils quand tous seront morts & aneantis? Dira-t-on que le pere est fait pour le fils, ce fils pour un autre, & ainsi de suite en suite pendant toute l'éternité? Mais

autant vaudroit à l'égard de ceux qui sont morts , & de ceux qui vivent aujourd'hui , que Dieu commençât à créer le monde que de l'avoir créé il y a dix mille ans ; d'ici à dix mille ans & jusqu'à l'infini , il fera vrai de dire en tout tems, tout l'ouvrage que Dieu a fait jusqu'ici est inutile , autant vaudroit-il qu'il se fut reposé, & qu'il ne commençât qu'aujourd'hui à travailler : Ce sentiment est indigne de Dieu. Un Etre éternel ne peut rien faire que par rapport à l'éternité.

Il est difficile sans doute, continua-t-il, de tenir contre tant de preuves si visibles, si certaines & si convaincantes, ici principalement où la vérité est d'accord avec nos desirs qui tendent tous à l'immortalité dans

une ame qui a un peu d'élevation de cœur & d'esprit : Qui croira que cet esprit où l'on remarque tant de vivacité pour comprendre des questions si épineuses, tant de subtilité pour développer des vérités si abstraites , tant d'habileté pour perfectionner les sciences & les arts & pour inventer diverses commodités de la vie ? Qui croira , dis-je, que cet esprit soit d'une condition plus infortunée que le corps que le trépas même ne replonge point dans le néant ? Quoi ! cet esprit qui pense toujours , qui est toujours en mouvement qu'il se donne lui-même ; peut-il cesser de se mouvoir ? peut-il se quitter & s'abandonner soi-même ? Au pis aller ; je veux que cette vérité ne soit qu'une question

problematique : Que risquons-nous de nous tromper si l'ame est mortelle ? Mais que ne risquons-nous pas si apres avoir vécu dans ce sentiment nous trouvons un jour nôtre criminelle confiance malheureusement déçûe.

QUATRIEME DIALOGUE

Des consequences du Dialogue précédent.

*Christofle , Alatre , Eudoxe,
Samieski & l'Avaïte.*

L'Avaïte au lieu d'aller , suivant la coûtume du Pays , entendre quelque concert à la fin du travail , ou prendre quelque plaisir semblable , alla joindre nos Eu-

ropeans & leur dit , je crois que vous êtes convaincus de l'immortalité de l'ame , & c'est fans doute une grande raison pour ne pas craindre la mort ; on peut alors la regarder fixement , on n'y trouve que la fin du commerce que nous avons les uns avec les autres à l'ocasion de nos corps & un azile contre les maux auxquels nous sommes exposés en cette vie : Ne pourroit-on pas comparer les morts à ceux qui voyent avec plaisir sur le rivage un vaisseau battu de la tempête.

Le cœur ne trompe point celui qui se croit immortel , il voit tout avec netteté & sans trouble ; parce qu'il voit tout avec indifférence, lorsqu'il considère le peu d'espace que les choses de cette vie occupent

dans l'étendue de sa durée, peuvent-elles exciter en lui des passions qui l'agitent, qui le troublent & qui le déconcertent ? Me puis-je croire heureux par la possession d'un bien qui va m'échapper dans un moment ? Me puis-je croire par la même raison malheureux pour un mal qui va finir aussitôt ? Cette vie n'est pas un instant dans l'éternité : Qu'il est facile , pénétré de ces sentimens , d'être modeste & peu avide de gloire ? Que m'importe si le monde m'estime ou ne m'estime pas , je le vais quitter dans peu , & je vais être éternellement sans lui ! On peut , poursuit Alatre, s'aplanir aisément dans ce point de vûe le rude chemin de la vertu : Si la vie est si peu de chose , que risque un

Soldat à l'exposer pour faire son devoir ? L'avare peut-il se pardonner les petitesse où il se surprend , les humiliations & les hontes qu'il essaie pour se conserver des biens qui ne peuvent procurer que des commodités momentanées ? La fortune la plus brillante est-elle digne de nôtre envie ? La mort me va rendre égal à ces colosses de puissance que je contemple si avidement , moi qui suis si abaissé que ce n'est qu'avec peine que je leve assez la tête pour les regarder. Pourquoi ne faisons-nous pas comme un grand Seigneur qui se cache sous des haillons , il méprise ceux qui le méprisent , parce qu'il va dans peu reprendre son rang & sa dignité. Il est vrai, dit l'Avaïte, que ce qu'il y a de plus grand

dans l'homme est l'homme même ; ses perfections naturelles sont de penser & d'être éternellement heureux ; mais celles dont quelques-uns d'eux s'emparent comme d'un bien qui leur est particulier méritent-elles quelque estime en comparaison des autres qui sont d'un prix & d'une durée infinie ? De semblables réflexions remplirent le reste de la journée : l'Avaïte leur dit que c'étoit par ces raisons qu'Ava avoit porté Cacoumifon à renoncer à la Royauté, & qu'après avoir reconnu que les hommes doivent même en ce monde être , autant qu'il est possible , également heureux , ils avoient introduit en Calejava les Loix fondamentales de la République.

CINQUIEME DIALOGUE.

De la Liberté.

*Christofle , Alatre , Eudoxe
& Samieski.*

POur devenir parfaits Avaïtes , dit Alatre le lendemain , nous n'avons plus qu'un pas à faire ; c'est de nous convaincre , que nos crimes ne sont pas impunis en l'autre vie , & que nous y recevrons la recompense qui est dûe à nos bonnes actions : Mais il faut auparavant , répondit Eudoxe , commencer par prouver nôtre liberté , quoique je ne pense pas que personne en puisse douter sérieusement : Il est de l'essence

d'un être intelligent de connoître le bien & le mal ; l'amour est l'effet nécessaire de l'un , comme l'autre produit la haine infailliblement , & ces passions sont volontaires , & sans contrainte ; on aime parce qu'on veut aimer , & on le veut librement , mais si librement qu'on ne peut pas nous forcer à vouloir aimer le mal , ou à vouloir hair le bien : Un chacun sent qu'il est libre , & qu'il forme soi-même tous les actes de volonté qu'il forme : Je le crois ainsi , dit Samieski ; car si on me presente un jeu de cartes pour couper , je sens que je puis le faire environ au milieu , ou plus bas , ou plus haut ; si vous me le contestez je couperai , sans autre raison que pour exercer ma liberté ,

& pour vous en convaincre ; je couperai , dis-je , dans un autre endroit que celui où vous soutiendrez que je suis obligé de le faire : Il est vrai , répondit Christofle , que nous sommes libres & indifferents dans les choses qui n'ont pas plus d'apparence de bien que de mal , comme dans l'exemple que vous apportez : Mais le sommes-nous à juger que ce qui nous paroît un bien , soit un mal , ou que ce qui nous paroît un mal , soit un bien , de même qu'à nous donner pour vrai ou pour faux , ce qui se représente sous une autre image à nôtre esprit ? En quoi consiste donc nôtre liberté ? Ce n'est pas , dit Alatre , dans le pouvoir de prendre pour vrai ou pour faux , ce qui ne l'est pas , & pour

haïssable , ce qu'on trouve aimable , ou pour aimable , ce qu'on estime digne de nôtre haine & de nôtre aversion : Quel avantage Dieu nous auroit-il fait en nous laissant les maîtres de nous rendre malheureux de dessein formé ? Mais si nous ne pouvons pas nous empêcher de consentir à ce qui nous paroît vrai , ce n'est qu'après qu'il paroît tel évidemment : Jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ce terme , nous sommes toujours dans les bornes de la probabilité ou de la vraisemblance , & les maîtres en cet état de douter & de chercher à nous éclaircir davantage ; voilà en quoi consiste nôtre liberté : Si nous avons le tèm s d'en user , & que nous arrêtant au milieu du chemin , pour nous épargner

épargner la peine que l'esprit trouve à s'appliquer , nous prenions le faux pour le vrai , ou le mal pour le bien , au lieu de donner tous nos soins à déterrer la vérité , & à nous garantir de toute sorte de méprise autant qu'il est en notre pouvoir , alors nous ne profitons pas de notre liberté , & nous tombons dans l'erreur par notre faute , & quand nous ne courrions que le hazard de nous tromper , nous ne serions pas irreprehensibles , comme nous serions impécables si nous n'étions pas libres ; le seul crime qu'on nous puisse imputer est le mauvais usage de notre liberté , en la maniere que nous venons de l'expliquer.

Alatre & Eudoxe firent ensuite quelques vains efforts , pour prouver les peines de

l'autre vie ; mais l'Avaïte qui survint , & qui les trouva embarrassés , leur dit que leurs Theologiens qui sont en l'habitation des Glebirs , leur établirent des principes , dont on tire des preuves convaincantes de cette vérité , que toute la terre croyoit plutôt par instinct que par raison.





LIVRE CINQUIÈME.

DE PLUSIEURS
Coutumes des Avaïtes.



PREMIER DIALOGUE.

De la Culture de la terre.

*Christofle , Alatre , Eudoxe ,
Samieski & l'Avaïte.*

E Udoxe ayant rencontré sur le chemin une grande rouë d'environ quinze piés de diametre , large de deux , & un peu plus , en demanda l'usage à l'Avaïte ; il lui répondit que des hommes en se mettant dedans , la faisoient tourner , que les lames d'acier

qu'on voyoit tout au tour de six en six pouces faire un angle de cent-dix degrés avec le diamètre , s'enfonçoient par la pesanteur de la machine dans la terre , la renversoient & la cultivoient : Nous cultivons d'une autre maniere , ajoûta-t-il les terres pierreuses ; des hommes dans une rouë font mouvoir un effieu, auquel est ataché par une corde un fer qui fend la terre , comme vos charûes , & qu'on tire assez facilement par le secours des moulles.

Pour voiturier par terre nous atachons par des cordes un madrier à un effieu quarré , qui entre dans les moyeux quarrés de trois rouës assez larges , celle du milieu ne pose point à terre ; des hommes y entrent , la font mou-

voir, & font avancer les mardriers en des chemins toujours beaux, autant qu'un homme avanceroit à pié: Mais pourquoy, dit Alatre, ne se pas décharger sur les animaux de ces fortes d'ouvrages? Nous ne croyons point, répliqua l'Avaïte, la métémpsicose; mais nous pensons qu'il y a autant d'ames nouvelles que de corps nouveaux, que ces ames sont destinées à un bonheur éternel; & dans cette pensée rien ne nous rapproche plus de Dieu, que de coopérer avec lui à communiquer à autant de sujets qu'il est possible cette félicité éternelle; pour cet effet la terre ne nous sçauroit fournir trop de fruits pour subvenir à leur subsistance, & vous sçavez cependant que vos animaux en consu-

ment bien la moitié.

En discourant ainsi ils arrivèrent sur le milieu du jour en une habitation où on leur dit que dans peu on devoit faire des mariages, ils y séjournèrent pour en voir les ceremonies.

SECOND DIALOGUE.

*De la Police generale des
Avaïtes.*

P Endant le séjour que nos Européens firent en cette habitation , ils aprirent que tous les Avaïtes , sans en excepter même les Glebirs , travaillent deux heures & demie le matin , & autant l'aprèsdînée à cultiver la terre , quand le tems le permet ou dans une autre saison à quelque métier :

Les Médecins ne s'attachent en tout têmes qu'à leur profession : Les Caludes ont soin avec quelques vieillards qui ne sont plus en état d'agir , de prendre garde que tout le monde s'aquite de son devoir : Ceux qui ne le font pas sont regardés avec mépris ; comme cette peine est ordinairement trop forte , les Caludes ménagent beaucoup la pudeur des gens , si l'on trouvoit cependant quelqu'un qui ne fut pas assez sensible à la honte , on le réduiroit à son devoir par d'autres moyens : Les fruits de la terre & les ouvrages des particuliers sont mis dans des Magasins , & les Caludes les distribuent à chacun selon ses besoins : Ceux d'une habitation qui manquent de quelque chose en vont prendre

vers ceux qui en ont trop , & à cet effet il y a des gens qui visitent de suite en suite toutes les habitations de l'Isle.

Christofle admira cette police , mais cependant , dit-il , on y remarque encore les vestiges du peché du premier homme : Puisqu'il faut travailler : Il est vrai , ajouta-t-il , qu'un exercice modéré , tel que celui des Avaïtes , sans soucis & sans inquiétudes est nécessaire à la santé , & j'avoûe que si en France la Noblesse , l'Eglise , les Moines , les Valets , les Domestiques inutiles , les gens de Palais , les faîneants , les Ouvriers des choses vaines & superflûes partageoient avec les autres le travail qui produit quelque avantage réel & effectif ; il n'y en auroit pas pour chacun autant

tant qu'il en faut pour se bien porter ; mais c'est toujours travailler : Quoi ! prétendez-vous , répondit Alatre , que l'homme n'auroit rien fait s'il n'avoit point peché ? Dieu mit Adam dans le Paradis , pour le garder & le cultiver.*

Prendriez-vous pour bonheur un repos continuel ? Qui pourroit soutenir toute sa vie le languissant ennui de n'avoir jamais rien à faire ?

** Tulit ergo Dominus Deus hominem & posuit eum in Paradiso voluptatis , ut operaretur & custodiret illum. Genes. cap. 2. vers. 15.*



TROISIEME DIALOGUE.

Des Mariages des Avaïtes.

*Christofile , Alatre , Eudoxe
Samieski & l'Avaïte.*

L'Avaïte quelques jours
Laprez mena voir à nos
Philosophes les cérémonies
des mariages du Pays & leur
dit : Si le plus grand bien que
Dieu nous ait jamais fait est
celui de nous avoir créés,
puisque celui-là est le fonde-
ment de tous les autres , il
semble qu'on ne puisse pas
rendre un meilleur office au
genre humain que de con-
courrir avec Dieu à la créa-
tion des hommes , & que le
plus grand crime de tout est

de s'en abstenir ; nous le punissons plus sévèrement que l'homicide ; celui-ci ne ravit pas comme l'autre une éternité d'existence ; nous le trouvons plus punissable dans la femme que dans l'homme ; parce qu'un homme peut en remplacer plusieurs autres par la poligamie ; mais une femme ne sçauroit mettre au monde les enfans qu'une autre est chargée d'engendrer : En vérité , s'écria Alatre , ces coutumes sont bien différentes de celles des peuples qui louent tant la chasteté & qui punissent d'une mort cruelle les femmes qui perdent leur honneur : * Pour nous , dit l'Avaïte , nous voulons que toutes les femmes se marient ; & comme la generation est la principale fin du mariage ,

* *Vestales de Rome.*

nous ne permettons pas qu'une femme demeure plus de trois ans avec un époux sans en avoir d'enfans ; hors ce cas le divorce est défendu , si ce n'est du consentement des deux parties , ou que l'une d'elles ait de justes sujets de le demander : Vous voyez , poursuivit l'Avaïte , que la polygamie est permise parmi nous. Ces beaux sentimens de vos Romains sont regardés comme des sentimens outrés & extravagans : En achevant ces mots on entra dans une salle où les hommes à marier écrivoient quelle place tenoit en son cœur chaque femme qui étoit à marier : Les femmes vis-à-vis des hommes rangées de même en faisoient autant à leur égard.

Pendant que les hommes

Li-vre Cinquième. 125

& les femmes danſent à leur maniere , les Caludes confe-
rent leurs inclinations réci-
proques , par raport auſquel-
les ils tachent de les affortir
le mieux qu'il eſt poſſible ,
comme dans les autres Pays
on les alie , eû égard à leur
naiſſance & à leur bien ; auſſi-
tôt que les Caludes ont ajuſté
le mieux qu'ils ont pû les in-
clinations des uns & des au-
tres , ils aportent à chaque
homme ſon nom & celui des
femmes qu'il doit prendre :
celui-ci leur atache le ſien &
elles en font de même à leurs
époux : On collationne, apres
quoi les hommes chantent des
hymnes à l'honneur du ma-
riage , & les femmes danſent
environ une heure ; parce que
les Avaïtes eſtiment que la
danſe les diſpoſe à la genera-

tion. La danse finie les hommes qui n'ont pas trente ans se retirent dans leurs chambres avec leurs femmes , les autres se promènent, soupent, jouent dansent & chantent avec les leurs & ensuite se retirent avec elles ; pour les autres il ne leur est pas permis de passer une nuit avec leurs épouses ; on a peur qu'un homme âgé de moins de trente ans ne ménage pas assez ses forces & sa santé.

QUATRIEME DIALOGUE.

De l'Education des Enfans.

L'Avaitte , Christofle , Alatre , Eudoxe & Samieski.

NOs Philosophes partirent
dez le matin pour l'habi-

tation des Glebirs & s'embarquerent à midi sur une rivière qui passe à trois miles de cette habitation : Comme la rivière étoit plus grosse & plus rapide qu'à l'ordinaire , ils la remonterent plus vite sans rames , sans voiles & sans chevaux , mais par une machine.

Nos voyageurs étant arrivés à l'habitation des Glebirs , furent logés entre les Philosophes ou Theologiens & ceux qu'on destine à élever la jeunesse , qu'on appelle Maîtres des enfans , & en la langue du Pays Lucades y Bergli : Les enfans quittent leur mere à l'âge de quatre ans pour passer sous la discipline de leurs Maîtres ; je trouve les Avaïtes fort sages de ne confier l'éducation des jeunes gens qu'à des person-

nes capables de cet emploi, & non à des peres qui n'ont fort souvent aucun naturel pour cela ; & quand ils en auroient ils en deviendroient incapables par l'amour qu'ils ont pour les uns , & la haine qu'ils ont pour les autres ; d'ailleurs ils sont plus occupés du soin de leur amasser du bien que de celui de les bien élever ; on aprivoise les animaux les plus feroces , on les accoutume à faire des choses directement opposées à leur penchant naturel : Croit-on que l'homme seroit moins disciplinable si on se donnoit toute la peine nécessaire pour l'instruire ? Les enfans trouvent encore un autre avantage dans la conduite des Avaïtes ; ils sont affranchis de l'empire paternel , dont le poids

les acable dans les autres Pays, & les expose aux caprices d'un homme fort souvent déraisonnable ; car la qualité de pere ne donne point de la raison, bien loin de cela, il semble qu'elle nous décharge de l'obligation penible d'en avoir à l'égard de ceux qui sont sous nôtre dicipline ; de là vient qu'on trouve tant de gens si facheux dans leurs familles, qui sont par tout ailleurs les plus raisonnables du monde. Les Lucades y Bergli enseignent plusieurs choses à leurs élèves jusques à l'âge de quinze ans, comme à lire, à écrire, à chanter, à jouer des instrumens, la Theologie, la Morale, quelques remarques & quelques expériences sur la nature qui leur tiennent lieu de Phisique : Chaque Maître

ne fait leçon que de ce qu'il sçait le mieux : On a un grand soin d'acoutumer les enfans à se conduire par la raison ; on leur en rend une de tout ce qu'on fait , & on leur en fait rendre une de tout ce qu'ils font , bonne ou aparente sans qu'on les chicane trop de peur de les rebuter ; on tâche plutôt de les persuader que de les exciter par des promesses ou de les intimider par des menaces. Les difficultés qui arrivent entre quelques-uns d'eux sont jugées par les autres , & on leur infinûe si adroitement le bon parti, qu'ils croient que c'est d'eux-mêmes qu'ils le prennent ; on les acôûtume au travail , & on les rend tous ambidextres. A l'âge de quinze ans , à moins qu'on ne les juge trez-propres

Livre Cinquième. 131

à quelque science , ils vont faire garde sur cette grande muraille qui fait le tour de l'Isle; là on leur retrace encore les mêmes leçons , & ils y apprennent un métier : A vingt ans on les envoie dans les habitations où les Cadules les demandent & suivant qu'on le juge à propos. Les filles sont élevées séparément des garçons ; & on les envoie dans les habitations pour se marier à l'âge de dix-sept ans.

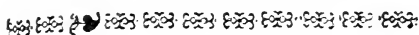
A droite des Philosophes sont les Mathématiciens & deux Professeurs de chaque langue avec sept ou huit Ecoliers chacun qu'on d'estine aux voyages. A gauche sont les Médecins qui envoient aprez quelque tēms leur élèves vers les vieux Médecins praticiens des habitations. Vis-à-vis sont

les Glébirs , auxquels l'Avaïte alla rendre compte de son voyage , & vint ensuite rejoindre nos étrangers : Il alla tous les jours écouter une leçon de Theologie qu'il leur expliquoit en même tems ; Nous diviseront donc aussi par leçons le Livre suivant.



*Heu primæ scelerum causæ
mortalibus ægris,
Naturam nescire Deûm.*

Silius Italicus. libro 4.



LIVRE SIXIEME.

ABR E G E' D E L A
*Theologie & de la Mo-
rale des Ayaïtes.*



PREMIERE L E Ç O N.

De l'indépendance de Dieu.

DIEU est l'ouvrier de tout l'univers , il existe par lui-même & nous dépendons en tout & entierement de lui : C'est par lui que nôtre ame voit , qu'elle sent , qu'elle pense & qu'elle veut : Mais que lui rendrons-nous pour tant de bienfaits ? Rien : Son indépendance le met audeffus

de tout : Il n'a que faire d'encensément , d'oblations , ou d'holocaustes & de sacrifices ; c'est de lui seul & de son fonds uniquement qu'il tire toute sa grandeur & toute sa félicité. De là les Avaïtes inferent que Dieu , pour son compte , n'exige point de nous que nous nous chargions inutilement du pesant fardeau de plusieurs cérémonies aussi incommodes que superflûes.

SECONDE LEÇON.

De la bonté de Dieu.

TAnt que l'homme n'est point parvenu au comble du bonheur il est juste qu'il raporte tout ce qu'il fait à son intérêt ; mais comme Dieu ne

ſçauroit rien faire pour lui-même , ou pour ſe rendre heureux , & qu'il jouît par ſon eſſence d'une félicité parfaite indépendamment de toutes ſes créatures , il ne peut rien exiger de nous que ce qui ſe termine à nous procurer quelque avantage : Il n'y a que Dieu qui ſoit bon , à proprement parler , il n'y a que lui ſeul qui nous fait du bien par une véritable bonté ; il n'y a que lui qui nous aime d'un amour deſintereſſé , & qui par là veut que ſans aucun retour pour lui nous ſoyons heureux en ce monde-ci & en l'autre , comme nous le ferons encore voir par d'autres raiſons : Mais il eſt maintenant queſtion de prouver que Dieu nous aime autant les uns que les autres , & qu'il

veut que ses bienfaits tombent
 sur tous autant également
 qu'il est possible. Que per-
 sonne se flate d'entrer plus qu'un
 autre dans ses bonnes graces;
 surquoi pourroit-on apuier
 cette folle pensée? Quelle rai-
 son pourroit-on s'imaginer
 que Dieu en auroit? Nous lui
 sommes tous extrêmement
 inutiles : Si quelqu'un a des
 preuves qu'il est monté à une
 plus grande faveur auprez de
 Dieu que les autres , qu'il soit
 impunément larron , faussaire,
 perfide & félerat , pour être
 plus heureux que les autres,
 rien ne lui est défendu ; car
 si pour le devenir il ne veut
 point s'arroger des droits par-
 ticuliers il est égal aux autres,
 s'il veut s'en arroger , pour-
 quoi lui ceder^{ait-on} ~~ait-on~~ ce privi-
 lege ? Et par là un chacun se
 croira

croira tout permis ; cette imagination remplira le monde de trouble & de confusion , & on fera fans doute dans cet état autant malheureux qu'on le peut être pour vouloir être plus heureux qu'on ne le doit être : La nature a mis fans doute tous les hommes au même niveau , dit un Philofophe Anglois ; * fi on les regarde dans l'état civil les richesses , les honneurs & l'autorité font de plus grands avantages que la force du corps ; mais fans examiner fi les plus grands chagrins & les plus grands foins ne font pas atachés aux conditions les plus élevées pour tout mettre par là dans l'égalité , que l'on confidere feulement la cause des états differents que les hommes ont établis parmi eux ;

* *Hobbes de cive lib. I.*

c'est la politique qui a fondé ces divers établissemens sur le bien public ; mais elle n'a jamais prétendu marquer une prédilection divine : Comment les hommes qui ne la connoissent pas auroient-ils pû la désigner par quelques signes ? Ils font leurs Loix avec une entiere liberté , sans en connoître les effets en détail qui en doivent dériver pendant dix ans seulement : En vain dira-t-on que Dieu les connoit, puisque c'est l'homme & non pas Dieu qui les fait, & les fait avec une entiere liberté ; c'est l'être intelligent qui produit lui-même tous les actes de sa volonté.

La leçon suivante de la providence nous levera les doutes qui pourroient nous rester sur cet article.

TROISIEME LEÇON.

De la providence Divine.

LEs causes sont ou libres, ou nécessaire ; les dernières sont celles qui produisent nécessairement leurs effets ; c'est ainsi que le feu brûle , que la lumière éclaire , qu'un concours des esprits animaux vers quelque partie du corps excite une passion dans l'ame pour y conserver & y fortifier une certaine pensée.

Les causes nécessaires sont-elles pas des règles immuables que Dieu a établies , suivant lesquelles la même cause dans les mêmes circonstances qui lui servent à produire son effet , produit toujours le même

me ; mais si Dieu diversifioit les effets par rapport à des circonstances qui naturellement ne les devroient pas changer ; si une pierre en tombant du haut d'une maison se détournoit de son chemin pour écraser un scelerat & épargner un honnête-homme , on ne diroit pas bien alors que cette pierre fut une cause nécessaire de cette mort , mais une cause libre & volontaire ; c'est à dire , qu'elle dépend d'une volonté particulière de Dieu , & non des règles generales , sur lesquelles roule toute la nature : Or pour prouver par l'experience que Dieu n'a point de ces volontés particulières , je dis , qu'autrefois en Europe on ordonnoit des duels de l'acufé contre l'acufateur , quand ils n'apor-

toient pas des preuves suffisantes de ce qu'ils avançoient, les Juges recouroient aux duels, dans la pensée qu'ils avoient que Dieu qui est juste ne permettroit pas que le criminel fût vainqueur dans un combat, & que l'innocent fût opprimé : Pour cela il falloit que le Seigneur changeât l'ordre de la nature lorsque le coupable se trouvoit en une disposition naturelle, tant du côté du corps que de l'esprit, du moins pour un moment, à porter un coup mortel à son ennemi, pendant que l'innocent ne se trouvoit pas dans ce même moment en une disposition si favorable pour parer ce coup : Mais si la providence Divine renverse en certains cas l'ordre de la nature, c'est principalement en

faveur de la justice & de l'innocence & pour vanger le crime : Cependant on a reconnu que Dieu ne faisoit pas toujours des miracles quand il le falloit , & que sa providence manquoit à ce compte fort souvent à son devoir ; Là-dessus on a aboli les duels qui étoient trez-bien établis dans l'opinion d'une providence à miracles continuels : Car sous un Dieu juste , l'innocent ne peut pas être malheureux & souffrir : Mais si un motif aussi puissant ne l'est pas assez pour obliger le Seigneur à déranger la nature , & forcer les causes naturelles à se dispenser des Régles , les richesses, la force du corps , ou les autres prétendûes marques de predilection divine n'en sont plus que des signes équivo-

ques & trompeurs , qui peuvent provenir des volontés générales , aussi-tôt que des volontés particulières de Dieu , & il faut d'autres preuves que nous n'avons pour s'assurer d'où partent ces temoignages trompeurs d'une faveur extraordinaire, avant qu'on puisse raisonnablement s'en flatter.

Pour confirmer cette preuve les Avaïtes qui ont quelques-uns de nos livres traduits en leur langue , citent à ce sujet une avanture d'Ulisse au commencement du dixième livre de l'Odissee d'Homere : Æole enferma dans une peau les vents qui pouvoient empêcher le retour d'Ulisse en Itaque ; Ses compagnons pendant son sommeil ouvrirent à la rade d'Itaque cette peau

dans l'esperance d'y trouver un trésor ; les vents en fortirent avec violence & les repoussant en pleine mer les porterent vers les côtes d'Æolies d'où ils étoient partis : Ulysse alla prier Æole de lui faire une seconde fois la même grace qu'il lui avoit accordée , & d'enfermer les vents qui pouvoient lui nuire ; mais Æole le lui refusa & le chassa rudement en lui disant qu'il ne lui étoit pas permis de donner contre la volonté des Dieux du secours à un homme qui ne leur étoit pas agréable , & qu'il falloit qu'il fut malheureux , puisque les Dieux le vouloient ainsi

Æole raisonneoit conséquemment sur la présupposition que Dieu gouverne le monde par des volontés particulieres : Si
je

je suis malheureux c'est parceque Dieu l'ordonne ; & cela étant pourquoi irez-vous contre ses ordres , en me soulageant des maux dont il m'acable ? Ce sentiment est sans doute inhumain & barbare & contraire aux desseins du Seigneur , s'il est vrai qu'il ait de la bonté pour nous , s'il est vrai qu'il nous aime & qu'il veuille que nous soyons heureux comme nous l'avons dit. Encores'il lui plaisoit de n'envoyer des maux qu'aux félerats , & de prendre en sa protection ceux qui sont injustement opprimés ; mais nous voyons tous les jours l'innocent acablé par la malice de ses ennemis , & couvert d'opprobres & de confusion pendant que le méchant vit dans la gloire & dans l'opu-

lence : c'est en vain qu'on dira que Dieu a des raisons impénétrables pour en agir ainsi; si cela est Æole fait bien de ne point donner de secours à Ulysse de peur de rompre les desseins que le Ciel a sur lui.

C'est encore pis si l'on s'ingere à vouloir entrer dans les secrets de Dieu; alors on dit que Dieu m'afflige pour éprouver ma patience, & vous donner occasion d'exercer vôtre charité: Je voudrois bien sçavoir sur quoi on se fonde pour attribuer à Dieu de telles pensées; mais en les suposant pour certaines, je dis, que si Dieu me rend malheureux pour m'éprouver il ne faut pas que vous vous pressiez de me soulager; quand est-ce même que vous sçauvez que Dieu m'a assez éprouvé & qu'il

est tèm̃s que vous me soulagez ; peut-être qu'il ne songe pas en vous , mais seulement en moi , & vous allez troubler l'économie des desseins que le Ciel a formés sur moi si vous apportez quelque remède à mes maux , ou bien vous empêcherez qu'un autre ne me tire de la misère , & c'étoit pour lui & non pour vous que Dieu avoit fait naître cette occasion d'exercer la charité : mais s'il veut que je cesse d'être misérable par le secours de mon prochain , & que ce secours me manque , je le ferai sans que Dieu veuille que je le sois.

A quoi servent aprez tout ces épreuves de ma patience & de la charité de mon prochain ? Pour mériter, répondra-t-on , les recompenses de

l'autre vie ; comment peut-on mériter une récompense de quelqu'un si ce n'est en lui procurant quelque bien proportionné à cette récompense ? Or pouvons-nous rien mériter de Dieu qui est le seul être dont nous puissions espérer nôtre bonheur ; puisque nous sommes incapables de lui apporter jamais aucune utilité ? Si Dieu nous veut faire du bien est-il indigne de sa bonté de ne nous en faire qu'après l'avoir mérité ? Dieu ne peut rien devoir parce qu'on ne lui peut rien donner ; on ne lui peut rien donner parce qu'il a tout. *Æole* encore un coup raisonnoit donc juste en ne voulant pas secourir *Ulysse* qu'il croyoit malheureux par des volontés particulieres des Dieux : mais

son procédé auroit été bien différent s'il avoit pensé, comme il est vrai, que les causes qui retardoient le retour d'Ulysse provenoient de la liberté des hommes, ou qu'elles se trouvoient ainsi disposées par des vûes generales des Dieux qui n'en vouloient pas en particulier à Ulysse.

Il est difficile sans nôtre opinion de ne pas se prendre à Dieu de tout le mal qui se fait, il le peut empêcher & il le souffre: D'ailleurs si par la mort d'un homme des enfans demeurent orfelins & miserables, Dieu veut par une volonté particuliere la misere de ces enfans que je suppose être l'effet d'un meurtre ; mais Dieu peut-il vouloir les effets sans vouloir la cause de ces effets & sans en être l'auteur ? Ce

n'est pas assez à un Etre intelligent & tout-puissant qui veut une fin de laisser les moyens se disposer d'eux-mêmes , il faut que lui-même les y dispose ; si au contraire on prétend que le meurtre est libre , ses suites sont des effets de la liberté & non de la providence Divine particulière. Si nous sommes libres les richesses ou les dignités qui dérivent des établissemens des hommes ne sont pas des effets des volontés particulières de Dieu, ni par conséquent des marques de sa prédilection.

A l'égard des qualités naturelles il faut remarquer que la constitution de nôtre corps vient ou de celle que nos parents nous ont donnée ou de nôtre maniere de vivre ; nous

choiſſions librement nôtre maniere de vivre , & nos parents en ſe mariant enſemble, ou en nous engendrant , en un tel tẽms nous ont conſtitué un tel temperament , ils auroient ſans doute engendré des enfans d'une autre complexion ſ'ils avoient engendré en un autre tẽms ou qu'ils euſſent contracté d'autres mariages ; mais ils ont fait l'un & l'autre librement.

Quand l'on conſidere qu'un homme ſe met à jouer & joue de la maniere qu'il lui plaît avec toute la liberté poſſible , & que de ſon jeu dépend toute ſa fortune & celle de ſes enfans, leur éducation , leurs mœurs & leur temperament ; peut-on douter de la vérité que nous ſouſtenons ? ce qui fait qu'on en doute cependant eſt qu'on ſe ſent porté à des deſirs vio-

lens ou à d'autres passions sans qu'on en voie la cause , & c'est nôtre coûtume dans nôtre ignorance de tout attribuer à Dieu : On ne sçait pas que nos passions ont leurs causes dans nôtre temperament aussi nécessaires & naturelles qu'est celle de l'action du feu qui enflame une matiere combustible.

Qu'on pénètre bien les causes de tout ce qui regarde un homme en particulier , on tombera infailliblement sur quelque une qui sera libre ; & quelque petite que soit la cause libre qui entre dans un effet elle donne l'exclusion à la providence Divine par une volonté particuliere ; car l'effet ne feroit pas sans la cause libre , & la cause libre vient d'une autre volonté que de celle de Dieu.

Libre Sixième. 153

Pour ce qui est des causes naturelles, Dieu gouverne le monde par des Loix generales fort sagement établies par rapport aux grands biens qui en résultent en comparaison des petits inconveniens qui s'y rencontrent : Dieu fait comme un Architecte qui bâtit un escalier, les degrés sont trop hauts pour un enfant, & trop bas pour un homme d'une taille extraordinaire ; parce qu'il ne bâtit pas pour l'enfant ou pour l'homme d'une stature extraordinaire seulement, mais il bâtit pour tout le monde. Dieu a voulu une fois l'ordre qui est dans l'Univers & cette volonté le maintiendra toujours sans qu'il y pense s'il peut n'y pas penser.

Constantement donc les avantages de la nature & de la for-

tune sont des effets des causes libres & de l'ordre general établi de Dieu , & non pas des témoignages de sa prédilection.

De la providence de Dieu à volontés generales , les Avaites qui ne parlent que raison, inferent deux choses : La premiere, qu'il faut prendre pour fabuleuses les histoires qui marquent une protection spéciale ou un soin particulier du Ciel en faveur d'un peuple, d'un grand Seigneur ou d'une personne privée : Et la seconde est , que pour la réussite de nos desseins , il ne faut avoir recours qu'aux moyens établis par l'Auteur de la nature : Qu'il seroit commode à l'homme d'amener du blé en son grenier par quelques paroles dites en une certaine

posture, au lieu de labourer la terre ; n'est-ce pas la vanité & la paresse qui ont donné la vogue à l'opinion d'une providence Divine à miracles continuels ?

QUATRIEME LEÇON.

*Principes de la Morale
des Avaïtes.*

C'Est une opinion communément reçue des Avaïtes, & fondée sur ce que nous venons de dire, que plus un homme est malheureux en ce monde sans sa faute, plus il fera heureux en l'autre ; & qu'un homme plus heureux que lui qui aura également bien vécu le fera moins dans

l'autre vie : Cette pensée nous inspire une grande indifférence pour les félicités de ce siècle , & elle est d'une grande consolation pour les misérables : Ce n'est que par là que Dieu peut réparer l'inégalité que les biens de la nature ou de la fortune mettent à cette heure entre les hommes ; on ne parle que des biens de la nature & de la fortune où nous ne contribuons en rien, parce que c'est seulement quand nous ne pouvons pas être heureux légitimement autant que les autres par les Loix générales de la nature, ou par des Loix arbitraires ; que Dieu pour nous récompenser de cette perte & nous égaler nous donne , pour ainsi dire , un préciput de félicité en l'autre vie ; mais il n'est

pas juste qu'on nous tienne compte des occasions légitimes d'être heureux que nous avons perdûes par nôtre faute, non plus que des maux que nos pechés nous ont attirés ; nous devons nous imputer ces malheurs.

Les autres principes que les Awaïtes tirent de cette même doctrine sont , que Dieu ne nous ayant créés que par bonté , il ne nous a créés que pour être heureux , & puisqu'il nous aime tous également il veut , autant qu'il est possible, que les biens soient partagés de même ; mais s'il s'en trouve quelqu'un d'indivisible , ou que par le partage il devienne inutile , il appartient à celui à qui il est plus avantageux ; si je puis sauver la vie à une personne de deux qui

mourront sans mon secours, je la dois sauver à celle dont la mort seroit la plus préjudiciable, comme à une jeune femme, même à mon préjudice, ou je me flaterois sans raison d'une prédilection Divine.

Secondement, comme il vaut mieux se passer de plaisir que d'avoir de la douleur, nous ne pouvons pas nous procurer du plaisir en faisant du mal à quelqu'un, à moins que le bien ne soit fort considerable & le mal trez-leger; mais en ne comparant que le mal avec le mal, nous en devons souffrir un moindre pour délivrer quelqu'un d'un plus grand.

Troisièmement, un bien également bien ou à peu prez pour deux personnes doit être cédé par celui qui le possède à

celui qui ne le possède pas ; parce que cette honnêteté fait produire à ce même bien quelques utilités qu'il ne produiroit pas en demeurant entre les mains du possesseur : Elle forme ce beau neud d'un amour réciproque qui doit lier tous les hommes ; mais elle le forme de la plus solide manière du monde , & par le plaisir qu'elle cause , tant à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit : Ce dernier ressent la plus douce de toutes les passions , cette satisfaction intérieure qui nous vient de la pensée que nous avons que nous nous sommes acquités de nôtre devoir.

Quatrièmement , il ne se faut pas faire des besoins de quelques délicatesses dont on se peut facilement passer, elles

cessent par l'acôûtumance d'être des biens & deviennent par l'habitude des nécessités capables de nous rendre malheureux ; mais il faut éviter sur tout ce qui peut troubler nôtre raison , ou diminuer les forces du corps , sans quoi nous ne pouvons jouir d'aucun bien ni en procurer aux autres : Nous devons ménager les forces du corps par un exercice modéré , & par la sobriété ; cette vertu a deux extrémités ; l'une de trop manger ou de trop boire ; l'autre de ne pas assez manger ou de ne pas assez boire ; & le jeûne est défendu par les Avaïtes comme l'intemperance ; il en est de même des plaisirs de l'amour.

Enfin , pour tout dire en un mot , les Avaïtes prétendent

dent que nous devons prendre pour maniere d'agir celle qui contribue le plus à rendre les hommes heureux sans avoir egard sur qui le bien doit tomber, de sorte que celle qui produit le moindre est un peché par comparaison.

CINQUIEME LEC.ON.

Des Peines & des Recompenses de l'autre vie.

LE plaisir ou le bien physique est une situation de l'ame qui lui est agréable ; la douleur ou le mal physique est une situation de l'ame qui lui est facheuse ; nous ne sommes heureux ou malheureux que par l'un ou l'autre de ces sen-

timens : Mais ce qui me cause du plaisir produit quelquefois un effet tout différent dans un autre sans qu'on en sente bien la raison ; c'est ainsi qu'en voyant deux joueurs, votre cœur prend parti pour l'un pendant que le mien se déclare pour l'autre , suivant que leur air, leur physionomie ou leurs manieres sont propres par rapport à la disposition de nos cerveaux , d'exciter d'abord en nos ames un sentiment qui leur est agréable ; encore que le profit de ces joueurs ne réjaillisse point sur nous , nous formons pourtant des vœux pour eux ; mais c'est la joie que nous espérons ressentir de leur gain qui allume nos desirs : Telle est la cause de la sympathie & de l'amour de bienveillance,

qui n'est que l'ouvrage du plaisir ou de l'amour propre: Par toutes nos actions nous recherchons le plaisir , nous voulons toujours & nécessairement être heureux.

D'un autre côté nous remarquons que l'ordre & la beauté de l'univers sortent d'une intelligence qui ne veut pas que rien soit conduit par un pur hazard , ni que nos actions soient réglées par nôtre caprice. Cet Etre suprême nous donne ses Commandemens & en les transgressant , ou en y obéissant nous faisons un mal ou un bien que nous appelons moral.

Si quelqu'un oseroit soutenir qu'il n'y a ni crime ni mal moral , que toutes les Loix ne devant leur naissance qu'à la politique, ce n'est qu'aux hom-

mes & non à Dieu d'en van-
ger le violement ; qu'il confi-
dere qu'il y a des Loix natu-
relles qu'on les peut enfrain-
dre , & cette infraction est un
mal moral ; est-ce l'homme ou
Dieu qui donne à la mere du
lait pour nourrir son enfant ?
A l'égard des Loix humaines,
que l'on confidere que nous
ne sçaurions vivre du moins
heureusement sans elles , que
Dieu veut pourtant que nous
vivions & que nous vivions
heureusement. Dieu veut
donc aussi que les hommes
fassent des Loix ; ils en fe-
roient en vain si elles n'é-
toient observées , & pour les
faire observer il faut que les
infractions soient punis : Vous
me forcez , Seigneur , d'aimer
toujours le plaisir , & si vous
n'en avez atachez à l'observa-

tion des loix ou que vous ne me détourniés de les transgresser par une douleur qui soit plus à éviter que le plaisir qui est promis par le crime n'est à rechercher , alors , Seigneur, vous me forcez de vous désobéir ; mais qui croira qu'il y ait en vous une telle contrariété ?

Constamment donc le mal moral est accompagné tôt ou tard d'un mal physique, tel que nous l'avons dit , si c'est en ce monde, il n'importe de quel endroit l'homme tire des motifs assez puissans pour l'obliger de se contenir en son devoir ; mais combien voyons-nous de crimes échaper à la Justice humaine faute d'en connoître les auteurs ou par leur crédit & leur adresse ; nous les voyons heureux & triomphans pen-

dant que l'homme de bien paye pour eux la peine dûe à leurs forfaits , le même crime conduit un homme au gibet & en élève un autre sur le trône : * D'un autre côté les Loix n'ont pas pourvû à la punition de tous les crimes ; quelles peines ont-elles ordonné contre les peres déraisonnables , les mauvais maris , les ingrats , les maîtres durs & cruels ou les Princes injustes & méchans ? L'impunité des faux dévots qui tirent tant de si grands avantages de leur hypocrisie , fournit une preuve incontestable qu'il y a des crimes qui bien loin d'être punis sont recompensés : Mais si tous les crimes ne sont

* *Muli committunt eadem diverso crimina fato :*

Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema
 Juvenal sat. 13. v. 102.

point punis en ce monde il y a une autre vie qui supplée à ce deffaut , & qui joint le bien phisique au bien moral , & au mal moral le mal phisique , afin que nous puissions aimer ces deux biens en même tems , ou éviter l'un & l'autre mal dans la même action.

C'est à tort qu'on prétendroit que le remords de conscience seroit une peine établie par la nature pour nous punir de cette vie , puisque les ames timorées , moins dignes de chatimens que les autres en sont plus tourmentées , & que plus un homme devient méchant , moins il a de remords ; de maniere que plus il mériteroit d'être puni , moins il le seroit.

Pour le repentir il n'entre dans nos ames que par la

crainte du châtimement : Un voleur qui ne craint rien pour avoir pris cent pistoles à une dupe qui croit encore lui avoir de l'obligation , peut-il se repentir de s'être procuré ce bien, ou n'en a-t-il pas de la joie ? D'ailleurs il est des gens qui ne sont jamais troublés par aucun repentir , ou du moins trez-peu.

Nous avons dit que l'homme ne pouvoit vivre sans loix; la raison en est, que la terre ne lui donne pas comme aux animaux des habits & des alimens sans soin & sans travail ; mais qui voudra cultiver un champ s'il n'espere en recueillir les fruits ? Qui pourra l'esperer s'il n'y a des Loix sur l'observance desquelles cette esperance sera fondée ? Personne ne pourra posseder aucun bien
que

que dans la crainte continuelle qu'une infinité de gens ne le lui ravissent, que dans la crainte de perdre à tous momens la vie si : on n'établit des Loix qui soient la base & le fondement de la société civile , si même l'on n'a pas quelque confiance réciproque que de bonne foi nous voulons observer ces Loix , nous ferons bien à plaindre d'être obligés de nous défier tous de tous & continuellement : Dieu nous a-t-il créés pour être plongés dans des inquietudes continuelles, pour être dévorés sans cesse par des soucis cuifans ? Dieu nous a-t-il créés pour être malheureux ?

Les Avaïtes tiennent que dans la distribution des peines & des recompenses Dieu fait attention , principalement à la

disposition du cœur ; comme il ne feroit pas juste que celui qui est bien préparé à la pratique de la vertu perdit sa recompense, faute de matiere pour l'exercer , il ne feroit pas juste aussi qu'un cœur corrompu ne sentit pas le poids de la Justice Divine pour n'avoir pas fait le mal qu'il étoit tout prêt à faire dans l'occasion : Dans cette vûe ces peuples, non-seulement examinent leurs actions & leurs desirs actuels , mais ils fouillent encore dans leurs cœurs pour corriger la pente qu'ils pourroient avoir à en former de mauvais ; par là ils s'aplanissent le pénible chemin de la vertu.

Ce discours suppose & prouve l'immortalité de l'ame.

SIXIEME LEÇON.

De la Justice & de la Misericorde de Dieu.

IL est évident par la Leçon précédente qu'il y a une Justice en Dieu : Elle est une suite de la bonté qu'il a pour nous , & un effet de la volonté qu'il a que nous soyons heureux en cette vie ; il est encore certain qu'elle ne differe pas en espece de la nôtre, c'est à dire , qu'il ne punit , & ne recompense que ce que nous croyons le mériter : Autrement comment me gouverner si je craignois d'être puni lorsqu'il me sembleroit que suivant l'idée que j'ai de la

Justice je devrois être récompensé ; cela étant , Dieu ne peut pas punir les enfants de la faute de leurs peres ni la leur imputer.

Pour ce qui est de la misericorde de Dieu , nous tenons que les peines sont toutes éternelles , ou toutes temporelles , ou il faut que les unes soient éternelles & les autres temporelles ; cette dernière opinion est universellement rejetée des Avaïtes , la raison qu'ils en rendent est , que la justice demande la même proportion entre les peines que celle qui se rencontre entre les crimes ; or il y en a toujours entr'eux , puisque les uns sont plus grands que les autres , & il n'y en a point entre le fini & l'infini ; en supposant même que la peine fi-

nie soit plus griève que l'infinie, & qu'une heure de la première en vaille deux de la seconde, ou plus; car en prenant tant de tems qu'on voudra de la peine moins griève pour être égale à quelque partie si petite qu'on voudra de l'autre, la moins griève, mais infinie, équivaldra à la fin la première entierement, & il restera encore dans l'infinie l'équivalent de l'autre une infinité de fois, & par conséquent il n'y aura point de proportion entr'elles.

Il ne reste plus qu'à examiner si elles sont toutes temporelles ou toutes éternelles: Ceux qui prennent le second parti se fondent sur ce que les femmes peuvent faire un mal éternel en négligeant de concourir avec Dieu à la création

d'une ame qui demeurant dans le néant perd un éternel bonheur ; comme ce mal dure pendant toute l'éternité , la peine pour lui être proportionnée ne doit pas être moindre en durée ; & alors on estime qu'elle ne consiste qu'en la diminution d'un bonheur éternel , empoisonné néanmoins éternellement , & non continuellement du chagrin qu'on a d'être moins heureux qu'on ne devroit être : Qui peut concevoir , disent les Avaïtes , que nous soyons à jamais malheureux pour de petites fautes qui nous échappent si facilement , qu'il est impossible , moralement parlant , que nous les évitions toutes. Dieu qui nous aime , Dieu qui est bon nous auroit-il donc créés pour être éternel-

lement malheureux ? Mais que les peines soient éternelles ou non , elles sont constamment ordonnées de Dieu de telle maniere qu'elles sont plus à éviter que le bien qui nous revient du crime n'est à rechercher , sans quoi l'action ne feroit pas méchante ; puisque nous aurions préféré, comme Dieu nous le prescrit , un bien qui feroit préférable au mal qui en arriveroit : C'est là dessus qu'est fondé ce principe , que les Auteurs inculquent fortement dans l'esprit de la jeunesse , à sçavoir qu'il y a toujours plus à perdre qu'à gagner en ne faisant pas son devoir : Dans cette pensée il est facile d'être bien disposé à s'en acquitter & de se repentir d'y avoir manqué.

Le repentir est une espece de tristesse qui est trez-amere, parce que nous ne nous en prenons qu'à nous-même ; & elle est fort utile , parce qu'elle nous porte à mieux faire une autrefois : Les Avaïtes tiennent que le repentir diminue la peine qui est dûe à une faute , & même qu'il nous en décharge tout-à-fait s'il est assez grand pour tenir lieu de la peine entiere ; car il ne seroit pas juste d'être puni deux fois pour le même sujet.

Le repentir est une passion que Dieu nous a donnée , sans laquelle nous perseverons dans le mal , & nous augmentons nôtre peine comme nous la diminuons par son moyen ; cette passion est la seule voie d'obtenir le pardon de nos fautes , si une véritable peine

peut s'appeller de ce nom ; mais sans repentir il ne faut point espérer de miséricorde.

Les Avaïtes le prouve ainsi ou Dieu remet toute la peine & à tout le monde , mais nous avons fait voir le contraire ; ou il la remet en tout ou en en partie à quelques-uns , & alors il les aime plus que les autres , ce qui est faux ; ou il n'en remet à tout le monde qu'une partie , & on ne peut pas appeller cela un pardon , mais un ordre general que la peine ne soit que d'une certaine grieveté , pourveu qu'on perde plus qu'on ne gagne à ne pas faire son devoir , c'est assez , & les Avaïtes ne croient pas qu'en effet Dieu inflige de plus grandes peines.

L'esperance de l'impunité est sans doute la cause de tous

les maux, & on est extrêmement porté à mal faire lorsqu'on espere du Ciel le pardon de ses fautes, * comme on en est détourné par la crainte des peines.

Alatre pour confirmer cette preuve ajoûta, que ce seroit bien fait que d'être fripon pourveu qu'on passât pour honnête homme, ce qui est commettre un double crime, mais un bon moyen pour se rendre heureux comme le prouve Platon; * car un fripon qui passe pour tel n'est ni fin ni dangereux, la défiance qu'on a de lui nous met à couvert du mal qu'il nous peut faire; mais celui qui passe

* *Exorabile numen fortasse experiar, soles his ignoscere. Multi, sic animum diræ trepidum formidine culpæ confirmant* Juv. sat. 13.
V 102.

* *Plato de justo Dial. 2.*

pour homme de bien: Un faux dévot , par exemple , prend sans doute le moyen le plus sûr pour nous tromper , c'est donc de lui dont on se doit le plus défier , il ne manque jamais de mettre à profit la confiance qu'on a en lui pour en tirer toutes les commodités de la vie.

En vain Dieu verra mon injustice, en vain il voudra la punir, puisqu'il me la pardonnera aussi toutes les fois que je voudrai ? J'aurois tort de perdre l'occasion de me rendre heureux au préjudice de ma conscience ; quelque mal que je fasse j'en serai toujours quitte pour un sacrifice expiatoire ; comme je gagnerois à faire mal je ne pourrois pas m'empêcher de le faire ; Dieu même le voudroit , suivant ce

que nous avons dit , ce qui est absurde & extravagant.

HUITIEME LEC,ON.

*De la maniere d'adorer
Dieu.*

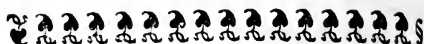
LEs Avaïtes ne font pas un si grand fonds sur la priere que les superstitieux ; ils adorent Dieu par un acte de l'esprit en quelque lieu qu'ils soient , parce que les substances spirituelles n'en ont aucun ; on les acoûtume de bonne heure à ne point faire l'existence locale , ou à croire qu'un être peut exister en nul lieu.

De là l'Avaïte prit occasion de parler de la Religion en

general du Judaïsme & du Christianisme , j'ai retranché tout ce qu'il en dit , parce qu'il ne feroit peut-être pas de nôtre goût : Pour ce qui concerne le Mahométisme , nous y prenons si peu d'intérêts que j'en aurois usé de même sans quelque raison qu'il est aisé de deviner en lisant le quatrième Dialogue.

Le Livre Septième du Judaïsme supprimé.

Le Livre Huitième du Christianisme supprimé.



LIVRE NEUVIEME.

Du Mahométisme.

PREMIER DIALOGUE.

Samieski , l'Avaitte , Eudoxe , Alatre & Christofile.

Sur ces paroles de l'Alcoran,
du chapitre de la Vache.

Ceux à qui nous avons enseigné l'Ecriture , qui l'étudient & la lisent avec vérité , croient en ce qu'elle contient , & ceux qui ne la croient pas sont gens perdus.

CES paroles , dit Samieski , portent un caractère de divinité qui ne nous permet pas de douter que Dieu n'en soit l'auteur : Ce n'est

pas l'évidence en cette occasion qui nous force à croire , & ce ne peut être que Dieu , qui pour parler Alcoran * *assure le cœur des Fidèles* , c'est à dire , qu'il supplée aux lumieres naturelles qui manquent pour croire , & si quelques hommes ne le croient pas , c'est par la raison raportée dās le chapitre de l'enveloppé : *Certainement l'Alcoran enseigne la Loi de Dieu à ceux qui le lisent ; personne ne le comprendra que celui qui lui sera agréable , & qui aura sa crainte devant les yeux* : La belle disposition , répartit Alatre , que demande Mahomet afin qu'on croie ! il veut qu'on soit épouvanté de la menace qu'il fait , qu'on sera perdu si on ne croit ; & le moyen lorsqu'on a cette crainte de s'empêcher de croi-

re! De là vient que celles que la superstition nous a imprimées dez le berceau se font mieux sentir à un homme qui va mourir , & dont on doit être plus épouvanté à la veille d'en sentir les effets : Les Payens aussi qui s'étoient moqué toute leur vie de leur Religion étoient abatus de peur comme nous à l'heure de la mort. *

Que risquez-vous , dit Samieski , à croire l'Alcoran s'il est faux , mais que ne risquez-

** Postquam eo devenit aliquis , ut brevi jam moriturum se opinetur , incidit in eum timor & cura quædam eorum quæ in superiori vita neglexit. Etenim fabulæ quæ de inferis dicuntur , quemadmodum eos qui injuste egerrunt , pœnas illic dare oporteat , irritæ hactenus , movent tunc animum ne forte veræ sint suspicantem : atque ipse sive propter senectutis debilitatem seu quia alteri vitæ propinquior illa acutius inspicit sollicitudinis & timoris plenus redaitur. Plato de justo Dialog. 4. in princip.*

Libre Neuvième, 185

vous pas à ne le point croire s'il est véritable ? Ce raisonnement , dit l'Avaïte est tiré de Mahomet, au chapitre hécaf ; il parle ainsi. *Avez-vous considéré en quel état vous serez si l'Alcoran est envoyé de Dieu* Mais qui empêche toutes les Religions de tenir un pareil langage ? Mahomet l'a bien prévu , & dans le chap. de Hod il fait parler ainsi un impie selon lui : *Sans raison il ne tient qu'à moi de dire que les faux Dieux châtieront les fideles* : Cette objection est si forte qu'après l'avoir faite il n'entreprend pas de la réfuter : Dieu peut-il être assez injuste pour punir un homme qui ayant fait un bon usage de sa liberté ne croit pas une chose qu'il ne trouve pas croyable.

SECOND DIALOGUE.

Samieski & l'Avaïte.

*Sur le Chapitre de la lignée
de Joachim.*

LE Chapitre de la lignée de Joachim, dit Samieski, fournit une preuve incontestable de la vérité de l'Alcoran; Mahomet parle ainsi: *Si quelqu'un dispute contre toi de ta doctrine, dis-lui, assemblons nos enfans & nos femmes, & je mettrai la malediction de sa divine Majesté sur les menteurs*: Ceux qui nioient la vérité de l'Alcoran s'en sont immancablement assurés par cette épreuve, & ils ont reconnu que

Mahomet n'étoit point un imposteur puisqu'ils sont devenus fideles.

Vous sçavez, répondit l'Avaitte, que les hommes par leurs superstitions esperent de se soulager dans leurs maux; les Payens avoient asservi chacun de leurs Dieux à quelque usage; se détrompoient-ils dans les épreuves qu'ils faisoient en recherchant leur protection? Non: Parce qu'un esprit prévenu regarde les choses du côté favorable à sa prévention, & ne remarque point ce qui l'en pourroit faire revenir: Qu'un Payen soit guéri apres une neuvaine par hazard, ce n'est pas au hazard c'est à la neuvaine qu'il croira devoir sa guerison; en vain il verra cent experiences qui combattront son erreur, il

trouvera autant de frivoles excuses pour son Dieu , parce que nous n'aimons point une providence divine , telle que nous l'avons prouvée , même dans les plus petits événemens . Que la guerre de Troie soit l'effet de la liberté d'une douzaine de petits Rois , la guerre de Troie ne nous touche pas , mais que le Ciel s'y interesse , *et* qu'il en soit tout occupé elle est digne de nôtre attention , elle nous atache , elle nous charme , elle nous enchante : Mais je trouve , poursuit l'Avaïte , dans ce même chapitre de fortes preuves contre vous : Mahomet vous dit, *de ne croire personne élue qu'elle ne soit de vôtre Religion* , & par une conséquence nécessaire dans le chapitre de la conversion il dit,

*que les bonnes œuvres des infidèles leur seront inutiles :
Quoi ! s'écria l'Avaïte : quelle
injuste prédilection en Dieu ?*

TROISIEME DIALOGUE.

Des miracles de Mahomet.

*L'Avaïte , Samieski &
Alatre.*

TOus les peuples , à la
réserve des Chrétiens ,
avoient , dit Samieski le len-
demain , que les miracles sont
des preuves incontestables de
la divinité d'une doctrine : Or
je trouve dans le chapitre des
Limbes que Dieu dit à Maho-
met : *Je te raconte les choses
arrivées à cette Ville , nom-
bre de Profètes lui ont été*

envoyés , qui ont fait plusieurs miracles , & ses Habitans n'ont pas voulu quitter leur premiere impieté : Nous voyons dans le chapitre de la corde de Palmier , que la femme d'Ablheb perdit la main par permission Divine pour avoir jeté des épines par mépris sur le chemin de Mahomet , & dans le chapitre du Butin... En voilà assez , interrompit Alatre , un seul miracle bien averé suffit pour convertir les plus obstinés ; les Juifs n'en demandoient pas plus pour croire en J. C. qu'il descende maintenant de la Croix , & nous croirons à lui : Le miracle à la vérité auroit été bien clair & exempt de tout soupçon de supercherie ; mais*

* *Descendat nunc de Cruce & credemus*
i Matt. 27. v. 42

voyons si les vôtres sont de cette nature , il me semble tout au contraire qu'ils sont fort douteux , puisque les Habitans de la Ville où ils ont été faits n'ont pas voulu y croire , quels témoins avez-vous qui nous en assurent : Cependant l'homme naturellement n'a point de peine à croire ; on le pourroit trez-bien définir , un animal crédule & superstitieux , vous ne ferez pas comme les Chrétiens de la Foi de la Samaritaine un ouvrage de la grace , * si cela est , voyez ce que J. C. lui dit, rien , sinon qu'elle a eû cinq maris , & que celui qu'elle a n'est pas le sien : Qu'y a-t-il là de secret & de particulier de révéle ? Y a-t-il lieu là-dessus de le prendre pour un grand Prophete qui lui a dit

toute sa vie ? Cependant sur la parole de cette femme plusieurs Samaritains crurent en J. C. L'homme encore un coup est un animal trez-crédule ; mais comment , dit Samieski, Mahomet auroit-il pû tromper tant de gens par de faux miracles ? Ce n'est point par la force qu'il a établi sa Loi, il n'étoit pas maître de deux Villes ou Villages , comme on le voit par l'Alcoran. * Outre que pour contraindre un

ch. de
l'Orne
ment. million d'hommes à croire sa Loi , il falloit commencer par en abuser auparavant un autre million , & la violence cessant par sa mort , sa Loi se seroit anéantie ; mais bien loin de cela , elle a fait depuis des progrès inconcevables & elle en fait tous les jours : Je réfuterai cette objection, répon-

dit

dit l'Avaïte, quand vous m'aurez fait comprendre comment de certaines fables se sont si bien emparé de la foi de quelques peuples de la terre qu'on neles en sçauroit faire revenir: Vous ne vous souvenez plus, ajouta Alatre, de ce que nous a os dit en parlant des histoires.

QUATRIEME DIALOGUE.

Du stile de Mahomet & de l'amour de Dieu.

Alatre & Samieski.

Tous les auteurs des nouvelles Religions, dit Samieski, ont été acufés d'imposture ; Mahomet n'a pas dissimulé cette acufation, quoi-

R

qu'elle pût servir de prétexte dans les siècles à venir de nier la vérité de l'Alcoran ; puisque les contemporains de Mahomet le traitoient d'impôsteur , eux qui le connoissoient mieux que nous , qui voyoient de leurs propres yeux les motifs de nôtre Foi : Mais nôtre Prophete triomphe heureusement de la calomnie ; voici comme Dieu lui parle dans le chapitre de Jonas : *Ils disent, Mahomet a controuvé ce Livre , dis leur , apportés quelque chose qui lui ressemble & en doctrine & en éloquence* : Dans le chapitre du voyage de la nuit il pousse la chose plus loin , & il dit : *Si les démons & les hommes étoient tous assemblés ils ne pourroient pas composer un Livre comme l'Alcoran.* Il est

facile à un homme d'esprit d'emprunter le langage d'un idiot , mais celui-ci ne peut pas échanger le sien pour un autre ; le Géant peut s'abaisser jusqu'à terre , & le Nain ne peut atteindre aussi haut que le Géant : Comme l'Alcoran est au dessus de l'esprit des hommes & des démons , il ne peut venir que de Dieu , & non pas d'un homme aussi simple que Mahomet , *qui ne sçait ni lire ni écrire* , comme il est dit au chapitre des Limbes ; & cette raison prouve invinciblement la vérité de l'Alcoran : Voilà , répondit Alatre , le procédé ordinaire des hommes , ils supposent toujours pour vrai dans leurs raisonnemens une chose qui ne l'est pas ; pour moi je vous déclare que jamais l'Alco-

ran , malgré vos explications mystérieuses , ne m'a paru être l'ouvrage d'un habile homme.

Si la beauté de son stile ne vous touche pas , dit Samieski , peut-être sentirez-vous mieux les charmes de sa morale , on n'y trouve point de sâle passion , bien loin de cela il n'y a rien que de grand , puisqu'il n'y a que Dieu qui soit l'objet de nôtre amour , & que Mahomet nous assure dans le chapitre de la nuit , *que personne ne sera récompensé que de ce qu'il aura fait pour l'amour de Dieu.* Je n'entend pas bien, répartit Alatre, ce que c'est que faire quelque chose pour l'amour de Dieu ; l'amour continua-t-il est une passion de l'ame qui souhaite la possession ou l'union d'un

bien qui doit nous rendre heureux : Or en raisonnant sur ce principe , qui étant communément reçu , explique mieux la signification des termes vulgaires , je dis, que Dieu veut être regardé comme le seul bien capable de nous rendre heureux , & par conséquent comme le seul bien dont on peut souhaiter l'union ou la possession : Ainsi faire quelque chose pour l'amour de Dieu, c'est faire quelque chose pour être uni à Dieu ou pour le posséder ; mais on ne sçauroit espérer d'être heureux par l'union ou la possession de Dieu qu'en prenant les moyens qu'il nous a prescrit pour cela ; car personne ne jouira de lui malgré lui : Ce passage de Mahomet ne signifie donc autre chose ,

finon que Dieu seul pouvant nous rendre heureux , pour parvenir à la felicité , il faut prendre le chemin qu'il nous a tracé lui-même : Tellement que faire quelque chose pour l'amour de Dieu , c'est faire ses Commandemens , & on ne sera recompensé que lorsqu'on les aura suivis : C'est ainsi que les Chrétiens définissent l'amour de Dieu : Qui a mes Commandemens , dit J. C. & qui les observe est celui

^{*Joan.} qui m'aime *.

^{14 v.}

^{21.}

Il y en a d'autres , pour suivit Alatre , qui distinguent deux especes d'amour ; ils appellent l'un amour de concupiscence , & l'autre de bien-

^{*Trai-}veillance : Mais Descartes^{*} pré-
^{te des} tend que cette distinction ne
^{p fions} regarde que les effets de l'a-
^{art. 18.} mour & non son essence : Car

ni être joint à eux plus étroitement qu'il est déjà ; mais les considérant comme d'autres soi-mêmes il recherche leur bien comme le sien propre , ou même avec plus de soin , parce que se représentant que lui & eux font un tout , dont il n'est pas la meilleure partie , il préfère souvent leurs intérêts aux siens, & ne craint pas de se perdre pour les sauver.

L'amour de bienveillance en ce sens est autant intéressé qu'il le peut-être , ce n'est , à proprement parler , qu'un amour propre , puisqu'en voulant du bien à l'objet aimé , comme ne faisant qu'un tout avec nous , nous nous en voulons à nous-mêmes : C'est pourquoi Saint Thomas en expliquant ces paroles de l'E-

criture : *Le Seigneur a tout fait pour lui*, dit * qu'il ne ^{+ 1. p.} convient pas à Dieu d'agir ^{9. 44. art. 4.} pour aquerir quelque bien ; mais seulement pour en faire, comme Dieu est le souverain bien de toutes les creatures, qu'elles le désirent naturellement, elles ne peuvent avoir d'autre fin que lui, lui pour qui il les a toutes créées : Toutes ces belles pensées d'un amour de Dieu désintereissé ne sont que des visions : Comment pourroit-on vouloir du bien à Dieu ? Il faudroit pouvoir croire qu'il en put manquer du moins par une supposition impossible : Mais un esprit raisonnable peut-il exciter de véritables mouvements d'amour ou de haine sur une supposition impossible, & connue pour telle ? Dans cette

même supposition impossible, Dieu n'est plus Dieu , & il n'est plus aimable. Que de folies , que d'extravagances : Que ces pensées sont injurieuses à Dieu , il faut avouer que ce sont de véritables blasphèmes : Le blasphème , dit le

* 2. 2. même Docteur , * donne à
94. 13.
art. 1.

Dieu ce qui ne lui convient pas , ou lui ôte ce qui lui convient : Or pour vouloir du bien à Dieu , il faut lui ôter une qualité qui lui est essentielle ; à sçavoir qu'il est la source de tous biens , sans quoi on ne pourroit pas lui en vouloir : C'est pourquoi ce même Docteur qui prétend qu'on peut aimer Dieu d'un amour

* 2. 2. de bienveillance ; * ne veut
9. 23.
art. 1.

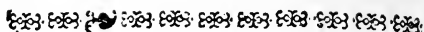
pas que ce soit sans intérêt de nôtre part , puisqu'il ne fonde cet amour que sur la com-

munication que Dieu nous fait de la béatitude éternelle : Il dit dans un autre endroit que la charité n'a point d'autre fondement. * En vérité , dit Samief-^{* 2. 2.} ki , il y a une heure que j'ad-^{9. 23.} mire votre mémoire ; mais ^{ari. 5.} vous voulez bien que je vous dise que je n'en fçaurois faire autant de votre jugement. Pourquoi rapporter pour convaincre un Turc, des preuves tirées du Christianisme ? Pouvez-vous me persuader que je n'aime pas Dieu , & que l'amour que je sens n'est pas de l'amour , mais une obéissance : Je conviens , répartit Alatre , de la vérité de votre remarque , & j'avoûe ma faute : Cependant mes raisons subsistent dans toute leur force, même à votre égard : Pour ce que vous me dites , que vous

sentez l'amour que vous avez pour Dieu , cela vient de ce que vous excitez en vôtre ame un mouvement semblable à celui qu'elle forme , lorsque vous ressentez véritablement de l'amour : C'est par un semblable artifice qu'un Comedien entre par étude dans une passion qui n'est pas réelle , mais qui n'est que peinte pour ainsi dire dans l'ame : Pour vous , vous êtes trompé , parce que vous voulez vous tromper ; mais le Comedien ne l'est pas , parce qu'il ne veut faire entrer que les spectateurs dans une illusion qui leur est agréable ; quelquefois un fanatique se fait une idole de cet amour qu'il croit aimer à force de le vouloir , sans en avoir une idée claire & distincte , si on en avoit une , on re-

connoîtroit qu'elle renferme
essentiellement une union de
la personne qui aime à l'ob-
jet aimé, & que ce nœu qui
les lie & qui fait l'essence de
l'amour, ne permet pas que
leurs intérêts soient desunis,
ou considérés comme differens
les uns des autres.





LIVRE DIXIEME.

*De la fin pour laquelle Dieu
nous a créés & de celle
pour laquelle il nous a mis
au monde.*



PREMIER DIALOGUE.

*De la fin pour laquelle Dieu
nous a mis au monde.*

*L'Avaïte, Christofile , Ala-
tre , Eudoxe & Samieski.*

PENDANT que nous
nous sommes entretenus
de vos Religions, dit l'Avaïte,
nos Theologiens ont parlé de
plusieurs atributs de Dieu,

& ensuite ils ont examiné avec soin quelle est la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde : Il est juste, continua-t-il, qu'un être qui n'est point parfaitement heureux ne pense qu'à le devenir, mais Dieu qui l'est essentiellement & souverainement a sans doute d'autres vûes dans ses ouvrages, & il ne se regarde pas lui-même dans ce qu'il fait, puisque tout ce qui est émané hors de lui ne peut contribuer en aucune manière à son bonheur : Comment donc les Chrétiens défendront-ils ces façons de parler si communes parmi eux ? *faire quelque chose pour Dieu, travailler à sa gloire*, comme si elle ne lui étoit pas tout-à-fait indifférente. Les Chrétiens parlent plus juste qu'il

ne semble , répondit Alatre , vous en demeurez bientôt d'accord : La gloire , pour suivit-il , ne consiste que dans une haute idée que nous avons donné à plusieurs personnes de nôtre excellence ou de nôtre mérite : Or il est expédient aux hommes qu'ils connoissent Dieu , qu'ils ayent une grande idée de son excellence , & il lui est inutile d'en être connu de quelque manière que ce soit : C'est pourquoi

* 2. 2. Saint Thomas a dit , * *que ce*
 7. 23. *n'est pas pour lui , mais pour*
 1. art. *nous que Dieu cherche sa*
 ad I. *gloire ; si bien que travailler*
 pour la gloire de Dieu , c'est
 le faire connoître d'une ma-
 niere qui tourne à nôtre avan-
 tage la connoissance que nous
 en avons : Cela étant , dit
 l'Avaïte, nous travaillons pour

la gloire de Dieu , quand de ses atributs nous en tirons les principes de nôtre morale , pour nous rendre heureux en ce monde-ci & en l'autre , & que nous difons que Dieu est le feul être véritablement bon , qui ne fait rien que par rapport à nôtre intérêt : Ce sentiment , ajoûta Eudoxe , est tiré de l'Evangile ; *il n'y a qui que ce soit de bon que Dieu* : * l'Avante répéta ces dernieres paroles ; mais ce n'est pas continua-t il , une bonté parfaite que celle qui ne nous feroit pas toujours du bien : Dieu nous a créés pour être heureux , le sommes-nous en ce monde-ci , pourquoi nous en tirer ? Le sommes-nous seulement en l'autre , pourquoi ne nous y pas mettre d'abord , & pour-

* *Nemo bonus nisi Deus Luc. c 18 v. 19.*

quoi nous avoir mis en celui-ci ? Dieu , dit Eudoxe , ne nous auroit-il pas mis au monde pour contempler la beauté de ses ouvrages , comme le pensoient quelques anciens Philosophes ? Il n'y a , répondit l'Avaïte , qu'un petit nombre de sçavants qui en soient capables , & une sensation un peu forte ; la faim ou la soif débauche l'attention du plus appliqué des Philosophes, mais quand tous les hommes jusqu'aux femmes & aux enfans auroient admiré pendant cent ans , si l'on veut , toutes les beautés de la nature , à quoi se termineroit cette longue & pénible contemplation ? Ne sommes-nous créés que pour cela ? Nous devons reprendre pour le faire un autre corps apres la mort , mais nous

avons réfuté l'opinion de la metempsychose : D'ailleurs , Dieu feroit-il bon de nous vendre si chèrement un plaisir aussi léger que celui des Philosophes , & de nous le faire payer par tous les maux que nous souffrons en cette vie ? Qui voudroit l'acheter à ce prix ? Mais , comme nous avons vû , il faut une autre vie , & à moins que celle-ci ne contribûe au bonheur de l'autre , Dieu n'auroit pas à ce qu'il semble agi sagement , en nous mettant en ce monde. Tout ce que fait une nature intelligente ne doit servir que de moyen pour arriver à la fin qu'elle s'est proposée , & celle de Dieu en nous créant est de nous rendre heureux : Efforçons-nous donc de découvrir comment

le bonheur de l'autre vie dépend de celle-ci ; & pour cela voyons en quoi elle consiste : On sçait que ce n'est que dans l'union de nôtre ame à un corps ; ou en ce qu'à son occasion, tant qu'elle dure, nous avons beaucoup de pensées, pour ne pas dire qu'elles en dépendent toutes occasionnellement ; si vrai que dans la plûpart des hommes elles n'ont pour objet que des choses matérielles : C'est par le moyen de cette union que mon ame a tant de commerce avec la substance étendue, & qu'elle lui est tellement attachée, qu'elle a de la peine à comprendre toute autre chose, ne pouvant concevoir qu'avec beaucoup de réflexion & de méditation qu'un être existe sans avoir des parties, sans

être en aucun lieu , en un mot sans être corps : Parce que dez le moment de nôtre création nous avons eû par l'entremise de nôtre mere une étroite liaison avec la substance étendue ; les besoins continuels de la vie nous y attachent sans cesse ; nôtre ame a été forcée par là à en considérer , à en connoître l'idée , & à nous en remplir tellement que nous ne sçaurions penser qu'à elle : L'effet donc de cette union , & la fin par conséquent est la connoissance de la substance étendue , la connoissance des diverses configurations, & des differens mouvemens dont elle est capable ; nous ne voyons pas que cette union produise & puisse produire aucun autre effet : La suite nécessaire de l'union est la presence intime

& continuelle des choses unies à l'égard l'une de l'autre : La presence intime & continuelle de quelque objet à nôtre ame , n'est autre chose que la pensée de nôtre ame à cet objet , & par la pensée nous en avons la connoissance : Vous venez , s'écria Alatre , de me découvrir & de me prouver une verité qui m'avoit jusqu'ici paru impénétrable ; nous avons , poursuivit-il , deux idées qui peuvent faire pendant l'éternité l'objet de nos pensées , l'une de la substance qui pense , l'autre de la substance étendue : Dieu a voulu commencer par nous faire connoître la dernière pour finir par la plus noble ; nous connoissons en effet si bien celle-là par le moyen de cette union , qu'encore qu'il

soit vrai que nous ayons plus de connoissance de nôtre ame que de nôtre corps , nous croyons pourtant le contraire: On ne peut pas douter que la consideration des figures , des nombres , & de leurs combinaisons infinies ne puisse nous occuper de têmes en têmes pendant toute l'éternité , & que nôtre ame détachée du corps ne comprenne mieux qu'à present la substance qui pense , lorsqu'elle n'aura de commerce qu'avec elle ; constamment nous raisonnerõs alors & plus juste , & plus aisement sur l'une & l'autre de ces substances ; & les enfans qui meurent en naissant auront bientôt rattrapé les plus habiles Philosophes.

Si nous ne mourrons pas alors , ce n'est que pour la

conservation du genre humain, & pour procurer à d'autres les mêmes avantages que nous avons tiré de nos parens, & non pour acquérir des connoissances : Il est vrai que nous ne nous souvenons pas à présent que nous ayons pensé dans le sein de nôtre mere; parce que les traces qui s'impriment dans nôtre cerveau en ce tems là s'effacent facilement, & c'est de là que nôtre mémoire dépend.

On voit que l'union de l'ame au corps n'est faite que pour inculquer fortement en l'ame l'idée de la substance étendue, & de ses atributs; de là on infere que cette idée doit contribuer au bonheur de l'autre vie, & que c'est pour cela que Dieu nous a donné cette idée.

Mais ce ne sont par les idées
dit

dit Samieski , qui nous rendent heureux : J'en demeure d'accord , répondit Alatre , à moins que Dieu n'y atache un sentiment de plaisir ; mais puisqu'il le fait en ce monde, pourquoi ne le fera-t-il pas aussi dans un tèm's que les nécessités du corps n'en pourront plus empoisonner la douceur ; Dieu ne peut-il pas vouloir qu'à l'occasion de l'idée d'un triangle nous ayons le sentiment de la plus agréable liqueur du monde , sans que le trop long usage en émousse la pointe , comme il arrive ici par l'alteration des organes corporels : Nous avons en effet dez cette vie du plaisir à apprendre les Mathematiques , à entendre une histoire , une fable , ou un conte bien fait , à jouër aux échets , ou à d'au-

tres jeux d'esprit ; & il ne nous vient que des idées que nous avons des diverses combinaisons des mouvements & des configurations de la matière.

SECOND DIALOGUE.

Dieu veut que nous soyons heureux en ce monde.

L'Avaïte , Christofile , Alatre , Eudoxe & Samieski.

L'Avaïte poursuit ainsi le dialogue precedent : La conservation de nôtre espece, dit-il, veut que nous demeurions plus long-têms en ce monde, qu'il n'est necessaire pour connoître la substance étendue ; & tous deux nous

laissent un grand vuide en la vie ; il n'est pas indifférent de sçavoir comment Dieu veut que nous le remplissions : Les Avaïtes tiennent que nous devons travailler uniquement à nous rendre heureux en ce monde ; vous en sçavez la raison : Dieu est bon , mais il l'est toujours & parfaitement, & il ne le feroit ni toujours ni parfaitement, s'il y avoit un tèm s dans lequel il ne voudroit pas que nous fussions heureux : cette raison est si forte & si simple que les plus opiniâtres & les plus stupides ne sçauroient s'empêcher de s'y rendre : Si cela est , dit Samieski, nos Dervis sont bien trompés de s'ouvrir sans cesse le corps par quelque plaie nouvelle pour plaire à Dieu ; ils sont bien éloignés de croi-

re qu'il veuille qu'ils soient heureux : Quelle joie leur Dieu ne ressent-il pas , répondit l'Avaïte , à la vûe d'un corps tout déchiqueté pour l'amour de lui ! ce n'est point par la raillerie , dit Alatre , qu'on réfute ces erreurs respectées , quelque extravagantes qu'elles soient , il faut par compassion pour de pauvres égarés les combattre sérieusement : Vous sçavez , dit-il , en adressant la parole à Samieski , que toutes les vertus ne sont telles , qu'à cause qu'elles apportent quelque utilité aux hommes : La valeur nous met à couvert des insultes de nos ennemis , la liberalité nous fait part des richesses d'autrui , la compassion nous donne du secours dans nos maux , la reconnoissance produit des

bienfaiteurs , la fidelité entretient le commerce dans la vie civile , la justice nous rassure contre les violences des méchants, ainsi des autres : Vous n'ignorez pas encore que les bonnes qualités de l'esprit font les arts , & que ces arts n'ont pour but que de faire servir à l'usage de l'homme les ouvrages de la nature ; tout ce que les hommes estiment , tout ce que les hommes recherchent leur apporte quelque avantage ; les vitieux & les ignorans estiment les hommes vertueux, & ceux qui sont experts en leur art ; parce que ceux-ci contribuent à nous rendre heureux en cette vie , & si nous ne le devons pas être , c'est à tort qu'on cultive les vertus & les arts : On peut encore ajoûter , dit Eu-

doxe , que les loix que Dieu a faites dans la nature nous marquent bien la volonté qu'il a que nous foyons heureux : La vûe d'un parterre ou d'un pré historié de toute sorte de couleurs , l'odeur agréable des fleurs , une belle voix , un instrument harmonieux nous causent sans doute du plaisir , mais du plaisir uniquement pour lui-même : Si Dieu alie quelquefois l'utile avec l'agréable , comme dans le boire & dans le manger , c'est donc qu'il ne se contente pas de l'utile pour nous , puisqu'il y ajoute l'agréable , & même il le fait survivre à l'utile : Les femmes en effet aprez la conception trouvent encore du plaisir dans les embrassemens d'un époux : On voit même , poursuit Eudoxe , dans la

douleur une preuve de cette vérité, nous n'en avons que pour nôtre conservation, ou nôtre bien, & Dieu auroit pour nous une bonté cruelle, si au lieu de nous éloigner par la douleur des objets qui nous sont nuisibles, il nous y attachoit par le plaisir.

Christofle sortant alors d'une profonde rêverie, s'écria tout joyeux, comme un autre Archimede dans le bain, je l'ai trouvé, je l'ai trouvé; on lui demanda la cause d'une joie si subite, & il répondit, Alatre soutenoit que les vertus sont faites pour nous rendre heureux, la charité qui est tant recommandée aux Chrétiens n'a point d'autre fin : Cependant nous sçavons que nous sommes nés dans la misere pour vivre dans la

misere , & ce n'est que dans l'autre vie que nous devons attendre un bonheur éternel. Ce raisonnement d'Alatre qui prouve le contraire m'a d'abord surpris : Mais apres quelque réflexion j'en ai découvert le sophisme avec la joie que vous avez vûe : Les vertus sont propres , continua-il, à procurer du bien aux hommes , mais ce n'est que celui des autres que le vertueux cherche , & non pas le sien , & nous ne devons devenir heureux que par le moyen des autres ; pour nous nous ne pouvons pas tacher de l'être , & nous ne pouvons pas legitiment y travailler pour nous : Il y a quelques vertus qui rendent heureux , répartit Alatre , les sujets qui les possèdent , comme la force ,

la temperance , & autres semblables ; mais fans parler de celles-là , vous convenez qu'il est du devoir de mon prochain de s'étudier à me faire du bien , que m'importe par quel canal il me viendra , il est toujours vrai que Dieu veut que je sois heureux en ce monde ; & c'est à tort qu'on pose pour principe que l'hōme est né pour vivre dans la misere : Il y a pourtant , dit l'Avante , quelque chose de vrai dans le discours de Christofle ; pour le démêler du faux nous disons que Dieu veut que nous foyons heureux ; mais qu'il nous deffend d'être voluptueux , nous donnons ce nom à celui qui a assez d'attachement à son plaisir , pour ne le vouloir pas quitter , lorsque son devoir le deman-

de, ou du moins s'il le fait, ce n'est qu'avec peine ; en sorte que par cette vitieuse disposition la difficulté qu'il trouve à sacrifier son plaisir à son devoir le met du moins en danger d'y manquer : On ne peut que perdre avec la volupté, ou elle nous empêche de faire nôtre devoir, & nous sçavons qu'il n'y a que du desavantage pour nous, ou elle ne fait que d'y apporter des obstacles, & la peine que nous avons à les surmonter est bien ingrate, sa recompense est la privation d'un bien auquel nous avons de l'atache : Mais c'est une autre extravagance que de prétendre que je rejete un plaisir qui s'offre de lui-même, & que je puis prendre sans planter de mauvaises semences en mon cœur

ni en corrompre les bonnes :
Il me semble que Dieu nous
a mis en ce monde , comme
un ami nous invite à man-
ger , nous ne lui ferions pas
moins de deshonneur de ne
pas boire tout à fait , que de
nous enyvrer : Au reste , on
se trompe si l'on pense que
notre bonheur consiste dans
les plaisirs des sens : Etre heu-
reux c'est avoir l'esprit tran-
quille & content , jouir de la
joie interieure que nous pro-
cure notre bonne conscience ,
n'avoir ni soucis ni chagrins ,
supporter patiemment les maux
qui nous arrivent , se faire une
santé robuste pour résister aux
diverses fatigues qu'il faut es-
suyer dans la vie , & ne pas
s'affujettir à aucune délicates-
se : En un mot c'est mettre
soi-même son ame d'une ma-

niere immuable dans un état de joie , de paix , & de tranquillité , & non pas la laisser plonger dans le plaisir par des sensations passageres & momentanées suivies de dégoût & de repentir : Vous ne sçauriez disconvenir , dit Samieski , que Dieu n'ait pu faire la nature plus parfaite qu'elle n'est , & que si cela étoit , l'homme seroit plus heureux ; que pouvez-vous inferer de là , répondit l'Avaité , sinon que Dieu ne veut pas que l'homme soit plus heureux que la perfection de la nature ne le permet , de même que s'il l'avoit fait moins parfaite , nous en pourrions fort bient conclure qu'il ne voudroit pas que l'homme fut aussi heureux qu'il le peut être à present : Je ne sçais si

Livre Dixième. 229

L'Univers est capable d'une plus grande perfection, mais je sçai qu'il est capable d'une moindre, & quelque parfait que soit l'ouvrage de Dieu, comme sa puissance est inépuisable, on fera toujourns en droit de dire, pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus achevé qu'il n'est ? Si l'Univers étoit plus fini, tout seroit disposé à conserver l'homme plus longtemps en vie ; mais Dieu qui le veut plus heureux en l'autre monde qu'il ne peut être en celui-ci, ne veut pas qu'il y demeure plus qu'il n'est nécessaire pour le dessein pour lequel il l'y a mis ; c'est à dire pour connoître la substance étendue, pour engendrer, & élever d'autres hommes.

TROISIEME DIALOGUE.

Du peché d'Adam.

Christofile , Alatre , & Eudoxe.

L'Avaïte & Samieski qui-
terent les autres, & Chris-
tofile dit à son gendre & à
sa fille , qu'il ne pouvoit don-
ner dans le sentiment des A-
vaïtes , & croire qu'aprez le
peché d'Adam l'homme puisse
ici bas aspirer à la felicité.
aprez ce peché qui a dépouil-
lé son auteur & ses descen-
dants de l'empire que Dieu
leur avoit donné sur la natu-
re , qui l'a révoltée entiere-
ment contr'eux & les a ren-
du esclaves de leurs passions

Livre Dixième. 231

Rien n'est plus beau , répondit
Alatre , mais rien n'est plus
mal fondé dans l'Ecriture
que le Roman qu'on fait de
l'état du premier homme s'il
n'eût pas mangé du fruit dé-
fendu ; les Rabins Cabalistes
prennent l'arbre de la science
du bien & du mal pour l'é-
tablissement des Loix que fit
Adam par un esprit de rafi-
nement désigné par cet ani-
mal si fin : Nous ne connois-
sons en effet le bien & le
mal que par la Loi , dit Saint
Paul ; * Ces Loix qu'Adam * *Ad*
établit pour vivre avec plus *rom. c.*
de politesse & de bien-seance, *13. v.*
l'obligerent à couvrir sa nu- *21. c.*
dité & à se donner beaucoup *7. v.*
plus de peine dans son tra- *7.*
vail ; elles assujettirent les
femmes à leurs époux , & fi-
rent ramper les esprits pleins

de ruses & de finesſes : Croit-on que dans le ſens propre l'animal qui en eſt la figure ait jamais parlé & marché qu'en rampant ? Tout ce récit ſans doute a l'air d'une alegorie ; le peché d'Adam ſelon ces ſçavants ne conſiſte que dans l'établiſſement des Loix ; c'eſt pourquoi Saint Paul , qu'ils prétendent être de leur caba-
le , dit que *la Loi n'eſt entrée au monde , qu'aſin que le*

*Ad peché y abondât ; * ſans elle*
rom. c
5. 2. *il ne ſeroit pas imputable, &*
20. 1. *cōme tous ont peché par Adam*
ad cor.
c. 15. *qui a fait des Loix , tous ſont*
v. 22. *vivifiés par Chriſt , qui en a*
 abrogées ; en ſ'enrolant ſous
 ſes étendards par le bâême on
 vit dans la Loi de grace & de
 liberté , & on efface le peché
 d'Adam en ſecoûant le joug
 des Loix dont il eſt l'inventeur:
 Auſſi

Aussi , dit le même Apôtre,
sans Loi la Justice de Dieu
est manifestée présentement :

* On peut maintenant dans *Ad*
le Christianisme être juste se- *rom.*
lon Dieu sans Loi , & pour *c. 3.*
cela il faut qu'on nous ait fait *v. 21.*
la grace de l'abolir ; on prend
souvent en ce sens le mot de
grace si ce n'est dans les en-
droits où Pelage l'expliquoit
par celui d'agrément ou par
celui de faveur.

Mais , poursuivit Alatre ,
sans nous égarer plus long-
têms dans ces visions de la
cabale , je dis qu'il n'étoit pas
à propos que nous fussions les
maîtres des causes naturelles ;
il seroit assez plaisant en effet
de voir flotter la nature au
gré des hommes gouvernés
eux-mêmes par des vûes &
des intérêts si differens : Une

prière feroit bien embarrassée si je voulois qu'elle descendit pendant que vous voudriez qu'elle montât, & une marchandise le feroit encore plus ; le vendeur voudroit qu'elle fut pesante, & l'acheteur voudroit qu'elle fut légère : Dieu a établi des règles immuables, afin que les hommes puissent s'assurer lade fus par la même raison qu'ils ont jugé à propos de se lier les uns les autres par leurs Contrats ; il en est de même de nos sentimens, la plus grande difficulté tombe sur la douleur, il n'a pas voulu qu'elle dépendit de nôtre volonté, pour nous avertir du mal de sa naissance ; & ce n'est pas à cela qu'on trouve à redire, mais il a voulu aussi qu'elle continuât independenment de

nous , afin de nous avertir de la durée du mal , & de nous exciter par là à le guérir , autrement il continueroit sans que nous en fussions rien , & même il augmenteroit toujours à notre insçu & causeroit notre ruine infailliblement ; puisque malgré ces avertissemens nous ne laissons pas quelquefois de négliger nos maux , jusques à les laisser devenir incurables.

A l'égard des passions , on ne voudroit peut-être pas que l'homme fut une véritable statue , & qu'il n'en eût point : Nous leur devons tous nos plaisirs ; le tème de la jeunesse où elles sont les plus fortes , est le tème le plus agréable de la vie , tout rit , tout plaît ; tout charme , tout

enchante ; si quelquefois elles nous causent du mal , c'est nôtre faute , on le prouve ainsi ; elles se peuvent toutes réduire à l'amour ; ou à la haine , ou du moins elles en font des effets : Or la première ne tend qu'à nous unir à un bien , & la haine à nous détourner d'un mal : Les passions ont une bonne fin, si elles se trompent nous n'avons qu'à les faire revenir de leur erreur , faisons voir à l'amour que son objet est digne de haine, la haine succedera bien-tôt à l'amour ; j'avoûe qu'elles prennent quelquefois un empire absolu sur nous ; mais ce n'est pas de leur naissance qu'elles sont en état de l'usurper , & c'est alors qu'il faut leur résister & les dompter s'il est nécessaire par de bonnes réflexions & de for-

tes résolutions ; la chose n'est pas si difficile qu'on pense , il n'y a qui que ce soit qui ne se croie supérieur à une bête , & il n'y en a point dont on ne change quand on veut les inclinations les plus naturelles : la soif & mes autres sentimens dépendent moins de moi que mes passions , & cependant je me rends le maître de mes sentimens par un effort de l'ame ou une forte application de l'esprit : Mais ne convenez-vous pas , dit Chrysostome , que sans la chute du premier homme nous tiendrions nos passions dans une entière soumission , & que nous en serions plus heureux : Nos passions , répondit Alatre , ne doivent pas être tout-à-fait dans notre dépendance ; elles sont des mouvements de l'a-

me qui lui ont été donnés , pour conſerver , ou pour fortifier en elle des penſées qu'il lui eſt , à ce qu'elle croit , avantageux d'avoir : Les paſſions ſont donc faites pour obliger & forcer en quelque façon l'ame à ſ'atacher à un objet , & la puiſſance qui me force à faire quelque choſe ne peut pas dépendre de moi , il faut au contraire que je dépende d'elle ; mais à tort on ſe plaint de la violence des paſſions , ce n'eſt qu'à elle que nous devons l'accompliſſement de nos plus grands deſſeins ; ſans une forte paſſion qui eſt-ce qui excellerait dans les arts & dans les ſciences ? Il eſt vrai que la violence des paſſions peut auſſi nuire ; mais faut-il ne pas manger à cauſe que nous nous en trouvons mal quelquefois ?

Voudroit-on éteindre tout le feu du monde , parce qu'il y en a qui brûle des maisons ? Voudroit-on qu'il ne plût jamais parce que la pluie incommode quelques voyageurs ? Il n'y a point , dit Eudoxe , de bien pur & parfait que Dieu : le ne sçais , continua-t-elle , pourquoi on se plaint plutôt de la violence des passions que de leur foiblesse ? Celle-ci n'est à vrai dire que la négligence , qui nous fait perdre tant de belles occasions d'exécuter nos résolutions les plus fortes ; ce n'est qu'une véritable paresse qui usurpe sur tous les desseins , & qui entre dans toutes les actions de la vie , c'est la lanteur , c'est la nonchalance qui fait avorter tant de genereuses entreprises , qui nous fait abandonner tant de grands

projets avant que nous les ayons achevés , qui nous plonge dans les malheurs que nous aurions pû éviter avec un peu d'activité , & qui nous prive de tout le bien que nos soins nous pouvoient procurer ; mais si je me plains de la faiblesse des passions , & que vous vous plaigniez de leur force , comment falloit-il faire pour nous contenter tous deux.

L'Avaïte les vint joindre alors , mais en même tems on donna le signal pour aller adorer Dieu , ce qui l'obligea de les quitter : Les Avaïtes adorent Dieu par une contemplation de ses attributs & de sa grandeur ; ensuite ils font une revue sur leurs actions , ils en examinent les fautes pour se corriger ; ils fondent leur cœur pour en rectifier
la

penne aux mouvements injustes qu'il pourroit avoir : Ils finissent par prier Dieu , mais ils ne lui demandent que des choses qu'ils ont en leur pouvoir de se donner.

QUATRIEME DIALOGUE.

De la Concupiscence.

Christofle , Alatre , & Eudoxe.

Pendant que les Avaïtes adoroient Dieu , Alatre reprit ainsi le fil de son discours ; outre le dérèglement de la nature & des passions , on prétend que la concupiscence est un des funestes effets du péché d'Adam ; pour moi je pense qu'elle n'est au-

tre chose que les obstacles qu'un amour propre peu éclairé nous oppose sur les voies de nôtre devoir ; pour s'en acquitter nous avons vû par les principes de la morale des Avâites qu'il faut presque toujours renoncer en aparence à l'amour propre : Mais nous avons aussi vû qu'il étoit nécessairement le premier mobile de nos actions , & que la nature intelligente ne s'en peut jamais dépouiller, à moins qu'elle ne fut parfaitement heureuse : Or l'homme innocent n'auroit pas jouï d'une félicité parfaite , si vrai que le Seigneur dit à Eve aprez son péché, qu'il multipliera ses tourmens , elle en auroit donc eû auparavant ; si l'homme innocent n'avoit pû se gouverner que par l'amour propre , s'il

faut le sacrifier à son devoir, si ce sacrifice ne peut manquer de nous coûter, si la peine que cause ce sacrifice fait la concupiscence, l'homme innocent n'en auroit-il pas eû comme l'homme pecheur ? Saint Augustin a fait de la concupiscence & de la grace deux principes du bien & du mal, qui ont quelque rapport avec ceux de Manês dans les erreurs duquel il avoit été nourri.

Les fausses Religions, ou la vraie mal entendûe font une partie de la concupiscence, en nous imposant des obligations vaines, pénibles, déraisonnables, & contraires à nôtre devoir : C'est en effet ainsi qu'une jeune fille d'un temperament amoureux, au lieu de contenter sa passion par un moyen légitime, se fait un de-

voir chimerique de la combattre avec une résistance extrême, & en prenant pour bien ce qui ne l'est pas, elle a raison de se plaindre de la corruption imaginaire de la nature qui la porte au mal : Peut-on nier, dit Christofle, que nous n'ayons un panchant naturel à mal faire, nous en faisons tous les jours de trop funestes experiences. Il est si peu vrai, répartit Alatre, que nous aportions en naissant ce panchant naturel à mal faire, que les enfans qui n'ont pas eû le tèm's de corriger leur nature, ont plus d'horreur & d'averfion pour les crimes, que les personnes avancées en âge, parce que ceux-ci par un méchant ufage de leur liberté, ont peu à peu étouffé les remords de confcience & les se-

mences de vertu qu'ils avoient apporté en venant au monde : Si l'inclination au mal étoit naturelle elle feroit plus forte dans les enfans , lorsqu'elle sort , pour ainsi dire , de la main de l'ouvrier : L'Areopage autrefois la jugea en un enfant digne de mort tant on la trouva extraordinaire : Que direz-vous de l'amour naturel , que nous apellons humanité ? que direz-vous de ces mouvemens de compassion que nous avons pour les malheureux , dont les jeunes gens sont les plus susceptibles ? que direz-vous de ces sentimens d'indignation que nous avons naturellement contre ceux qui font du bien ou du mal aux personnes qui ne l'ont pas mérité ? que direz-vous de cette estime que nous inspire la feu-

le réputation des grands hommes , font-ce là des marques de la corruption de la nature humaine , ne font-ce pas au contraire de véritables dispositions à la vertu ? comme la balance ne sçauroit pancher des deux côtés , concluons qu'avec tant de pante au bien nous n'en avons point au mal. On prétend que le plaisir nous y porte , mais au contraire ne nous porte-t-il pas au bien ? n'est-ce pas celui que prend un pere dans le bonheur de ses enfans , qui lui fait donner tous ses soins à leur établissement ? qu'y a-t-il de plus doux que de contenter la passion que nous avons d'acquiescer de la gloire apres la mort ? On sçait qu'elle est fort inutile , qu'elle est , comme dit un ancien , un bon vent apres

le naufrage ; cependant nous voulons bien lui immoler nôtre repos pour en donner aux autres : Le desir de se faire estimer n'est guere moins agréable , il est la cause de tous les services réciproques que nous nous rendons les uns aux autres , il en est de même de l'amour , il procure du bien à ceux que nous aimons , & il nous fait trouver du plaisir à en procurer aux autres : Dieu pouvoit-il rien faire de mieux pour nous , s'il avoit voulu que nous fussions heureux ? Pourquoi ne croirons-nous pas qu'il le veuille en effet ? On pourroit encore prouver cette vérité par les contraires : Quels biens ne fait pas dans le monde la crainte d'être haï & méprisé : Personne ne veut passer pour ingrat , avare , in-

fidele , en un mot pour vintieux ; on a beau se dire à soi-même , que quelque opinion qu'on ait de nous , nous n'en ferons ni plus ni moins heureux , nous ne laissons pas que d'en être touchés ; mais c'est en cela qu'il faut admirer la sagesse du Seigneur de nous avoir imprimé si fortement des inclinations aussi utiles pour la société civile , que le sont celles dont nous venons de parler : Dieu l'a ainsi ordonné , parce que le soin de la réputation nous met sur les voies de la vertu , comme le mépris de la réputation nous en éloigne : * Mais d'où vient donc , dit Christofle , qu'avec tant d'aversion pour le mal, tant d'inclination pour le bien,

* *Contemptu famæ contemnitur virtus Tacit. anni 4.*

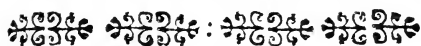
ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous embrassons celui-ci , & que nous évitons celui-là ? La chose ne se pouvoit pas faire autrement , répondit Alatre , par les raisons que je viens de vous dire , si vous ne voulez pas vous y rendre , dites-moi , je vous prie , si Adam avant son péché avoit ce panchant au mal ; vous me direz que non ; mais d'où vient donc qu'il péchât ? Pourquoi ne voulez-vous pas que nous péchions aussi bien que lui , quand même nous serions toujours dans l'état de l'homme innocent : Ce prétendu panchant au mal peut-il être plus grand en nous qu'il n'étoit en lui ? Il n'y avoit qu'une chose qui lui fut défendûe , & il la fit : De tout cela il s'enfuit que ne restant aucun ves-

tige de ce peché dans la nature apres qu'il est remis nous, devons agir comme s'il n'avoit jamais été.



A V I S.

Il est bon de lire avec attention les passages de l'Ecriture qui sont cités dans ce Livre à mesure qu'ils se trouveront cités, & même fort souvent ce qui précède & ce qui suit : Quelquefois, pour entendre la vulgate, il faut avoir recours au Grec.



P A R A L L E L L E

Du Christianisme avec les
mœurs & les sentiments
des Ayaïtes.

D I A L O G U E.

Christofile , Alatre , Eudoxe ,

C Hristofile témoigna à sa fil-
le & à son gendre que ne
voyant en cete Isle que des infi-
deles , il devoit en conscience
s'en separer comme saint Paul
lelui ordonnoit : * Alatre s'éfor- *Ad*
ça de lui persuader que S. Paul *Corint.*
en cet endroit avoit seulement *2. cap*
voulu défendre aux fideles de *6. v*
s'asujettir aux ceremonies de *17.*
la religion des infideles, ce qu'il
exprime bien par ces termes,

Ne faites pas avec les infideles ;
*ibid. le couple du même joug ; *c'est*
 v. 14. ainsi qu'on doit traduire à la
 lettre le texte grec , & S. Paul
 prétend si peu qu'on soit obli-
 gé de s'en separer de corps ,
 & même de cœur , qu'il veut
 que l'épouse fidele ne quitte
 pas un infidele qui seroit
 son époux , ni l'époux son
 épouse pour le crime d'infidé-
 lité : Faut-il que la diversité des
 sentiments jette la desunion
 parmi les hommes. Je veux
 qu'on mette entre les articles
 de Foi toutes les décisions des
 Conciles , quoi qu'un Auteur
 moderne ait prouvé qu'il n'y
 en avoit qu'un nécessaire au sa-
 lut, à sçavoir *que Jesus Fils de*
Marie est le Christ ou le Mes-
 tho. *sie : * Faut-il pour une heresie*
 mais nous brouiller les uns avec les
 Hobbes
 de Civ. autres ; qu'importe à Dieu &
 3. part

Livre Onzième. 253

aux hommes si Arrius croit que
Jésus-Christ est Fils naturel ou
adoptif de Dieu? Je suis obligé
d'aimer un homme de quelque
secte qu'il soit ; comme il pa-
roît par la parabole du Juif sou-
lagé par le Samaritain : *Le Sa-^{*Luc.*}
maritain étoit à l'égard du Juif ^{*ch. 10*}
^{*v. 28.*}
ce que sont aujourd'hui les he-
retiques à l'égard des Ortho-
doxes, & Jésus-Christ veut que
le Juif, c'est-à-dire l'Orthodoxe
prenne pour son prochain ou
pour l'objet de son amour le
Samaritain , c'est-à-dire l'here-
tique au préjudice même du
Prêtre & du Lévite : Il paroît
par cette parabole & par d'au-
tres passages de l'Ecriture , * ^{*Mat.*}
que le mot de prochain ne sig-^{*s. 2*}
nifie que nôtre ami , ou celui ^{*43.*}
qui nous fait du bien ; mais
Jésus-Christ qui n'a point vou-
lu que nôtre amour se bornât à

une simple reconnoissance, met
 au même niveau l'ami & l'en-
 nemi, le bon & le méchant, le
 juste & l'injuste; * ainsi quand
 nous prendrions un heretique
 pour nôtre ennemi, pour un
 homme méchant & injuste;
 nous sommes obligés à l'aimer
 & à lui faire du bien: Pour nous
 en montrer l'exemple J.C. n'he-
 sita pas à faire du bien à la
 Cananée preferablement aux
 Juifs, * & la dureté de la ré-
 ponse qu'il lui fit rend cette
 préférence plus sensible; je
 conviens de tout ce que vous
 dites, répondit Christophile, &
 & je suis d'un avis bien con-
 traire à ceux qui veulent for-
 cer les gens à suivre contre
 leur conscience une religion
 qu'ils croient fausse & qui
 employent les menaces &
 les suplices au lieu de raisons

Mat.
c. 5. v.
 44.

Marc.
c. 7. v.
 26.

pour la leur persuader : S. Paul
 veut que chacun agisse suivant
 qu'il est pleinement convaincu
 * & peu apresil ajoute , que
tout ce que nous faisons &
que nous croyons ne devoir pas
*faire est peché . ** Qui doute
 qu'un Turc ne pechât en échan-
 geant sa religion, qu'il croiroit
 bonne, contre le Christianisme,
 quelque menace que l'Evan-
 gile lui fasse ? *Heureux* (dit le
 même Apôtre) *celui que sa*
conscience ne condamne pas en
*ce qu'il veut faire ; **
 contraindre les gens d'agir con-
 tre leurs sentiments ou con-
 tre leur conscience , c'est les
 contraindre de pécher & pé-
 cher soi-même ; nous sommes
 donc obligés en conscience de
 laisser un chacun libre dans
 ses opinions , pourvû que
 par ses actions il ne trou-

1a

Rom.

c. 14

v. 5.

ibid.

v ult.

13.

ibid.

v. 22.

ble pas le repos de l'Etat ; ou que ces opinions ne permettent des crimes qui renversent l'ordre de la vie civile ; mais pour aimer les Avaïtes (poursuivit Christofile) puis-je vivre avec eux ? Quand on a une religion il faut la professer , & je ne puis pas le faire dans un pays dont les mœurs & les sentimens ont une extrême repugnance avec le Christianisme : Je ne trouve pas (répartit Eudoxe) que cette répugnance soit si grande , il me semble au contraire qu'il y a beaucoup de conformité entre les Chrétiens & les Avaïtes ; & pour vous le faire voir , je m'en vais comparer les mœurs & les sentimens des uns avec les mœurs & les sentimens des autres.

Les Avaïtes , poursuivit Eudoxe

doxe , reçoivent pour loi la
raison , & c'est ce que vous
avez prouvé tout maintenant,
qu'il faut vivre selon sa con-
science ; on peut ajouter que
Jésus-Christ est la véritable lu-
mière qui éclaire tous les hom-
mes qui viennent en ce mon-
de , * il est appelé dans un au- *Joan.*
tre endroit * la lumière du *c. 1. v.*
monde ; pouvez-vous trouver *9.*
une autre lumière qui éclaire *Joan.*
tout le monde , qui éclaire les *c. 8. v.*
Idolâtres & les Mahometans *12.*
lors qu'ils y viennent ; pouvez-
vous trouver , dis-je , une au-
tre lumière que la raison ? mais
la raison , dit Chrysostome , ne
peut nous enseigner que la
loi naturelle ; & la loi naturel-
le , répondit Eudoxe , en quoi
diffère t-elle de l'Evangile ? * *Gal.*
Les Gentils , dit leur Apôtre, *Rom.*
n'ont pas la loi & ils sont na- *c. 2.*
turels *v. 14.*

turellement les choses que la
 * *ibid.* *loi commande , * & ceux qui*
pratiquent la loi seront jus-
tifiés , si dans cette loi il
y avoit quelque chose d'essen-
tiel qui ne fût pas de la loi
naturelle , on ne le pourroit
pas faire naturellement ; je ne
sçai , dit Alatre , comment le
Docteur de la grace entend
ce mot naturellement , qui
semble exclure la necessité
du secours divin pour la justi-
fication des hommes. Zuin-
gle aparament le croyoit ainsi,

* *Tom.* *lors qu'il a avancé , * que com-*
 2. *P.* *me la vie éternelle n'a point*
 113. *e.*
ad Ur. *été promise sous cette condi-*
tion , qu'on ne l'obtiendrait
pas sans être circoncis ou bap-
tisé , ce seroit une temerité
de condamner aux enfers ceux
qui n'ont pas été consacrés
par ces signes ; il se fonderoit

sans doute sur Justin Martyr qui apelloit Socrates & Heraclite Chrétiens , en ce qu'ils ont vecu selon la droite raison : Clement Alexandrin disoit que la Philosophie avoit justifié les Grecs , Saint Epiphane a cru que plusieurs gens avoient été sauvés sans la loi de Moïse & sans celle de l'Evangile; quelques Theologiens modernes de l'Eglise Romaine ont été de même sentimens , * & ont cru que les grands hommes de l'antiquité avoient été Chrétiens en suivant la raison , & qu'ils étoient sauvés. Dieu feroit-il bon , ne feroit-il point barbare si la droiture de cœur & d'esprit de ces grands hommes ne leur tenoit lieu de Batême ?

* *Thamnerius & Andradius apud Chemnitium. Examen Concil. Trident. part. 16 in Sessionem. 6. Suares lib 2. in Decal. c. 1 n. 16.*

Petr.
3. 21

C'est pourquoi ajoûta Eudoxe, Saint Pierre a dit * que *le Baptême ne concisoit pas dans une purification du corps avec de leau ; mais dans une interrogation qu'une bonne conscience nous fait en Dieu,* & pour parafraser ces mots traduits trop fidèlement du grec ; être baptisé ce n'est pas tant être lavé avec de l'eau, qu'avoir un interieur éclairé qui nous arrête sur chacune de nos actions , pour demander à Dieu si elle est juste ou injuste , alors on est dans la disposition de faire tout ce qu'on jugera en conscience être obligé de faire aprez un bon usage de sa liberté , & c'est être implicitement Chrétien, & avec une foi implicite on pourroit être dans une meilleure voie que ceux qui sont

tout extérieurs & qui entraînés par l'exemple donnent à travers les ceremonies & les superstitions sans réflexion & sans connoissance.

En second lieu , poursuit Eudoxe , les Avaïtes comme les premiers Chrétiens , mettent tout en commun. Ce n'est point là, dit Christofile que je trouve à redire , mais pourquoi ne pas sanctifier le Sabbat : pourquoi ne pas connoître son pere pour l'honorer : Parce que, repartit Eudoxe , Jesus-Christ dit , *n'appeliez personne vôtre pere sur la terre* , * il veut que nous *Mat.* soyons tous égaux , ce qu'il ^{23. 9.} marque par le mot de frere ; * *Math.* le pere & l'enfant. Chrétiens ^{c. 23. v. 8.} ne sont plus pere & enfant , mais ils sont freres. Lors que Jesus-Christ compte encore

entre les Commandemens de Dieu celui d'honorer son pere & sa mere, * il parle à un

Matt. c. 19. v. 19. homme qui n'étoit pas agregé parmi les siens ; puisqu'il lui dit de le suivre , s'il l'avoit fait, il lui auroit appris qu'il ne vouloit pas que quelques-uns de ses disciples exerçassent aucun empire sur les autres, *

Matt. c. 20. v. 25. & que comme les qualités de pere & de maître donnent un droit de superiorité , il en falloit abolir jusques au nom ; la police des Avaïtes n'exige pas comme la nôtre , le rétablissement de ce précepte que l'Evangile semble détruire ; mais de cette égalité ordonnée par Jesus-Christ entre le Supérieur & l'inférieur , il naît une obligation au premier d'user de son pouvoir avec beaucoup de douceur & de mode.

ration & de gouverner comme les Avaïtes plutôt par raison que par autorité.

Pour l'observation du Sabat, *Marc.*
je remarque qu'il est dit net-*c. 2. v.*
tement, * *que le Sabat est*^{72.}
fait pour l'homme, & que
l'homme n'est pas fait pour le
Sabat; c'est-à-dire si je ne me
trompe, que le Sabat doit ce-
der à l'utilité de l'homme,
mais que l'utilité de l'homme
doit l'emporter sur le Sabat,
je le sanctifierai si je trouve
qu'il me soit avantageux de le
faire, & non autrement, com-
me mon soulier est fait pour
mon pied, & non mon pied
pour mon soulier, il faut que
le soulier s'acommode au pied,
& non le pied au soulier :
Christofile témoigna par son
air qu'il n'étoit pas content
de ces raisons, sans y répon-

dre cependant, il dit je suis en peine de sçavoir comme vous défendrez les mariages des Avaïtes : Pour le faire avec quelque méthode, répondit Eudoxe, je diviserai cette apologie en plusieurs points. Premièrement, le mariage est d'obligation. Secondement, la poligamie est permise aussi bien que le divorce en trois cas, à sçavoir, lorsque les deux parties y consentent, ou que l'une le demande par de bonnes raisons, & enfin si les mariés demeurent trois ans sans avoir d'enfans : Je commence, continuat-elle, par prouver la nécessité du mariage comme fondée sur le premier commandement que Dieu ait jamais fait à

Genes. l'homme ; * ce commande-
cap. 1.
v. 28. ment est general, & comprend
 tous

tous les hommes , on n'en doute pas dans la Loi de nature , non plus que dans la Loi écrite : Celle-ci * regar-
 de la sterilité comme une pei-
 ne , & la fécondité comme
 une recompense ; mais si Dieu
 donne une recompense au ma-
 riage , & une peine au celi-
 bat , il nous marque assez qu'il
 veut l'un & qu'il ne veut pas
 l'autre ; il ne s'est pas con-
 tenté de commander le ma-
 riage dans la Loi de nature,
 il y a aussi ataché un plaisir
 qui fait une espece de vio-
 lence , & il y punit ceux qui
 y résistent , principalement
 les femmes de plusieurs ma-
 ladies incommodes & dange-
 reuses : Voyons quel chan-
 gement a aporté la Loi de
 grace.

* Deu-
 te ron.
 c. 7.
 v. 14.

Les Pharisiens dans Saint
 Z

Marc *chap.* 10 demandent à Jesus-Christ si la répudiation est permise, il leur répond que non, & le prouve par le premier chapitre de la Genese, où il est dit, que Dieu a fait l'homme mâle & femelle, c'est-à-dire, que Dieu a donné à l'homme le moyen de conserver son espece par la generation; de cette distinction des sexes, & de cette étroite union qui se doit former entr'eux pour ne faire qu'une

* *Genes. cap. 2.* ne chair, * comme dit l'Ecriture, Jesus-Christ conclut que c'est Dieu qui a uni par le mariage l'homme & la femme, & que les ayant unis, il n'est pas permis à qui que ce soit de les séparer : Suivant ce raisonnement, le fondement de l'indissolubilité du mariage dans la Loi de Gra-

ce est la distinction des sexes, par laquelle Dieu marque en la Loi de Nature qu'il unit le mari & la femme; cette volonté de Dieu qui oblige l'homme au mariage subsiste donc encore aujourd'hui, puisqu'elle fait la base & le fondement de l'indissolubilité de cette union : Qui croira en effet que Dieu ait aboli en tout ou en partie la Loi de Nature? Cependant, répartit Chrisostome, J. C. ne dit-il pas qu'il y'en a qui se sont faits eunuques pour le Royaume de Dieu? * Par le Royaume de Dieu, reprit Eudoxe, on n'entend que l'établissement de la Religion, & non pas le Paradis; cela est si vrai que J. C. promet * à quelques-uns de ses Disciples qu'ils ne mourront pas qu'ils ne voyent le

** Mat.*

cap.

19. v. 12.

** Luc.*

cap. 9.

27.

Royaume de Dieu ; c'est donc en ce monde & non en l'autre qu'il est : En un autre en-

* *Luc.*
cap.

17. v.

21.

droit * il dit aux Pharisiens qui lui demandent quand viendra le Royaume de Dieu , qu'il est entr'eux , c'est-à-dire qu'il y a parmi eux quelques fideles qui composent ce Royaume : Ainsi se faire eunuques pour le Royaume de Dieu , est se passer de femme pour prêcher l'Evangile , comme Saint Paul & Saint Barnabé,

* 1. *Ad*

Cor. c.

9. v. 6.

* parce que pour établir la Religion , on devoit parcourir toute la terre , & une femme ne pouvoit qu'embarasser ; comme Dieu ne destinoit que des hommes pour prêcher l'avènement de son Regne , il ne parle que d'eux dans le passage que nous expliquons : On ne dit pas qu'une femme

soit eunuque , on dit qu'elle est sterile ; & le second membre de la division ne lui peut point convenir , ni les autres par consequent , ou la division feroit irreguliere & monstrueuse : Mais pour en être entierement convaincu , on n'a qu'à prendre garde que J. C. répond à ses Disciples qui ne lui parloient que des hommes & non des femmes : Si ce passage est obscur , répartit Christofle , comme le dit J. C. lui-même , le Saint Esprit parle plus clairement par la bouche de Saint Paul dans son Epitre. . . . Saint Paul, interrompit Alatre, étoit-il plus éclairé, plus infallible, plus impeccable que le Prince des Apôtres , qui se trompoit, qui faisoit mal au propre mot de Saint Paul même ? * En veri-

té prendrons-nous pour article de foi , *que la nature nous enseigne qu'il est honteux à un homme de laisser croître ses cheveux* à cause que Saint

** I. Ad* Paul l'a dit : * Cette réponse, *Cor.*
cap II répartit Eudoxe , n'est point
v. 14. de mon goût , si vous vous donnés la liberté de mettre en compromis l'infailibilité de Saint Paul , qui vous empêchera de contester celle des Evangelistes comme a fait le docte Erasme ; il est pourtant vrai que Saint Paul parloit quelquefois de son chef & sans inspiration de Dieu ; *ce n'est pas moi* (dit-il) *qui vous commande , mais le Seigneur , & peu apres , c'est moi qui vous parle , & non le Seig-*

** I Ad* *neur* : * Si c'est un article de
Cor. foi de croire tout ce que dit
cap. 7 Saint Paul , nous ne pouvons
v. 12.

pas douter que ce n'est pas le Seigneur qui a toujours parlé par sa bouche, mais il faut prendre garde que Saint Paul a marqué lui-même les endroits qui ne sont pas inspirés de Dieu, & celui où il recommande la virginité en est un, * il dit *je n'ai point de com-^{* Ibid.} mandement à faire aux vier-^{28.} ges de la part du Seigneur, mais je leur déclare ma pensée, comme ayant reçu de Dieu la grace d'être fidele :* Quoique dise S. Paul apres ce préambule il nous laisse la liberté de l'examiner & de rechercher si le celibat qui laisse une infinité d'ames croupir dans le néant, correspond mieux à la bonté de Dieu que le mariage qui les en tire, pour jouir d'un bonheur éternel : comme encore si le celibat est plus

digne de mort que l'homicide par la raison des Avaïtes.

Je ne parle point de ceux qui se font eunuques pour établir le Royaume de Dieu, ou des Religieuses qui prétendent lui donner quelque relief.

L'Eglise sans doute n'approuveroit pas le celibat qui ne contribueroit pas à la gloire de Dieu , ou qu'on n'embrasseroit que pour fuir les peines du mariage ; & un Avaïte constamment par une semblable vûe seroit réputé voluptueux.

Pour la Poligamie , il est aisé de la justifier , dit Christofle , elle étoit permise chez les Juifs , & il ne paroît pas

* *Mat.* * qu'il soit défendu de pren-
19. 9. dre une seconde femme en gardant la première lorsqu'on ne fait pas le chagrin à cel-

le-ci de la chasser pour lui en préférer une autre : Mais d'où vient cependant poursuivait-il , que ce crime est défendu parmi nous ? C'est parce que les Romains , répondit Alatre , qui étoient les maîtres du monde , étant devenu Chrétiens firent observer leurs Loix dans le Christianisme : Celle de la monogamie & les autres qui concernent le mariage ne sont forties que des puissances Seculieres ou Ecclesiastiques.

Le dernier point de cette apologie est du divorce , reprit Eudoxe ; il étoit permis aux Juifs * poursuivait-elle ; & ^{* Deut.} l'Evangile défend au mari ^{24.} seul de répudier sa femme , & à la femme seule de répudier son mari ; * mais il ne ^{* Mar.} leur défend pas de se repudier ^{o 14.}

conjointement & unanimement , il leur permet par consequent , & la Loi de Moÿse n'est point abrogée en ce cas. Car dit Alatre , la Loi nouvelle n'abroge l'ancienne que

** l. 1. dans les cas exprimés. * Nous*
prapip *c. de* *lisons dans nos Livres une*
apell. *Loi * d'un Empereur Chrè-*
** l. 9.* *tien , qui permet le divorce*
c. de *sans cause lorsque les deux*
repud *parties y consentent ; mais,*
répondit Christofile , il est dit
que l'homme ne divise point
** Mat.* *ce que Dieu a joint ; * com-*
19. 6. *ment Dieu , répartit Eudoxe ,*
unit-il l'homme & la femme ?
par leur consentement mutuel,
tant qu'il subsiste cette union
subsiste aussi ; mais aussi-tôt
qu'il cesse , ce lien qui en dé-
pend est rompu ; & Dieu lui-
même coupe le nœud qu'il
avoit formé en vertu de leur

mutuel consentement : Un contrat , ajouta Alatre , s'annéantit par la même voie qu'il a pris naissance , * le principal étant éteint , ce qui en suit l'est aussi : Quelle cruauté de forcer des époux malgré leurs humeurs incompatibles à vivre ensemble dans le trouble , dans la défiance , & dans des querelles continues ; c'est la barbarie qui a fait cette Loi , aussi bien que celle qui oblige une malheureuse épouse de vivre dans le célibat , après avoir quitté un mari qui l'outrageoit excessivement : Aussi J. C. n'a jamais entendu pousser si loin l'indissolubilité du mariage ; lorsqu'on lui demandoit pourquoi Moïse avoit permis le divorce* pensoit-on à la dis-

* *Mat.
cap.*

* *ll. 35 & 129. §. 1. ff. de reg. jur.*

tinction * inventée plus de 3000 ans apres sa mort ? Et certainement les Pharisiens n'entendoient parler que d'une répudiation qui leur permettoit de convoler en d'autres nôces : J. C. qui sçavoit comme ils l'entendoient , & qui répond juste , leur dit, que cette répudiation est défendue , si ce n'est à cause de fornication : Or comme le cas excepté de la défense est une permission , J. C. permet en cas de fornication le divorce de la maniere que les Juifs l'entendoient : Au reste , le mot de fornication signifie dans le langage de l'Ecriture toute sorte de crimes ; David en use dans ce sens au 72 Pseaume , & les Apôtres aussi au 15. chapitre des actes ver-

* *Quo ad vinculum quo ad thorum,*

set 29. De tout ce que j'ai dit il résulte que J. C, ne veut pas qu'on répudie une femme pour lui donner le chagrin d'en voir une autre en sa place qu'on lui préfère , ni qu'on la répudie par caprice comme le permettoit la Loi de Moïse : Il permet seulement la répudiation pour quelque crime un peu considérable auquel cas on peut se remarier ; Il paroît, dit Alatre, que les Chrétiens ont expliqué ces passages en ce sens , du moins jusqu'au sixième siècle , puisqu'on trouve des Loix faites par des Empereurs Chrétiens qui font le détail des crimes qui donnent lieu à un divorce : * Elles permettent au mari de prendre une autre femme sur le champ , & ordonnent à la femme d'a-

* L. 8
c. de
repud.

tendre un an pour se remarier , afin qu'on sçache qui sera le pere de son enfant : Justinien a ajouté de nouvelles causes du divorce , & le permet même à un mari en donnant à la femme une certaine somme par rapport à son bien ; * s'il en étoit besoin on

* L. II
ib. § I

pourroit prouver que l'indissolubilité du mariage n'a guere que trois siècles.

Pour la troisième cause du divorce des Avaïtes , reprit Eudoxe , on sçait que l'impuissance donne lieu à la dissolution du mariage , & qu'il y a une impuissance absolue , & une autre qu'on appelle respectueuse , qui consiste en ce qu'un homme soit par rapport au temperament d'une certaine femme ou par quelque autre cause ne peut pas engen-

drer avec elle, quoiqu'il soit capable de faire des enfans à une autre : Cette impuissance respectiue n'est pas un moindre empêchement que l'autre à la fin du mariage qui est la generation , & il y a autant de raison de rompre un mariage pour l'une que pour l'autre impuissance ; * c'est , ajouta Alatre , la decision des Jurisconsultes ; *Ubi eadem ratio idem jus statuendum* , & le tems de trois ans est le tems déterminé par le Droit Canon pour reconnoître l'impuissance ; * mais cette impuissance , dit Christofle , peut cesser après quelque tems. Se marie-t-on , répondit Eudoxe , pour avoir des enfans

* *L. illud quæsitum. ff. ad leg. aquil.*

* *Cap. litteræ vestræ. extr. de frig. & males.*

dans dix ans , si cela étoit ,
on attendroit dix ans à se ma-
rier : Si cette impuissance peut
cesser elle peut aussi ne pas
cesser ; ai-je consenti en me
mariant à courir ce risque :
Et d'ailleurs qui me peut pro-
mettre de lui survivre ?

Passons maintenant , pour-
suivit Eudoxe , à la Theolo-
gie des Avaïtes ; l'un des pre-
miers & des principaux prin-
cipes est , que tous les hom-
mes sont égaux ; c'est ce que
dit Saint Paul en ces termes :

*Du moment que vous êtes
Chrétiens , vous n'êtes plus
Juif , ou Grec , esclave ou li-
bre , homme ou femme , vous
n'êtes tous qu'un en J. C.**

* *Ad Gal.* C'est la même chose que ce
c. 3 v. 28. qui est dit en tant d'endroits
de l'Ecriture , qu'il n'y a point
en Dieu d'acception de per-
sonne

sonne ; saint Paul s'explique en un autre endroit d'une manière plus claire & plus conforme aux sentiments des Avaïtes, *je n'entends pas, dit-il que vous soyez surchargés, & que les autres soient soulagés, mais j'entends que pour ôter toute sorte d'inégalité, votre abondance supplée aujourd'hui à leur pauvreté, & que réciproquement votre indigence soit un jour soulagée par leurs richesses, & qu'ainsi tout soit réduit dans l'égalité.*

Il suit de ce principe que plus un homme sera heureux en ce monde, moins il le sera en l'autre ; c'est ce que Jésus-Christ nous veut faire entendre par la parabole d'un

*1. Ad Cor. cap. 8. v. 14.

pauvre nommé Lazare & d'un
Luc. riche; le premier, malheureux
cap. 16. en ce monde & heureux en
7. 19. l'autre; le second, heureux en ce
monde & malheureux en l'autre.
L'Ecriture n'impute les maux
du riche qu'aux aises qu'il s'est
donné en cette vie, & ceux que
le pauvre y a soufferts est le
seul titre qui lui donne droit de
jouir du bonheur dont il jouit
dans le sein d'Abraham ; &
I. Christ dans saint Luc 6. 25.
promet aux malheureux, &
aux persecutés Ce n'est
pas là ce qui me choque, in-
terrompt Christofle ; mais
comment prouverez-vous que
les Avaïtes font bien de dé-
fendre le jeûne, de ne point
admettre de miséricorde en
Dieu, de ne le point prier,
de retrancher tout l'extérieur
de la Religion, & enfin de

chercher à être heureux en ce monde? L'entreprise, répondit Eudoxe , n'est peut-être pas si difficile que vous pensez : on convient : premièrement , que le jeûne n'est point commandé par aucun passage de l'Ecriture ; Jesus-Christ dit bien, quand vous jeunerez vous le ferez en secret. * Jesus-^{Matth. c. 6. v. 17.} Christ dit aussi, quand vous offrirez votre present & que vous vous souviendrez au pié de l'Autel que votre frere a quelque ressentiment contre vous , avant que de faire votre ofrande vous irez vous reconcilier avec lui. * Malgré ce^{Matth. c. 5. v. 23.} passage , les ofrandes des Juifs ne laissent pas que d'être abo-
lies , & le jeûne malgré l'autre passage pourroit bien aussi l'être : Jesus-Christ tire des coutumes qui sont en usage

dans le tèm̃s qu'il parle des exemples propres à faire entendre sa pensée, à sçavoir qu'il ne faut point faire parade de la vertu, & que le premier devoir de la Religion est la reconciliation avec nos ennemis : apres la défaite de ce Passage, dit Christofle, les autres tenans du jeune n'oseront plus se presenter au combat, & il faut qu'il cede la victoire à l'intemperance. Vous outre-
rez ma pensée, repondit Eudoxe, & je ne prétens pas que le vice élève des trophées des dépouilles de la vertu, mais il faut distinguer deux fortes de jeune, l'un que j'appelle judaïque, ou excessif, & l'autre que j'appelle évangélique : le premier consiste à ne pas manger pendant un tèm̃s encore qu'on ait faim;

& le jeune évangélique consiste à manger autant seulement que la nature en a besoin, & dans le tems seulement qu'elle en a besoin ; ce dernier n'est pas moins pénible que l'autre ; & tout bien considéré peut-être l'est-il davantage ; je crois qu'un homme bien constitué ne sçauroit refuser à son corps les aliments qui lui sont nécessaires sans altérer sa santé, du moins imperceptiblement ; je crois aussi que Dieu a institué dans un homme sain la faim & la soif pour lui déclarer l'ordre qu'il lui donne de manger & de boire ; la nature qui n'est point dérangée ne demande rien de trop ; si elle n'a pas ce qu'elle demande elle n'a pas assez, & elle ne peut manquer de rien sans un danger petit ou grand d'une alteration ou d'une destruction : Quels com-

mandements le Seigneur nous fait-il parlà , & qu'elle règle puiserons-nous de cette source sinon celle que S. Paul nous donne en écrivant aux Colossiens en ces termes: *Ces abstinences , ce choix des viandes & les mortifications causent leur perte par l'abus qu'ils commettent en suivant les enseignements & les traditions des hommes ; ces choses à la verité ont quelque aparence de sagesse , mais ce n'est que pour de petits esprits qui se font une religion à leur caprice , laquelle consiste à ne pas ménager assez son corps , au lieu de compter pour beaucoup de lui donner tout ce qu'il lui faut.* * Ce passage dans la vulgate est assez difficile , mais en recourant au grec , la version que j'en viens

* Ad

Coll.

cap. 2.

v. 21.

de faire me paroît fidele & intelligible ; on voit par là que S. Paul n'approuve pas le jeune judaïque ; & il avoit appris cette doctrine de son Maître , qui nous l'a enseignée , tant par son exemple que par ses paroles.

Jesus-Christ jeuna quarante jours & quarante nuits ; quelque long que soit ce jeune , on en a trouvé dans certains temperaments qui l'ont été davantage: Pendant ce tems Jesus-Christ n'eut pas faim puisque l'Ecriture dit, que ces quarante jours étant finis , ensuite il eut faim. * La faim sur-
 venüe le jeune cessa, c'est ce
 que nous avons appellé jeune
 évangélique. Les Disciples de
 Jean dans un autre endroit re-
 prochent à Jesus-Christ, que n
 lui , ni les siens ne jeunoient

* *Luc.*
c. 4.
v. 2.

point ; * Jesus-Christ répond
Matt.
c. 9. v. qu'ils jeuneront assez , lorsque
 14. l'époux leur sera enlevé ; c'est-
 à-dire lorsqu'il sera monté au
 Ciel , ils iront prêcher son
 Evangile & planter la Foi par
 toute la Terre ; ils seront alors
 obligés de souffrir le froid , le
 chaud , la faim & la soif com-
 me dit saint Paul. * Jesus-
Corint. Christ excuse encore ses Apô-
c. 4. v. tres * qui aimoient mieux , en
 11. passant par des blés ne pas ob-
Luc. c. server le Sabat au grand scan-
 6. x. 1. dale de leur prochain , que de
 ne pas amuser leur faim par
 quelques épis de blé qu'ils é-
 grenoient ; si on peut jeuner
 quelquefois judaïquement ,
 c'est lors qu'on ne peut s'en
 empêcher sans scandale & sans
 enfreindre la Loi comme les A-
 pôtres le faisoient ; cependant
 Jesus-Christ approuve leur pro-
 cédé

cedé aussi bien que l'action de David qui viola la Loi plutôt que de se passer de manger ayant faim, tant il est vrai que la défense du jeûne judaïque est une des plus fortes que Dieu ait faites : aprez des preuves aussi convaincantes il ne seroit pas peut-être nécessaire d'y en ajouter de nouvelles, mais puisque Jesus-Christ nous en a encore fourni d'autres, nous devons croire qu'elles sont utiles pour détruire une erreur aussi pernicieuse & voilée d'une apparence de sagesse comme dit Saint Paul : * Jesus-Christ dit *Mat.* donc en parlant du jeûne ju- *9. v.* daïque, *qu'il ne faut point* *6.* *coudre à un vieil habit une* *pièce neuve, ni mettre du* *vin nouveau dans de vieux* *tonneaux, & pour parler sans*

énigme , il dit aux Pharisiens & aux Disciples de saint Jean, qu'eux qui sont vêtus de ce vieil habit & qui suivent la Loi ancienne ne doivent pas coudre à cette Loi une pièce neuve , qui est le jeune Evangelique , mais on met une pièce de drap neuf dans un habit neuf , c'est-à-dire dans la Loi nouvelle il faut inserer un nouveau jeune : Il est inutile , répartit Christofle , d'alleguer quelques passages qui favorisent le jeune , vous les expliquerez en faveur de l'évangélique , mais que direz-vous de la miséricorde de Dieu ? Les Avaïtes ne peuvent pas l'admettre comme les Chrétiens , parce que dans l'ordre de la grace elle dépend du mystere de la Rédemption inconnu aux Avaïtes , mais les uns & les

autres se ressemblent, en ce que Dieu ne nous pardonne pas si nous ne nous repentons, & que le repentir lave nos fautes en tout ou en partie. A l'égard du culte extérieur de la Religion, les Avaïtes en ont peu pour être les vrais adorateurs dont Jesus-Christ parloit à la Samaritaine* quand il lui disoit, *que Dieu est un esprit & qu'il faut qu'on l'a-*^{*Joan. 4. v.}
dore en esprit & sans feinte:^{23.}
 Or il n'est pas besoin que le corps entre dans un culte qui se fait en esprit, & s'il s'y rencontre de la feinte, ce n'est que par quelque signe extérieur : Les Avaïtes cependant adorent Dieu & le prient tous ensemble, quoi que J. Christ ait recommandé* à ses Disci-^{*Matt. c. 6.}
 ples de ne prier qu'en parti-^{v. 6.}
 culier & la porte fermée ; je

trouve dans la priere des Avaïtes une singularité remarquable , c'est qu'ils ne demandent à Dieu que ce qui dépend d'eux ; cette priere ne les accoûtume pas à attendre qu'il descendra du Ciel (comme par une machine) quelque puissance extraordinaire pour les secourir , mais elle les accoûtume à rechercher avec soin les moyens naturels pour la réussite de leurs desseins ; on ne peut pas accuser les Avaïtes de tenter Dieu dans leurs prieres ; pour moi ne veux-je pas faire en quelque façon une épreuve de sa puissance lors que je le prie pour la santé d'un parent , je prie inutilement en effet , si ce parent doit guerir par des voies naturelles & par les remedes qu'on lui fera , s'il ne

doit pas guerir de cette maniere, il faut un miracle je le demande à Dieu, n'est-ce pas ce qu'on appelle le tenter? du moins il s'ensuit que la prière de ce Pays est bonne, & qu'une autre n'est d'usage que comme les habits des ceremonies: La prière, poursuit Eudoxe, est un désir que l'ame forme en la presence de Dieu; je dis en la presence de Dieu, afin qu'il n'y ait rien d'injuste & de déraisonnable. Par ce désir l'ame se met en état de rechercher & de prendre les mesures nécessaires pour réussir: Sur ce plan j'explique ainsi la prière que J. C, a donné pour modèle à ses disciples. *

**Mat.*

Par la premiere & la seconde demande nous nous disposons à faire tout ce qui

c. 6 v. 9.

dépend de nous , afin que le nom de Dieu soit sanctifié , & que son Royaume s'établisse : Le nom de Dieu signifie sa puissance , cette puissance paroît dans tout ce que nous sommes , c'est par elle que nous vivons , que nous pensons , que nous respirons , que nous nous mouvons , & que nous faisons tout ce que nous faisons : Sanctifier le nom de Dieu c'est donc rendre toutes nos actions conformes à ses ordres ; cette demande n'est que le désir de faire nôtre devoir : Par la troisième demande , nous témoignons à Dieu une grande résignation à ses ordres ; nous lui marquons que nous n'avons aucun désir pour tout ce qui se fait par sa volonté , & par conséquent nous ne nous en réser-

vons que pour ce qui se fait
 dependamment de la nôtre ;
 & ainsi on tombe dans la ma-
 niere de prier des Avaïtes :
 Par la quatrième demande ,
 nous ne voulons pas que le
 nécessaire nous manque , nous
 ne pensons que pour le jour
 seulement ; nous serions
 moins heureux de rapprocher
 à aujourd'hui les soucis du
 lendemain , pour les avoir au-
 jourd'hui & demain , pour les
 avoir deux jours au lieu d'un,
 chaque jour en fournit assez, ^{* *Mat.*}
 J. C. même s'en déchargeoit ^{c. 6 v.} 34.
 tout-à-fait : * Mais J. C. nous ^{* *Mat.*}
 fait inquiéter pour le pain de ^{c. 2 v.}
 chaque jour , afin qu'il ne ^{v. 16.}
 nous manque pas , & que nous
 ne tombions pas dans l'indi-
 gence ; mais de peur que nous
 ne péchions par un autre ex-
 cez , il ne veut pas que nous

poussions nôtre prévoyance trop loin : Par la cinquième demande , nous pardonnons à nôtre prochain les offenses que nous avons reçues de lui : Ce pardon peut seul maintenir la paix entre les hommes, on ne parle ici que des fautes qui se commettent par legereté & par mégarde , où on ne pourroit pas concilier ce passage avec un autre qui ordonne le pardon à cette condition , que le pecheur se corrigera ; * car le mot Grec que la Vulgate traduit par faire penitence , signifie , changer d'esprit , ou rentrer en son bon sens ; & en un autre passage , * J. C. veut que l'on poursuive en Justice la vengeance d'une injure que nous fait nôtre frere , & qu'à cet effet on prenne des té-

* *Luc*
c. 17.

v. 4.

* *Mat.*
c. 18.

v. 15

moins ; mais ce n'est comme dans le passage precedent , qu'aprez qu'il n'aura pas voulu se corriger : Le mot Grec que la Vulgate traduit par celui d'Eglise signifie aussi le Sanhedrin ou la Justice des Juifs, & j'ai choisi cette dernière signification , parce qu'il paroît , * que J. C. a voulu ^{* Mat.} que la moindre injure , que le ^{6. 5.} plus petit emportement d'un ^{7. 21.} Chrétien contre son frere fût puni en Justice : Si on pardonnoit les fautes qui sortent d'un fond de malice , & d'une habitude vicieuse & incorrigible , les méchans troubleroient trop à leur aise le repos public , & ils se rendroient eux-mêmes malheureux aussi bien que les autres : C'est pourquoi J. C. veut qu'on entre en indignation contre

eux & qu'on les ait en hor-

* *Mat.* reur. *

c. 18.

v. 17.

Les deux dernierés demandes sont faites pour nous garantir de l'ocasion de pécher, ou du moins du péché, si on ne peut pas éviter l'ocasion.

De ce que nous avons dit sur la quatrième & la cinquième demande il s'ensuit, que Dieu veut que nous soyons heureux en ce monde ; cette vérité est encore plus évidemment, prouvée par les deux préceptes fondamentaux de la morale de J. C. *faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous fasse, & aimez votre prochain comme vous-même :* * La maniere dont je veux que les autres en usent à mon égard est la Règle de la maniere dont j'en

* *Math.* 7. 12 & 22. 39.

dois user envers les autres ;
& l'amour que j'ai pour moi-même est le modèle de celui que je dois avoir pour mon prochain ; si je ne veux pas être heureux , je dois me comporter de telle sorte que les autres aussi ne le soient pas & fraper sur eux des mêmes verges dont je viens de me battre : Si Dieu veut que j'étouffe le désir naturel que lui-même m'a inspiré pour la félicité , j'ai les mains liées pour en procurer à mon prochain que j'aime comme moi-même , ou il faut que Dieu me donne une autre Règle que l'amour de moi-même , qui dirige celui qu'on m'ordonne d'avoir pour mon prochain.

Il est vrai que J. C. dit ,
si quelqu'un me veut suivre ,

qu'il renonce à soi-même, & qu'il porte sa Croix. * Renon-
 8 34 cer à soi-même ou à l'ainour
 propre , c'est ce que les Avoi-
 tes commandent pour n'être
 point voluptueux , & c'est ce
 que fait S. Paul , quand il dit,
 * *qu'il retient fortement son*
corps , & qu'il le réduit en
servitude : Afin de ne pas acor-
 der fans discernement à la
 sensualité tous les plaisirs qui
 se presentent , mais seulement
 ceux qui sont permis par la
 raison : Quelquefois même
 l'homme sensuel , non con-
 tent des plaisirs qui s'offrent
 d'eux-mêmes , emploie ses
 soins & son étude à en re-
 chercher & à s'en procurer ,
 aussi Saint Paul nous ordon-
 ne , * *de n'avoir point de pré-*

* 1. *Ad Cor.* 9. 27. *Grec.*

* *Ad rom.* 13. 14. *Grec.*

*voyance pour satisfaire les
désirs déreglés de la chair :*

Par la seconde partie du passage de Saint Marc , J. C. nous enjoint de porter nôtre Croix ; porter sa Croix n'est pas s'empresser à la trouver & à la charger sur ses épaules, mais c'est ne s'en pas laisser accabler : Cette vie est remplie de trop de maux pour les pouvoir tous éviter ; mais suportons avec constance & fermeté ceux qui tromperont nôtre vigilance & nos soins , que nôtre courage élève nôtre ame audessus du malheur , afin qu'il n'en trouble point le repos & la tranquillité dans laquelle nous avons vû que nôtre félicité consistoit : *Par la patience , dit J. C. vous serez les maîtres de vos ames .* * Il préten-
doit si peu qu'on dût recher-

* Luc.

21 19.

cher des maux qu'il prie lui-même son pere d'éloigner de lui le Calice de sa Passion ;
 * *Luc.* 22. 42 & Saint Paul qui nous défend d'être voluptueux , nous exhorte à être heureux , *Réjoûissez-vous* , dit-il , *au Seigneur* ; * c'est à dire rendez-vous heureux légitimement ; & en un autre endroit , *Réjoûissez-vous toujours* , je vous le dis encore une fois , *réjoûissez-vous.* *

* *I. Theff.* 15. 16. Christofle se retira alors en murmurant quelque chose entre ses dents d'Arius , de Pelage , de Déisme & d'Epicurisme qu'on ne pût pas entendre.

Pour lever les doutes de Christofle , & pour fortifier les preuves d'Eudoxe , Alatre ajouta le lendemain qu'un demi-savant en s'arrêtant au su-

perficier de la Religion & à la police civile ou ecclésiastique trouveroit dans ce paralelle des paradoxes , qu'un savant bien penetré des vraies maximes du Christianisme prendra pour le veritable sens de l'Ecriture : Les préceptes essentiels de J.C. sont d'aimer Dieu & son prochain ; & comme l'amour de Dieu ne consiste que dans l'obéissance , il est le même que l'amour du prochain , suivant le Grec en saint Mathieu 22. 40. ou suivant la vulgate il est semblable , mais ils ne seront ni les mêmes ni semblables s'ils sont différents l'un de l'autre , & ces mouvements de l'ame sont différents, si l'un se trouve sans l'autre : or Jesus-Christ * dit que les pécheurs ^{* Luc. 6} aiment leur prochain ; & nos _{33.} demi-savants ne diront pas

qu'ils aiment Dieu , mais si l'amour de Dieu n'est qu'une obéissance , & qu'il nous commande d'aimer nôtre prochain nous ne pouvons obéir à Dieu sans aimer nôtre prochain , ni aimer nôtre prochain , sans par le seul même acte obéir à Dieu : aussi dans le dénombrement de ses Commandemens , il ne parle que

* *Matt.* de l'amour du prochain , *

19. 19. *parce que cet amour les comprend tous , & il accomplit*

* *Rom.* *seul toute la Loi* , * Les biens-

13. 9. faits , les services , les hon-

Gal. 5. nétés , les complaisances , la haine des procez & les racommodemens sont les heureux

* *Matt* fruits de cet amour. *

5. *Luc.* Voilà les Préceptes essen-
6. tiels de l'Evangile que les Pharisiens du Christianisme, ont abandonné pour suivre
des

des traditions & des commandements humains , * ils font^{* *Mat.*} profession cependant d'être les^{c. 15. v.} plus exacts observateurs de la^{9.} Loi, & d'avoir atteint à la perfection du Christianisme , à cause qu'ils imposent aux hommes des devoirs qui les acablent, ils veulent être salués par des noms qui impriment le respect , ils se distinguent par leurs habits , * & prétendent^{* *Luc.*} qu'en conséquence les premie-^{c. 20. v. 47.} res places leur sont dûes; * ils^{* *Mat.*} font de longues oraisons , à^{c. 23.} l'aide desquelles ils épuisent les^{v. 4. 8.} maisons des veuves , * ils^{* *Et*} jeunent deux fois la semaine, ^{*Luc.*} & font une grande différence^{20. v.} des autres hommes à eux. *^{47.}

Il y a d'autres Chrétiens qui^{* *Luc.*} pour secouer le joug de l'E-^{18. v.} vangile font sans fondement^{11.} une distinction des preceptes

& des conseils pour ne pas suivre ces derniers , comme si la raison ne nous obligeoit pas a prendre toujours le plus grand bien, & que le moindre ne fût pas un mal : Saint Jacques a dit, *Que c'étoit un peché de sçavoir le bien & ne*

**Jac.* *le pas faire ;* * il est encore

c. 4 v. 17. plus surprenant , qu'on divi-

se un commandement en deux parties , de l'une on en fait un conseil , de l'autre on en fait un précepte ; Jesus-Christ commande à ses Disciples *de prê-*

Luc.* *ter sans en rien attendre ,

c. 6. v. 35. la vulgate en expliquant le

même mot grec en deux sens differents a donné lieu aux ignorants , c'est-à-dire , à tout le monde d'expliquer ces mots, *sans en rien attendre* , des interêts de la somme qu'on prête & on ne s'aperçoit pas

de l'absurdité qu'il y a dans le verset précédent , où Jesus-Christ dit , que les pécheurs prêtent à intérêt pour recevoir autant qu'ils prêtent , ce qui est faux , car ils reçoivent le principal & les intérêts. De la premiere partie de ce pecepte on en a fait un conseil , & de l'autre partie un crime qu'on punit trez-severement ; cependant on feroit plus de plaisir à un homme de lui prêter dans le besoin à usure que de ne lui rien prêter. La pensée de Jesus-Christ est que les Chrétiens prêtent & détachent de leur prêt l'obligation de rendre que les autres ont coûtume d'y mettre , le Christianisme alors sera florissant pour la charité , & pour la paix , cette maniere de prêter ramenera les mœurs

des Chrétiens & des Avaïtes

Mais pour revenir à nos
Pharisiens ; ils encherissent
sur les autres , toute l'année
est de fête pour eux ; quoi-
**Thef.*
4. 11. que Saint Paul * recomman-
de tant aux Fidèles de gag-
ner leur vie par le travail :
Ces faineants de contempla-
tifs pour fatiguer leur or-
gueil en croupissant toute
leur vie dans une honteuse
oisiveté, ont inventé la dis-
tinction de la vie active &
de la vie contemplative , &
ils ont donné contre la pen-
sée de J. C. la preference à
celle-ci ; je dis contre la pen-
**Luc.*
10 39. sée de J. C. * car Marthe par
les mouvements extérieurs
qu'elle se donne pour lui, par
ses empressements à lui , ren-
dre des services qui le regar-
dent uniquement , désigne

une ame qui s'atache entiere-
ment à la personne de J. C.
Pour Marie elle écoute sa pa-
role qui nous mene à l'amour
du prochain & à la pratique
des maximes que nous ve-
nons de raporter , qui deman-
dent toutes de l'action ; & s'il
faut que la vie active & la
contemplative soient figurées
par les deux sœurs , Marthe
sans doute est la figure de la
première ; puisque Dieu est
l'unique objet des mouve-
ments de son cœur & de l'a-
plication de son esprit : Ce
n'est pas pour ces faineants
de contemplatifs , mais pour
les ouvriers des œuvres de mi-
sericorde & de charité du pro-
chain que le Royaume du Ciel
est préparé. *

LIVRE DOUZIE'ME.

*Du Départ de Christofile &
de Samieski , avec l'apli-
cation des maximes des
Avaïtes aux mœurs des
autres Pays.*

CHristofile & Samieski résolurent de quitter l'Île de Calejava , & ils prièrent l'Avaïte de leur donner un vaisseau qui les rendit en quelque Pays que ce fut , d'où ils pourroient aller au leur , l'Avaïte le leur promit aprez avoir fait de vains efforts pour rompre leur dessein.

Pendant qu'on équipoit un vaisseau , & qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour

leur voyage, l'Avaïte les fit convenir qu'il étoit bon pour le bien de la société civile, que les hommes ne se fissent pas une étude d'étouffer tout-à-fait les sentimens que la nature nous inspire, qu'on le sçavoit par l'exemple de quelques Payens qui avoient excellé en toute sorte de vertus, & qu'il sembloit qu'elle fut d'autant plus aisée à pratiquer aux Avaïtes, que par le secours de quelques réflexions, elle étoit toujours d'intelligence avec leur amour propre; ce qui leur en rend la pratique infallible. Il n'y a que la nature qui suive constamment les mêmes Régles; je conteroïis bien plus sur un homme qui n'agiroit que par des principes naturels & bien liés que sur un visionnaire qui

ne prétendrait jamais agir que par des voies surnaturelles ; j'aurois du moins peur qu'un esprit en proie aux chimères n'en prit quelque une pour une réalité.

Là-dessus Christofle & Samieski prièrent l'Avaïte de leur faire l'application des maximes de son Pays aux usages des autres qui se gouvernent par des Loix tout-à-fait différentes : Quelles que soient ces Loix , répondit l'Avaïte , il les faut suivre , du moins exterieurement , ou l'on ruineroit la société civile ; mais on doit aussi s'y assujettir même interieurement , c'est-à-dire lorsque personne ne devroit sçavoir que nous les avons enfreintes , on doit , dis-je , s'y assujettir par la raison que nous avons dite ; à sçavoir

ſçavoir , que nous ferions dans une continuelle défiance les uns des autres que nous ne nous trompaſſions réciproquement , & ſi nous croyons que cela ſoit permis , nous devons travailler ſans ceſſe à nous ſurprendre pour nous procurer par là légitimement quelque avantage ; mais qui ne voit que cette penſée remplira le monde de trouble & de confuſion , qu'elle détruira la ſociété civile , & qu'elle corrompra la tranquillité & le bonheur que les Loix aportent au genre humain ? En vain Dieu ſ'armera de la Juſtice ſ'il ne veut punir le violement des Loix que les hommes ne connoiſſent pas , & qu'ils ne ſçauroient vanger auſſi bien que lui : En vain Dieu veut qu'ils ſoient heureux , ſ'il leur

permet de faper par le fondement la fociété civile, la bafe & l'apui de leur félicité.

La feconde raifon, pourfuivit l'Avaïte, qu'on peut tirer de nos maximes, pour prouver qu'on doit obéir aux Loix, même à l'infcû de tout le monde, c'eft que tous les hommes font égaux, & en d'autres Pays qu'en celui-ci ils le font par les Loix qu'ils y trouvent en ufage, de la même maniere que les joueurs le font entr'eux par leurs con-ventions; un joueur en entrant au jeu n'a point d'avantage fur l'autre, mais ce qui arrive à l'un ou à l'autre change cette égalité, il en eft de même des affaires de la vie que du jeu: On a déterminé qu'un fils heriteroit

de son pere , que chacun recueilliroit les fruits de son heritage ; l'égalité consiste en ce que les Loix sont generales , & qu'elles peuvent être autant avantageuses aux uns qu'aux autres ; comme l'égalité est ôtée entre les joueurs par l'événement de leurs conditions , ainsi l'autre égalité est levée ; si mon pere est assez adroit & heureux pour m'amasser beaucoup de bien , si le tèm s qui se fait est propre pour mon champ ; mais ce même pere pouvoit ne me laisser qu'une succession chargée de dettes , la grêle pouvoit perdre tous mes fruits , de même qu'il pouvoit arriver que le joueur qui a gagné amenât le point qui a fait perdre l'autre : La Partie ne seroit ni égale ni équita-

ble , si une personne qui se trouve en une certaine situation ne jouïssoit pas des mêmes droits dont un autre jouïroit s'il étoit en sa place . Christofle remarqua que cette égalité donnoit dans le sens de ce grand précepte de l'Evangile , qui dit , *faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous fasse* : On nous ordonne par là de ne nous point arroger de droits que ceux que nous accorderions aux autres s'ils étoient dans les mêmes conjonctures que nous.

Les Loix , reprit l'Avaïte , ne tirent leur force & leur vigueur que de la convention des peuples , & ainsi celles des parties vont du pair avec la Loi aussi bien que les conventions tacites qu'on prend pour Règle de l'équité , parce

qu'on présume par la nature de l'affaire ou par la coutume des lieux que les parties les ont sous entendûes.

Il faut remarquer, continuait-il, que l'on ne doit point d'obéissance aux Loix dont l'observation ne produit aucun bien, ou dont l'infraction ne cause aucun mal ; & il faut tenir pour maxime certaine, qu'il n'y a point de mal moral qui n'ait pour fondement un mal physique, ou pour s'expliquer en d'autres termes, une action n'est point contraire aux ordres de Dieu, que lorsqu'elle est capable de faire du mal à quelqu'un ou de le priver de quelque bien : Cette maxime est évidente par nos principes, Dieu n'exige rien de nous pour lui, mais il nous commande seulement

d'être heureux ; nous ne sommes heureux ou malheureux que par le sentiment du plaisir ou de la douleur ; qu'un homme soit tout couvert d'ulceres sans en ressentir de la douleur , & qu'au contraire il sente du plaisir il sera heureux ; mais si un autre homme comblé de biens & d'honneurs , a le cœur rongé par des soucis & des chagrins cruels , il sera véritablement malheureux : Dieu ne veut donc que nôtre bien physique , & ce bien est par conséquent la cause du bien moral : Malgré cette maxime cependant , on est obligé d'obéir exterieurement à des Loix qui ne produisent aucun bien , & qui nous chargent inutilement de quelques vaines obligations : Malheur à ceux qui

de bon gré contribuent en quelque façon que ce soit à les faire executer ; on les doit regarder avec autant d'horreur que les Juifs en avoient pour les Publicains : Les Particuliers & les Magistrats sont obligés en conscience de faire leurs efforts pour rendre ces Loix sans effet & sans force. Mais comme on a souvent affaire à des Atheniens qui feront mourir un Socrate s'il essaye de les faire revenir de leurs superstitions ; avec de telles gens la dissimulation est permise ; hors de là elle ne l'est point ; si ce qu'on pense est bon pourquoi le cacher , s'il n'est pas bon pourquoi le penser.

On obéïra donc aux injustes Magistrats exterieurement & en gémissant , on leur ren-

dra seulement un respect extérieur , car pour l'intérieur s'ils en sont dignes nous ne pourrions pas le leur refuser: Que les Magistrats sçachent pour le mériter que le peuple n'est pas fait pour servir par sa misere & sa bassesse à flater leur mollesse & leur orgueil , mais qu'ils sont faits pour défendre & soutenir les Loix & servir par leur sagesse au repos & à la felicité du peuple ; la vigilance , la severité & l'exactitude , maintiennent le bon ordre , & l'injuste clemence d'un Magistrat est coupable de tous les crimes que l'esperance de l'impunité fait commettre. Comme toute puissance & toute autorité ne tire son origine que de l'obéissance volontaire du peuple, cette même autorité lui doit

être entièrement dévouée : les particuliers de leur part sont tenus à les aider dans leurs pénibles fonctions par leurs respects & leurs soumissions , & à leur fournir (sans qu'on leur demande) tous les éclaircissements qui dépendront d'eux , leur témoignage principalement.

Il y a une autre sorte de supérieurs que la loi nous donne dépendamment de la nature , ce sont nos peres ; leur autorité est trez-difficile à mettre en œuvre , il est rare qu'ils en usent bien par la raison que nous avons dite.

Pour nôtre devoir à légard de nous-mêmes, continua toujours l'Avaïte , vous sçavez que nous devons ménager avec soin les forces du corps & la capacité & l'étendûe de l'esprit

pour raisonner juste : toutes nos fautes ne sont que des paralogismes , vous les avez toutes attribuées au mauvais usage de nôtre liberté , & elle ne consiste que dans le pouvoir de douter & d'examiner , sans le doute & sans l'examen toutes nos démarches sont criminelles ; la vérité n'a rien à craindre de ce principe , bien loin de cela lui seul nous l'a découvrir & nous en assure , & on ne pourra s'empêcher de l'a suivre quand on en sera convaincu , mais qu'il est à craindre que les jeunes gens ne réfléchissent pas assez pour pouvoir mettre en usage cette maxime, & que les erreurs n'aient jetté de trop profondes racines dans la vieillesse pour lui permettre d'en profiter ! l'application des autres maximes

de ce Pays se fait fans peine & fans pénétration , & on peut aisément avec ces règles conduire toutes les actions de la vie ; il ne reste qu'à sçavoir si le commerce que nous avons avec les animaux ne forme pas quelque engagement : Il semble que comme Dieu a mis l'homme en état d'en tirer des services , nous pouvons croire qu'il veut en effet que nous nous en servions pour nôtre utilité , quoi qu'il ne soit pas constant parmi nous que leurs ames ne soient pétries que de fange & de bouë, les abeilles, les fourmis & ceux des animaux qui recueillent & qui amassent ne vivent pas sans police & sans loix , & elles seroient inutiles aux autres ; d'ailleurs paroît-il que leurs ames sortent de ce mon-

de moins parfaites que celles des enfans & mêmes de quelques hommes : Pour cette vie je ne ſçai ſi tout bien compenſe nôtre forteſt plus heureux que le leur ; nos Philoſophes diſent que , plus l'Univers aura d'étendue , plus cet Univers *indefini* renfermera de mondes , plus la mer, l'air , & la terre de ces mondes produiront éternellement & continuellement des créatures capables de ſentir les bienfaits que Dieu répandra à jamais ſur elles , plus ſon ouvrage ſera admirable , plus il ſera digne d'un artiſan bon, immense & infini.

Peu apres ces diſcours le vaiſſeau fut équipé , & nos gens furent prêts à partir : Eudoxe promit d'envoyer dans quelque tèm̃s en France ſon

enfant bien instruit des maximes de l'Ile & du Christianisme , & en état de répondre aux questions qu'on lui pourra faire.

Christofile & Samieski s'embarquerent , mais à peine ils eurent pris terre , que le premier tomba malade , & au bout de huit jours il mourut ; il recommanda fort à l'autre de faire tenir à un de ses parens en France une cassette , dans laquelle on a trouvé des feuilles volantes sans suite & sans ordre , écrites , tant de sa main , que de celles de son gendre & de sa fille : Ce parent donna un ordre & une suite à ces feuilles volantes ; pour moi je n'ai fait que d'abreger , & peut-être trop l'ouvrage de ce parent.

Ce qui m'a porté à le rendre public est, que nous voyons beaucoup de Chrétiens dont la foi est si foible qu'elle n'est pas capable de les contenir dans leur devoir : j'y ai donc voulu ajouter les lumieres de la raison pour les gouverner par l'amour propre ; c'est avec cet amour qu'un habile homme a dit , qu'on pourroit faire une société de gens qui vivroient comme des saints ; à la verité ce ne feroit qu'à l'exterieur parce que leurs actions feroient purement humaines & qu'elles ne feroient pas élevées par la grace à cet état, qui les rend dignes de la vie éternelle , mais cet exterieur doit être compté pour quelque chose ; outre qu'il ôte le scandale & procure la paix dans le monde ; c'est que la grace ne

trouve plus tant à faire dans un cœur & qu'il est par là moins indisposé à la recevoir. Ces mêmes raisons mont empêché de supprimer le paralelle qu'Eudoxe a fait des mœurs & des sentiments des Avaïtes avec le Christianisme, pour faire voir que l'amour propre éclairé par la raison peut produire de trez-bons effets, puisqu'on en tire les principes d'une morale si conforme à l'esprit de l'Evangile, d'une morale plus étroite & plus severe que celle qui se lit dans les offices de Ciceron qui s'appuioit sur les principes rigides des Stoïciens ; on ne sçauroit disconvenir que les Avaïtes n'aient déterré des principes qui nous étoient inconnus & qu'ils ne nous fournissent contre les libertins de

nouvelles preuves de quelques verités importantes ; ces découvertes même sont en assez grand nombre pour croire qu'elles ne sont point forties toutes du fond d'un seul particulier, mais j'ai peur qu'étant trop contraires à nos préjugés les plus enracinés on ne donne pas toute l'application nécessaire aux solides raisons des Avaïtes pour entrer dans leurs sentiments quelques veritables qu'ils soient ; d'autant plus que les matieres sont seches & peu susceptibles d'ornemens ; peut-être aussi ce livre est trop court & trop abrégé, quelque claire & quelque solide que soit une raison il faut qu'elle ait une juste étendue pour prendre place & s'arranger dans l'esprit du lecteur ; le
remede

remede est de tenir pour suspects d'erreurs les opinions , communement reçues , de lire peu à la fois des endroits difficiles, & de les mediter beaucoup ; on aura l'esprit assez bon & docile si à la premiere lecture on commence à douter & suspendre son jugement , si on ne rebute rien avant que de l'entendre , & qu'on suive le conseil du Lucrece que j'ai donné d'abord & par lequel je finirai.

Ne mea dona , tibi studio dis-
posita fideli ,
Intellecta priusquam sint,
contempta relinquas.

F I N.



T A B L E

D E S T I T R E S.

Liv. I.	O <i>Rigine du Nom & des Loix de Calejava.</i>	3.
	<i>Voyage en Lithuanie.</i>	4.
	<i>Arrivée en Calejava.</i>	24.
Liv. II.	<i>Des Dispositions requises pour devenir Avaïte.</i>	33.
	<i>De l'autorité des Sçavans.</i>	33.
	<i>De la Foi qu'on doit aux Histoires.</i>	48.
	<i>De la Raison.</i>	56.
Liv. III.	<i>De l'Idée de Dieu.</i>	71.
	<i>De son Existence.</i>	77.
Liv. IV.	<i>De l'Immortalité de l'Âme.</i>	87. 95.
	<i>Conséquence de cette vérité.</i>	104.
	<i>De la Liberté.</i>	109.
Liv. V.	<i>De la Culture de la Terre.</i>	115.
	<i>De la Police des Avaïtes.</i>	118.
	<i>Des Mariages des Avaïtes.</i>	122.
	<i>De l'Education des Enfans.</i>	126.

T A B L E

Liv. VI. <i>De la Theologie & de la Morale.</i>	133.
<i>De l'Independance de Dieu.</i>	133.
<i>De sa Bonté.</i>	134.
<i>De sa Providence.</i>	134.
<i>Principes de Morale.</i>	155.
<i>Des Peines & des Recompenses de l'autre vie.</i>	161.
<i>De la Justice & de la Misericorde de Dieu.</i>	171.
<i>De la Maniere d'adorer Dieu.</i>	180.
Liv. IX. <i>Des Menaces de Mahomet.</i>	182.
<i>Du ch. de la lignée de Joachim.</i>	186.
<i>Des Miracles de Mahomet.</i>	189.
<i>De son Stile & de l'Amour de Dieu.</i>	193.
Liv. X. <i>De la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde.</i>	206.
<i>Dieu veut que nous soyons heureux en ce monde.</i>	218.
<i>Du peché d'Adam.</i>	230.
<i>De la Concupiscence.</i>	241.
Liv. XI. <i>Parallele des mœurs & des Sentimens des Auteurs avec le Christianisme.</i>	241.
Liv. XII. <i>Départ de Christofle & de Samieski, l'aplication des</i>	

T A B L E

maximes de Calejava aux autres Pays, & de l'observation des Loix.

310.

T A B L E

DES MATIERES.

A.

- D**U Peché d'Adam. 120. 230.
En Quoi il consiste. 231.
De l'Adoration de Dieu. 240. 291.
L'Ame spirituelle ou non est immortelle. 87. Elle est spirituelle. 91.
Si dans ses fonctions elle dépend du Corps. 95. De l'Ame des Bêtes.
Si l'amour de Dieu peut être désintéressé. 196. En quoi il consiste. 193 381.
Cause de l'Amour de Bienveillance. 192. 193. S'il est intéressé ib. & 200.
L'Amour propre est bon. 31. 326. Et préférable à une fausse Religion. 85.

B.

- Si le Bâtême est de nécessité absolue. 258. Et en quoi il consiste. 260.

T A B L E

C.

<i>Si le Celibat est criminel.</i>	122. 174.
271. & le quel.	272.
<i>Du Christianisme & en quoi il consiste.</i>	304.
<i>De la vie contemplative.</i>	308.
<i>Du soin de son Corps.</i>	159. v. jeune.
<i>De la Crédulité des hommes.</i>	190. Et la raison.
	50.
<i>S'il y a des Crimes.</i>	163. En quoi ils consistent.
	112. 317. & 321.
<i>Qu'ils doivent être punis.</i>	161. voyez
<i>impunité. ils ne le sont pas tous en ce monde.</i>	165.
<i>Des Croix des Chrétiens.</i>	300.

D.

<i>Faux Devot dangereux.</i>	178.
<i>De la perte qu'il y a à manquer à son devoir.</i>	175. 177. 179.
<i>Du Divorce.</i>	273.
<i>De l'Idée de Dieu.</i>	74. Et de son existence.
	77.

E.

<i>Education des Enfans.</i>	126.
<i>De l'Egalité entre les hommes.</i>	134.
157. 280. Du moins en l'autre	
<i>vie.</i>	155. 281.

T A B L E

F.

En quoi consiste la Felicité. 161. 227.
301. 318.

G.

De la Gloire de Dieu. 207.

H.

*Les Heretiques doivent avoir la liber-
te de Conscience.* 254.

Il les faut aimer. 251. *Nous devons être
heureux.* 298.

Les Histoires sont fausses. 48. 218. 298.

L'Honrêté est d'obligation. 158.

I.

Du Jeune. 160. 283.

De l'impuissance respective. 278.

Des Infideles. v. Heretiques.

De l'Impunité des Crimes. 177.

L.

*De la Liberté & en quoi elle consis-
te.* 109.

*Le mauvais usage que nous en faisons
est le seul crime imputable.* 62. 112.

Les Loix sont necessaires 163. 168. *Il
les faut observer.* ib. & 312. *à la
réserve de quelques-unes* 317.

M.

Le Mariage est commandé. 122. 264.

Des Magistrats. 320.

T A B L E

<i>Des Menaces de Mahomet.</i>	182.
<i>De la Meïempsicofe;</i>	99. 117.
<i>Des Miracles 66. De ceux de Mahomet.</i>	189.
<i>De la Miféricorde de Dieu.</i>	171. 290.
<i>De la Mort.</i>	III.

P.

<i>Des Paflions.</i>	235.
<i>Parafrafe du Pater.</i>	293.
<i>Du Pardon des Fautes,</i>	296.
<i>De Saint Paul.</i>	296.
<i>Des Peres.</i>	228. 261. 321.
<i>Des Pharifiens.</i>	304. 308.
<i>De la Poligamie.</i>	123. 272.
<i>Du Prêt des Chrétiens.</i>	306.
<i>De la Priere.</i>	291.
<i>De la Providence Divine.</i>	139. 187.

R.

<i>La Raifon eft la feule Règle des hommes. 56. même des Chrétiens.</i>	257.
<i>Et elle eft infaillible. 62: De celle du Chrétien dans la Foi.</i>	62.
<i>Du Remords de Confcience.</i>	167.
<i>Du Repentir.</i>	167.
<i>Du Royaume de Dieu.</i>	267.

S.

<i>Du Jour du Sabat.</i>	263.
<i>Des Sçavants. 38. de leur Autorité.</i>	33.

T A B L E

<i>de la Réputation des Vrais.</i>	40.
<i>Des Sens differens des mêmes mots.</i>	45.
<i>Les Superstitieux sont opiniâtres.</i>	186.
<i>Ils justifient l'Atheïsme.</i>	73.
<i>Ils en accusent à faux d'honnêtes gens.</i>	72.
	83.

V.

<i>De la verité des faits.</i>	55.
<i>De la fin des Vertus.</i>	220.
<i>De la valeur de la Vie</i>	112.
<i>De la Vie contemplative.</i>	308.
<i>Du Voluptueux.</i>	225. 300.
<i>De la Perfection de l'Univers.</i>	228.
<i>De l'Usure. v. Prêt.</i>	

E R R A T A.

P Age 5. ligne 7. mot 2. lisez de celui.
 page 21. ligne 10. mot 3. lisez ils ; page
 66. ligne 8. mot 3. lisez croire , page 80.
 ligne 8. mot 4. lisez je fais ; page 84. ligne
 12. mot 1. lisez de ; page 85. ligne 6. mot
 2. lisez s'efforce ; page 100. ligne 12. mot
 2. lisez besoin. Il ; page 136. ligne 23.
 mot 3. lisez cederà t-on ; page 139. ligne
 19. mot 1 lisez telles ; page 169. ligne 5.
 mot 2. lisez vie , si ; page 169. ligne 11.
 mot 5. lisez serons ; page 187. ligne 22.
 mot 1. lisez 12 ; page 187. ligne 21. mot 1.
 lisez il ; page 188. ligne 12. mot 2. lisez &.
 page 211. ligne 23. mot 6. lisez existe. page
 212. ligne 24. mot 1. lisez sans.



ACHEVE D'IMPRIMER LE 30 MAI 1970 PAR LESCHIERA
MAITRE IMPRIMEUR A MILAN, POUR LE COMPTE DE

EDHIS

EDITIONS D'HISTOIRE SOCIALE

10, RUE VIVIENNE A PARIS

IL A ETE TIRE 250 EXEMPLAIRES NUMEROTES SUR PAPIER
VERGE A LA MAIN, PLUS 30 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

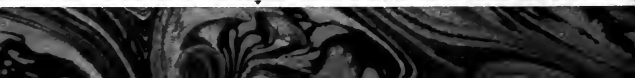
EXEMPLAIRE N° 159



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D

--	--	--





a39003



000392067b

B R 1 2 0 . G 5 1 7 0 0 A

G I L B E R T , C L A U D E

H I S T O I R E D E C A L I J A V



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	06	14	03	02	01	1